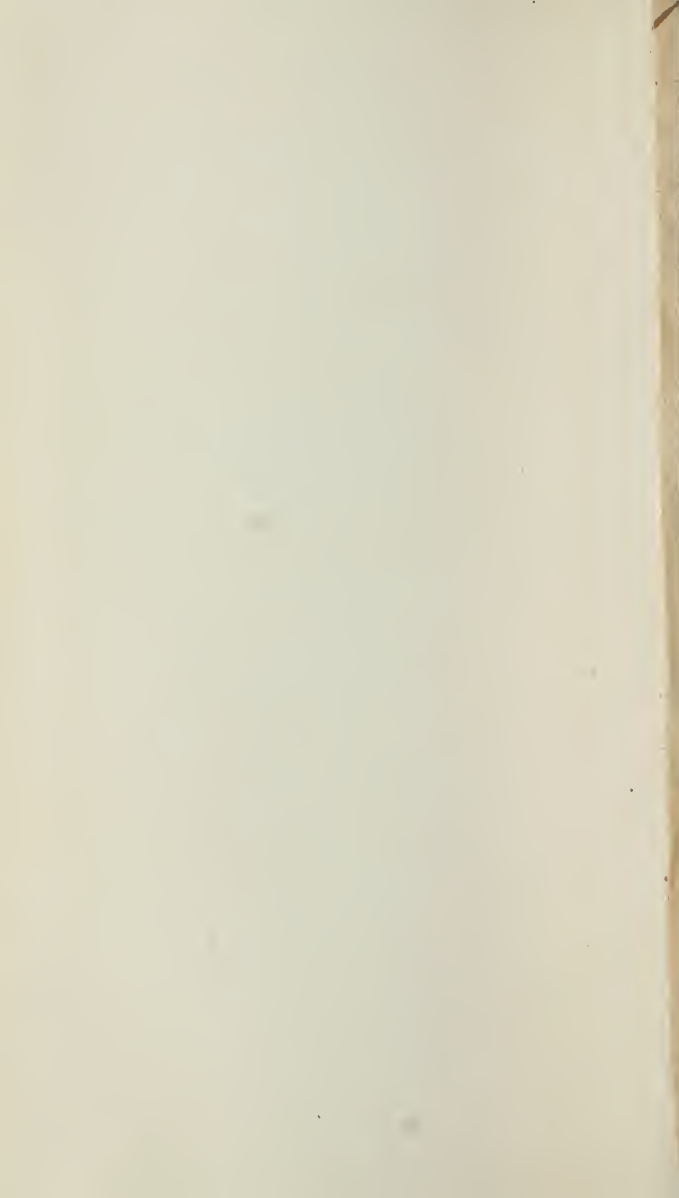


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



on the subject of the
L E T T R E S
N T È R E S S A N T E S
D U P A P E
CLÉMENT XIV.
[*Ganganelli*,]

TRADUITES de l'Italien & du
Latin.



THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO

UNIVERSITY

CHICAGO



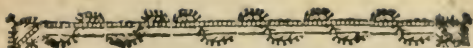
LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV,
(GANGANELLI).

—
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LOTTIN le jeune, rue S. Jacques.
A ROUEN, chez BÉNITIER, Libraire.

—
M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenue dans ce second Volume.

L ETTRE LXXXII à M. le prince San Severo ,	page 1
Lettre LXXXIII au comte Algarotti ,	2
Lettre LXXXIV à M. l'abbé Papi ,	11
Lettre LXXXV à un peintre ,	13
Lettre LXXXVI à monsignor Aymaldi ,	15
Lettre LXXXVII à M. l'abbé Nicolini ,	17
Lettre LXXXVIII à M. Stuar , gentilhomme Ecossois ,	19
Lettre LXXXIX au révérend pere *** , nommé confesseur du duc de *** ,	24
Lettre XC au prélat Cerati ,	33
Lettre XCI à un milord ,	35
Lettre XCII à un médecin ,	42
Lettre XCII au même ,	46
Lettre XCIV à M. l'abbé Lami ,	50
Lettre XCV au comte de *** ,	54
Lettre XCVI au révérend pere Luciardi , barnabite ,	56
Lettre XCVII à un directeur de religieuse ,	56
Lettre XCVIII à M. le comte Genori ,	60
Lettre XCIX à M. C *** , avocat ,	63
Lettre C à M. l'abbé L *** ,	63
Lettre CI au prince San Severo ,	67
Lettre CII à un prélat ,	70
Lettre CIII à un jeune religieux ,	72
Lettre CIV au révérend pere *** , religieux de la congrégation des Somasques ,	81
Lettre CV à M. l'abbé Lami ,	87
Lettre CVI au même ,	91
Lettre CVII à un prélat ,	96

<i>Lettre CVIII à un religieux conventuel ,</i>	101
<i>Lettre CIX à un ministre protestant ,</i>	104
<i>Lettre CX au comte ***</i>	107
<i>Lettre CXI au cardinal Cavalchini ,</i>	111
<i>Lettre CXII à M. le cardinal S*** ,</i>	119
<i>Lettre CXIII à un frere convers ,</i>	125
<i>Lettre CXIV au révérend pere gardien de ***</i>	127
<i>Lettre CXV au R. P. Colloz , prieur de Graffenhal ,</i> <i>& supérieur général de l'ordre des Guillemites ,</i>	129
<i>Lettre CXVI à M. l'abbé F*** ,</i>	131
<i>Lettre CXVII au révérend pere ** , son ami ,</i>	136
<i>Lettre CXVIII à M. D*** ,</i>	139
<i>Lettre CXIX à milord *** ,</i>	141
<i>Lettre CXX à M. le comte *** ,</i>	152
<i>Lettre CXXI à un prélat ,</i>	158
<i>Lettre CXXII au marquis Carraccioli ,</i>	160
<i>Lettre CXXIII à l'ambassadeur de *** ,</i>	161
<i>Lettre CXXIV à M. le marquis de *** ,</i>	163
<i>Lettre CXXV à un religieux de son ordre ,</i>	172
<i>Lettre CXXVI à M. le comte de *** ,</i>	175
<i>Lettre CXXVII au même ,</i>	178
<i>Lettre CXXVIII à un religieux de ses amis ,</i>	180
<i>Lettre CXXIX à Monfignor ***</i>	181
<i>Lettre CXXX à un seigneur Portugais ,</i>	183
<i>Lettre CXXXI à un religieux de ses amis ,</i>	185
<i>Lettre CXXXII au révérend pere Aimé de Lam- belle , général des capucins ,</i>	187
<i>Lettre circulaire de Clément XIV , à tous les patriarches , primats , archevêques & évêques , au sujet de son exaltation ,</i>	189
<i>Lettre à Louis XV , roi très-chrétien , sur l'irrél- igion ,</i>	204
<i>Lettre de Clément XIV à madame Louise de France ,</i>	209
<i>Lettre à Louis XV , roi très-chrétien , touchant la prise d'habit de madame Louise ,</i>	214
<i>Ile. Lettre à Louis XV , roi très-chrétien , sur le même sujet ,</i>	217
<i>Ile. Lettre à madame Louise de France ,</i>	219
<i>Bref à monseigneur Girault , archevêque de Damas , nonce auprès de sa majesté très-chrétienne ,</i>	224
<i>Lettre au roi très-chrétien ,</i>	227

vij TABLE DES LETTRES.

<i>Lettre</i> au duc de Parme ,	234
<i>Bref</i> de Clément XIV , au révérend pere Pierre-François Boudier, alors supérieur général des bénédictins de la congrégation de S. Maur, & actuellement grand-prieur de l'abbaye royale de Saint-Denis ,	236
<i>Bref</i> de Clément XIV au révérend pere Boddaert , prieur Général de l'ordre des Guilielmites ,	
<i>Discours</i> prononcé par CLEMENT XIV dans le consistoire secret , tenu le 24 septembre 1770 , au sujet de la réconciliation du Portugal avec la cour de Rome ,	241
<i>Discours</i> de Clément XIV dans le consistoire secret, tenu le 6 juin 1774 , sur la mort de Louis XIV ,	304
<i>Bulle</i> pour le jubilé universel de l'année 1775 ,	337

Fin de la table de la seconde Partie.





L E T T R E S
INTÉRESSANTES
D U P A P E
CLÉMENT XIV.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE ,

Les pétrifications que je vous ai fait passer , sont beaucoup au-dessous de vos remerciements. J'en connois tout le prix , ainsi que l'avantage d'entrer en relation avec un philosophe qui se plaît à étudier l'histoire de la nature , & qui n'en admire les phénomènes & les jeux, qu'avec connoissance de cause.

Partie II.

A

Les oiseaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'empereur , seront des pieces très-curieuses ; mais je doute , que , malgré toutes les précautions , ils puissent arriver vivants jusques dans nos climats. Mille fois on a tenté de passer l'Oiseau-mouche & le Colibri ; & on a eu le désagrément de les voir expirer à quelque distance de nos ports.

La providence , en nous donnant le paon , nous a assez richement pourvus , sans aller chercher ailleurs des beautés ailées. L'Amérique en effet n'a rien de plus magnifique que nos plus superbes oiseaux ; mais on préfère ordinairement ce qui est étranger , par la seule raison qu'il vient de loin.

Vous devez , mon prince , être enchanté de l'entreprise de M. de Buffon , académicien François ; & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore que pour les avoir lus très-rapidement ; mais cela me paroît admirablement vu. Je suis seulement fâché de ce que l'auteur d'une histoire naturelle se déclare pour un système. C'est le moyen de faire douter de plusieurs choses qu'il avance , & d'avoir des guerres à soutenir contre ceux qui ne sont pas de son avis. D'ailleurs tout

ce qui s'écarte de la Genèse sur la création du monde , n'a pour appui que des paradoxes , ou tout au moins des hypothèses.

Il n'y avoit que Moïse , comme auteur inspiré , qui pût bien nous apprendre la formation du monde & son développement. Ce n'est point un Épicure qui a recours à des atômes ; un Lucrece qui croit la matiere éternelle : un Spinoza qui admet un Dieu matériel : un Descartes qui balbutie sur les loix du mouvement ; mais un législateur qui annonce à tous les hommes , sans hésiter , sans craindre de se méprendre , comment le monde a été créé. Rien de plus simple & de plus sublime que son début : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement , quand il en auroit été le spectateur ; & par ces paroles , la mythologie , les systèmes les absurdités croulent , & ne paroissent plus que des chimères aux yeux de la raison.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïse , n'est pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypothèses qui ne sont pas même vraisemblables ; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne

la plus haute idée de la puissance & de la sagesse de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle , & un monde coéternel est une absurdité qui ne peut exister, parce que rien ne peut être aussi ancien que Dieu.

Outre qu'il est nécessaire , & que l'univers ne l'est pas , de quel droit la matiere , chose tout-à-fait contingente , chose absolument inerte , prétendrait-elle aux mêmes prérogatives qu'un esprit tout puissant , qu'un esprit entièrement immatériel ? Ce sont des extravagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une imagination délirante , & qui prouvent l'étonnante foiblesse de l'homme , quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Histoire de la nature est un livre formé pour toutes les générations , si elles n'entrevoient pas un Dieu créateur & conservateur ; car rien n'est plus sensible que son action. Le soleil , tout magnifique & tout imposant qu'il est , le soleil quoiqu'adoré par diverses nations , n'a ni intelligence ni discernement ; & si son cours est tellement régulier , que jamais il ne l'interrompt d'un seul instant , c'est qu'il reçoit l'im-

pulsion d'un agent suprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux dans la vaste étendue de cet univers, on le voit renfermé dans l'immensité d'un être devant qui le monde entier est comme s'il n'étoit pas. Il seroit bien singulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exister sans un ouvrier, le monde eût le privilege de ne devoir qu'à lui-même son existence & sa beauté. La raison se creuse des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les passions & les sens : & la raison sans la foi fait pitié. Toutes les académies de l'univers peuvent imaginer des systèmes sur la création du monde ; mais après toutes leurs recherches, toutes leurs conjectures, toutes leurs combinaisons, après des multitudes de volumes, elles m'en diront beaucoup moins que Moïse n'en a dit dans une simple page, & encore elle ne me diront que des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Et telle est la différence qui se trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même, & l'homme qui est inspiré.

L'éternel se rit au haut des cieux de tous ces systèmes insensés qui arrangent le monde à leur gré, & qui tantôt

lui donnent le hafard pour pere , & tantôt le fupposent éternel.

On aime à fe perfuader que la matiere fe gouverne elle-même , & qu'il n'y a pas d'autre divinité , parce qu'on fait bien que la matiere eft abfolument inerte & ftupide , & qu'on n'a point à redouter fes effets : au lieu que la juftice d'un Dieu qui voit tout , qui pefe tout , eft accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'hiftoire de la nature , quand elle eft liée à celle de la religion. La nature n'eft rien fans Dieu , & elle produit tout : elle vivifie tout par l'opération de Dieu. Sans être rien de ce qui compofe l'univers , il en eft le mouvement, la feve & la vie. Otez fon action , & il n'y a plus d'activité dans les éléments , plus de végétation dans les plantes , plus de reffort dans les caufes fecondes , plus de révolutions dans les aftres. Des ténèbres éternelles prennent la place de la lumiere , & l'univers devient à lui-même fon propre tombeau.

Il arriveroit au monde , fi Dieu venoit à retirer fa main , ce qui arrive à nos corps , quand il en arrête le mouvement. Ils tombent en poudre , ils s'exhalent en fumée ; & l'on ne fait même pas s'ils ont exifté.

Si j'avois eu assez de connoissance pour travailler sur l'histoire de la nature , j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son auteur , par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre ; & successivement en substances , d'especes en especes , je serois descendu jusqu'à la fourmi , & j'aurois montré dans le plus petit insecte , comme dans l'ange le plus parfait , la même sagesse qui rayonne , & la même toute-puissance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéressé les amateurs de la vérité ; & la religion elle-même qui en eût tracé le dessein , l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du créateur. Elles sont la verbération de sa lumière indéfectible ; & ce sont-là des idées qui nous élèvent & qui nous abaissent ; car l'homme n'est jamais plus petit & plus grand , que lorsqu'il se considere en Dieu. Alors il apperçoit un être infini dont il est l'image , & devant qui il n'est qu'un atôme : deux contrariétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même , & pour ne pas donner dans l'excès des

anges superbes , ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

Votre lettre , mon Prince , m'a conduit à ces réflexions , & je vous avoue en même temps que je n'ai pas une plus grande satisfaction , que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur , & ce n'est qu'en son amour que l'âme s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premières années cette grande vérité , & je choisis le cloître en conséquence , comme une retraite , où séparé des créatures je pourrois m'entretenir plus facilement avec le créateur. Le commerce du monde est si tumultueux , qu'on n'y connoît presque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une lettre , & c'est un sermon , excepté qu'au lieu de finir par *Amen* , je finirai par le respect qui vous est dû , & avec lequel j'ai l'honneur d'être , &c.

A Rome , ce 13 décembre 1754.



LETTRE LXXXIII.

Au Comte ALGAROTTI.

IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un savant qui a mis au jour le Newtonianisme des Dames.

Une philosophie d'attraction devoit être particulièrement la votre, par la raison que vous avez un caractère liant, aimable, qui attire tous les esprits; moi je voudrois avec tant d'avantages celui d'être moins Newtonien, & plus chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les disciples d'Aristote, ni ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées, & plus elle est sublime chez vous, & plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un religieux de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un philosophe

de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe & une dernière fin ; & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philosophie , malgré ses raisonnemens , ne roule que sur des chimères , si vous la séparez de la religion. Le christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à se nourrir d'erreurs , comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même , si l'on vouloit y rentrer ; ce qui fait que le grand Augustin , après avoir parcouru tous les êtres , pour voir s'ils n'étoient point son Dieu , revient à son propre cœur , & déclare que c'est là qu'il existe plus que partout ailleurs : *Et rediit ad me* (1)

J'espère que vous me prêcherez quelque jour , & que chacun aura son tour : Eh ! plut à Dieu !

Au reste , soit que vous moralisiez , soit que vous badiniez , je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on

(1) Et je rentrai en moi-même.

chérit cordialement , & dont on est
autant par inclination que par devoir ,
le très-humble , &c.

A Rome , ce 7 décembre 1754.

LETTRE LXXXIV.

A M. l'abbé P A P I.

VOILA donc , mon cher abbé , le
savant cardinal Quirini qui vient d'al-
ler unir sa science à celle de Dieu , &
se remplir de ce torrent de lumieres
que nous n'appercevons ici-bas qu'à
travers des nuages. Il est mort comme
il a vécu , la plume à la main , finis-
sant une ligne , & prêt à se rendre à
l'église , où fut toujours son cœur.

Le mien lui érige un monument au
dedans de moi-même , aussi durable que
ma vie. Il avoit des bontés pour moi ;
eh ! pour qui n'en avoit-il pas ? Sa ca-
thédrale , son diocèse , toute l'Italie ,
Berlin même , ont senti ses libéralités.
Le roi de Prusse l'honora d'une estime
singuliere , & tous les savants de l'Eu-
rope admirerent son zele & ses talents.

Il avoit un génie conciliateur. Tous les protestants l'aimoient, quoiqu'il leur dît souvent de bonnes vérités. Il est fâcheux qu'il ne nous ait pas laissé quelque ouvrage considérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit grossi la bibliothèque bénédictine déjà si volumineuse, comme étant un des membres les plus distingués de l'ordre de St. Benoît, & il auroit enrichi l'église de ses productions.

M. de Voltaire le regrettera, si les poètes sont susceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement. Le génie recherche le génie. Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs sur le tombeau de notre illustre cardinal. *Quando inveniemus parem?* (1)

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au couvent des SS. apôtres, ce 13 Janvier 1775.

(1) Quand en trouverons-nous un pareil ?



LETTRE LXXXV.

A un Peintre.

TANT qu'il y aura , mon cher Monsieur, de l'expression dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de votre ouvrage. C'est là ce qui en fait l'essence , & ce qui rend excusables bien des défauts qu'on ne passeroit pas à un peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talents à S. E. M. le cardinal Portocarrero , & il vous recommandera en Espagne comme vous le desirez ; mais rien ne vous fera mieux connoître que votre propre génie : il en faut pour être peintre, comme pour être poète. Le carache n'eût rien fait , malgré la fierté de son pinceau , s'il n'eût eu cette verve , qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît , dans ses tableaux , une ame qui parle , qui échauffe , qui enthousiasme. On croit devenir lui-même à force de l'admirer , & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele respire en vous ; &

vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre , vous mériteriez d'être estimé. *L'ombre d'un grand homme a quelque réalité.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint ; & pour bien la rendre , il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les peintres , comme parmi les poètes , lorsqu'on violence l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage , on se sent entraîné par une pente irrésistible , à prendre la plume ou le pinceau , & l'on se livre à son penchant : sans cela il n'y a ni expression , ni goût.

Rome est la véritable école où l'on peut se former ; mais quelque peine qu'on se donne , on sera toujours médiocre , à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est temps de me taire , attendu qu'un consulteur du saint office n'est pas un peintre , & qu'on a tout à perdre , quand on parle de ce qu'on ne fait qu'imparfaitement.

Je suis , Monsieur ,



L E T T R E LXXXVI.

A Monsignor AYMALDI.

Vous avez sujet , Monsignor , de vous étonner de l'heureuse alliance qui va désormais unir la maison de Bourbon à celle d'Autriche : il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature , & Benoît XIV , en apprenant cette surprenante nouvelle , eut bien raison de s'écrier : *O admirabile commercium !*

M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomène politique , comme ayant mieux vu les choses que le cardinal de Richelieu.

Par ce moyen , nous n'aurons plus de guerres en Europe , que lorsqu'on fera las de la paix , & que le roi de Prusse , toujours avide de gloire , ne cherchera point à conquérir. Mais je vois la Pologne à sa bienséance ; & par la raison qu'un héros aussi vaillant qu'heureux , aime toujours à s'agrandir , il la prendra quelque jour en partie , ne fût-ce que la seule ville de Dantzick. La Pologne elle-même donnera

peut-être les mains à une telle révolution, en ne veillant point assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays, aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national. Il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Gustave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-grand, tantôt Frédéric. Les armes beaucoup plus que les talents, ont agrandi les empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'aussi énergique que la loi du plus fort: c'est l'*ultima ratio regum*. (1)

Heureusement nous ne nous ressentons point ici de ces calamités. Tout y est dans la paix, & chacun en savoure délicieusement les fruits, comme je goûte éminemment le plaisir de vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

(1) La plus forte raison des rois.

LETTRE LXXXVII.

*A M. l'abbé NICOLINI.***M**ONSIEUR ,

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au couvent des SS. Apôtres , lorsque vous m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois , hélas ! sur le bord du tibre , que les anciens Romains grossissoient comme leurs triomphes , & qui n'est qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'est une promenade que j'aime singulièrement par les idées qu'elle m'inspire sur la grandeur & sur la décadence des Romains. Je me rappelle le temps où ces fiers despotes enchaînoient l'univers , & où Rome avoit alors autant de Dieux que de vices & de passions.

Je retombe ensuite dans ma cellule , où je m'occupe de Rome chrétienne , & où , quoique le dernier de la maison de Dieu , je travaille pour son utilité : mais c'est un ouvrage à la tâche , & dès-lors presque toujours fastidieux ; car en

fait d'étude , l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'ose vous parler de la mort de notre ami commun : c'est rouvrir une plaie trop sensible. J'arrivai trop tard pour recueillir ses dernières paroles : il est regretté comme un de ces hommes rares , qui valoit mieux que son siècle , & qui avoit toute la candeur des premiers âges. On dit qu'il laisse quelques morceaux de poésies dignes des plus grands maîtres. Il n'en avoit jamais parlé : chose d'autant plus extraordinaire , que les poètes ne sont pas plus discrets sur leurs écrits que sur leur mérite.

Nous avons eu ici depuis quelque temps , un essain de jeunes François ; & vous devez croire que je les ai vus avec beaucoup de plaisir. Ma chambre n'étoit pas assez grande pour les contenir ; car ils m'ont tous fait la grace de me venir voir ; & cela , parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit un religieux au couvent des SS. Apôtres , qui aimoit singulièrement la France & tout ce qui en venoit. Ils parlèrent tous à la fois ; & c'étoit exactement un tremblement de terre qui me réjouit beaucoup.

Ils n'aiment pas trop l'Italie , parce qu'on n'y est pas encore tout-à-fait à

la françoise ; mais je les ai consolé , en les assurant qu'ils completeroient un jour cette métamorphose , & que j'étois déjà moi-même plus qu'à demi rendu.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Rome , ce 24 juillet 1756.

LETTRE LXXXVIII.

*A M. STUART , gentilhomme
Ecoffois.*

MONSIEUR ,

Si vous ne vous ressentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent , je vous reprocherois vivement votre inconstance ; car il n'est pas permis d'oublier un ancien ami qui vous est constamment attaché. Votre conduite me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois , que les principales nations de l'Europe ressembloient aux éléments.

L'Italien , d'après cette similitude , représente le feu , qui , toujours en action , s'enflamme & pétille : l'Alle-

mand, la terre qui, malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellents fruits : le François, l'air dont la subtilité ne laisse aucune trace : & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un ministre habile enchaîne avec adresse ces éléments dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est ce que nous avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combustion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou réconcilie selon ses intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'agrandir : la politique chrétienne au contraire, ignore l'art criminel de semer des divisions, en prévît-elle les plus grands succès. Je ne fais aucun cas d'une politique sans équité ; car c'est le machiavelisme mis en action ; mais j'ai l'idée la plus avantageuse d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agissante, se laisse gouverner par la prudence, médite, calcule, prévoit, & qui après avoir rappelé le passé, réfléchi sur le présent, entrevoit l'avenir, & rapproche ainsi tous les temps, pour rester dans l'inaction, ou pour agir.

Il est absolument nécessaire qu'un bon politique connoisse parfaitement l'histoire & le siècle dans lequel il vit ; qu'il sache à quel degré de force & d'esprit sont ceux qui paroissent sur la scene du monde ; afin d'intimider s'il y a de la foiblesse , de résister s'il y a du courage , d'en imposer s'il y a de la témérité.

La connoissance des hommes , beaucoup mieux que celle des livres , est la science d'un bon politique. Il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne sont bons que pour parler , les autres ont du courage pour agir , & tout consiste à ne pas s'y méprendre. Bien des personnes échouent , parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un secret quand il est échappé ; & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réserve , que par une imprudence : *Ce qu'on ne dit pas ne s'écrit point.*

La crainte d'être trahi , rend pusillanime celui qui a fait trop légèrement quelque ouverture de cœur. Il est des circonstances où il faut paroître tout dire , quoiqu'on ne dise rien , & savoir habilement faire prendre le change sans jamais trahir la vérité ; car il n'est jamais permis de l'altérer.

Ce n'est pas foiblesse de plier lorsqu'on ne peut faire autrement, c'est sagesse. Tout dépend de bien connoître les moments & les esprits, & de prévoir à coup sûr l'impression que feroit une résistance dans une telle rencontre.

L'amour propre fait souvent tort à la politique : on veut triompher d'un ennemi, lorsqu'on est poussé par le ressentiment ; & l'on s'engage dans une mauvaise affaire, sans en prévoir les suites.

On doit savoir secouer les passions, quand on veut mener les hommes, & n'opposer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur ; ce qui nous fait dire communément : *que la terre appartient aux flegmatiques.*

On déconcerte l'adversaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers, si l'on supputoit ce qu'il en coûte seulement pour se brouiller, & pour se battre. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à sa disposition ; il faut encore savoir comment on les emploiera, & penser que les hasards ne sont pas toujours entre

les mains des plus forts. Nous n'avons depuis long-temps à Rome qu'une politique de temporisation, parce que nous sommes foibles, & que le cours des événements est la plus heureuse ressource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent résister. Mais comme c'est aujourd'hui un secret que personne n'ignore, & qu'on connoît notre lenteur à nous déterminer, il n'y a pas de mal, & il est même à propos qu'un pape de temps en temps, non pour des prétentions contestées, mais pour des choses justes, sache tenir ferme; sans cela, on seroit sûr d'opprimer les souverains pontifes, toutes les fois qu'on les menacerait.

Il y a des nations qui ont malheureusement besoin de la guerre pour devenir opulentes; d'autres pour qui elle est une ruine assurée. Et de tout cela je conclus qu'un ministre qui profite habilement de ces circonstances, est vraiment un trésor, & que, lorsqu'un souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit le conserver, malgré toutes les cabales.

Je viens de bégayer sur un sujet que vous savez beaucoup mieux que moi; mais une phrase en amène une autre, & insensiblement on ose parler de ce qu'on ignore.

C'est ainsi que se font les lettres : on les commence sans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame , quand elle vient à se replier sur elle-même , s'étonne avec raison de sa fécondité. C'est une vive image de la production d'un monde sorti du néant ; car enfin notre pensée qui n'existoit pas , éclot tout-à-coup , & nous fait sentir que la création , comme le prétendent certains philosophes modernes , n'est réellement pas une chose impossible. Je vous laisse avec vous-même ; vous y êtes beaucoup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome , ce 22 août 1756.

LET TRE LXXXIX.

*Au révérend pere * * * , nommé
confesseur du duc de * * *.*

QUELLE charge ! quel fardeau ! mon très-cher ami. Est-ce pour votre perte , est-ce pour votre salut que la providence vous a pourvu d'un si redoutable emploi ? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir ; être un ange.

Tout est écueil , & tout est piège pour le confesseur d'un souverain , s'il n'a de la patience pour attendre les moments de Dieu , de la douceur pour compatir aux imperfections , de la fermeté pour contenir les passions. Il doit être plus qu'aucun autre rempli des dons de l'esprit-saint , afin de répandre tantôt la crainte , tantôt l'espérance , & toujours la lumière. Il lui faut un zèle à toute épreuve , & un esprit de justice qui lui fasse balancer les intérêts du peuple & du souverain dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître si le prince qu'il dirige , est instruit des devoirs de la religion , & de ses obligations envers ses sujets ; car hélas ! il n'est que trop ordinaire qu'un prince sorte des mains de ceux qui l'ont formé , sans avoir d'autre science que des connoissances tout-à-fait superficielles. Alors il doit obliger son pénitent à s'instruire , & à puiser dans les véritables sources , non en se chargeant la mémoire de plusieurs lectures , mais en étudiant par principes ce que la religion & la politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellents sur cette matière , & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor - Amédée , & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus , & trop exigeant.

Quand le duc sera solidement instruit , car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuses , vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité , & de l'aimer sans réserve. *La vérité doit être la boussole des souverains.* C'est le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les courtisans , eux qui ne se soutiennent dans les cours que par la fourberie & par l'adulation , & qui mille fois plus dangereux que tous les fléaux , perdent les princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous insisterez sans relâche sur l'indispensable nécessité de faire rendre à la religion le respect qu'il lui est dû , non en inspirant un esprit de persécution , mais en recommandant un courage évangélique , qui épargne les personnes , & qui arrête les scandales. Vous répéterez souvent que la vie d'un souverain , comme sa couronne , ne tient à rien , s'il permet des plaisanteries sur le culte qu'on rend à Dieu , & s'il

n'arrête pas les progrès de l'irréligion.

Vous aurez soin par votre fermeté, par vos représentations, par vos prières, & même par vos larmes, que le prince que vous avez à conduire, se distingue par de bonnes mœurs, & qu'il les fasse fleurir dans ses états, comme la tranquillité des citoyens & le bonheur des familles, qui font le véritable germe de la population.

Vous lui représenterez souvent que ses sujets sont ses enfants ; qu'il se doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les consoler & pour les secourir ; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur industrie, afin de ne pas les jeter dans l'indigence ou dans le désespoir, & qu'il leur doit une prompte justice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre ministère qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails ; & il n'y a pas moyen de les connaître, si l'on ne descend jusqu'à lui.

Que ce peuple, si méprisé des grands, qui ne pensent pas que dans un état tout est peuple, excepté le souverain, vous soit toujours présent comme une portion sacrée dont le prince doit sans

cesse s'occuper ; portion qui fait l'appui du trône , & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites sentir à votre illustre dirigé , que la vie d'un souverain est une vie de travail ; que les récréations ne lui sont permises , comme à tous les hommes , qu'à titre de délassement ; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ses lectures chrétiennes , ses prières mêmes , s'il s'agit de venir au secours de l'état.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra , à Dieu de son administration , & non du jugement que l'histoire prononce sur les mauvais princes , après leur mort. Ce n'est pas un motif assez chrétien pour fixer sur cet objet les yeux d'un prince religieux ; car l'histoire n'est que le cri des hommes , & elle périra avec eux ; au lieu que Dieu , toujours vivant , toujours vengeur des crimes , est ce qui doit régler la conduite d'un souverain. Il importe peu à la plupart des personnes , si l'on parle d'elles en bien ou en mal , après leur mort ; mais la vue d'un juge inflexible , éternel , fait la plus terrible impression sur l'esprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues , qui ne consistent que

dans de simples prières ; mais vous appliquerez un remède propre à guérir les plaies qu'on vous montrera ; & sur-tout vous tâcherez de découvrir quel est le défaut dominant. Sans cela on confefseroit tout un siècle , qu'on ne connoîtroit pas son pénitent. C'est toujours à la source du mal qu'il faut aller , si l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand soin de vous renfermer dans les bornes de votre ministère , & de ne vous mêler , je ne dis pas d'aucune intrigue , mais d'aucune affaire de cour. C'est une chose indigne de voir un religieux qui ne doit paroître que pour représenter Jésus-Christ , déshonorer cet auguste fonction par un sordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre desir , toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le salut du prince qui vous donne sa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve , & toujours également soutenue. Si un confesseur ne se rend pas respectable , & sur-tout dans une cour , où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas chrétien , il autorise les vices , & il se met dans le cas d'être méprisé.

Inculquez bien dans l'esprit du

prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y fait, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Rep. éfentez-lui fur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorants ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite, & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses états, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même temps de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un ton sévère, non avec importunité, mais avec cette charité qui, étant l'effusion de l'esprit-saint, ne parle jamais qu'avec prudence, saisit à propos les moments, & en profite. Quand un prince est convaincu de la science & de la piété d'un confesseur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes essentielles qui se commettent dans l'ad-

ministration , vous en parlerez en général , & vous viendrez insensiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous insisterez souvent sur la nécessité d'écouter tout le monde , & de faire rendre une prompte justice. Si vous ne vous sentez pas disposé à suivre ce plan , retirez-vous ; car ce sont-là des préceptes qu'on ne peut transgresser , sans se rendre très - coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public ; mais tout le monde a les yeux ouverts sur la conduite que tient le confesseur d'un souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le tribunal de la pénitence , pour qu'on ne voie pas approcher des sacrements celui qui , par des actions scandaleuses , s'en rendroit indigne au jugement du public. Il n'y a pas deux évangiles , l'un pour les peuples , & l'autre pour les souverains. Les uns & les autres seront également jugés sur cette règle inaltérable , parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les princes ne sont pas seulement les images de Dieu par leur pouvoir &

leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui seul, ils le font encore, à raison des vertus qu'ils doivent avoir pour le représenter. Il faut qu'un peuple puisse dire de son souverain : il nous gouverne comme la divinité même, avec sagesse, avec clémence, avec équité ; car les souverains sont comptables de leur conduite envers leurs sujets, non pour leur dévoiler le secret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puisse les méseoir.

Prenez garde sur-tout, ou par faiblesse, ou par respect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu ; elle a la même force dans tous les temps, & l'esprit de l'église est toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zèle du grand Ambroise à l'égard de l'empereur Théodose, comme elle le loua autrefois ; car elle ne varie ni sur sa morale ni sur ses dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous soutienne, & qu'il vous éclaire dans une carrière aussi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleste. Alors vous vivrez en solitaire au milieu du grand monde ; en religieux dans un séjour où il y a ordinairement peu de

religion ; en saint sur un terrain qui dévoreroit les hommes de Dieu , si le Seigneur n'avoit par-tout ses élus. Je vous embrasse , & je suis , &c.

A Rome , ce 26 août 1755.

LETTRE XC.

Au prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Enfin le chapitre des dominicains auquel le saint pere a solennellement présidé , vient de finir , & le R. P. Boxadors , aussi distingué par son mérite que par sa naissance , a été élu supérieur général. Il gouvernera avec beaucoup de sagesse & d'honnêteté , en homme éclairé qui connoît les hommes , & qui fait qu'ils ne sont pas faits pour être impérieusement conduits.

Benôit XIV , qui a ouvert la séance par le discours le plus éloquent & le plus flatteur pour l'ordre de S. Dominique , où il y eut toujours de grandes lumières & de grandes vertus ,

desiroit pour général le R. P. Richini, le religieux le plus modeste & le plus savant ; mais malgré sa présence & tous ses desirs, il n'a pu réussir.

Le pape a bien pris la chose ; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit que Ste. Thérèse ayant demandé à notre Seigneur, pourquoi un carme, qu'il lui avoit révélé devoir être général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu : *Je le voulois bien ; mais les moines ne l'ont pas voulu.* Il n'est donc pas étonnant, a ajouté le saint pere, que la volonté de son vicaire n'ait pas eu son effet.

Tout le monde fait qu'on ne résiste que trop souvent au saint-esprit, & que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par sa mauvaise volonté.

Le P. Brémond est peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans son ordre, d'avoir eu une condescendance aveugle pour un frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroissoit patelin. Il est rare que les hommes de ce caractère ne soient pas faux. Le langage doux est rarement celui de la sincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond , fans ofer le blâmer. Quel est l'homme en place qu'on n'ait pas trompé ?

On est assez communément injuste à l'égard des grands , & sur-tout lorsqu'on n'est pas grand soi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excusent en partie , quand ils ne voient pas tout par eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain , comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome , ce 19 avril 1756.

LETTRE XCI.

A un milord.

JE ne conçois pas , milord , qu'instruit , comme vous l'êtes , des imperfections de l'humanité , de la variété des opinions , de la bisarrerie des goûts , de la force de la coutume , vous soyez aussi étonné de la forme de notre gouvernement. Je ne prétends pas le just

tifier , d'autant plus qu'il ne favorise , ni le commerce , ni l'agriculture , ni la population ; c'est - à - dire , ce qui fait précisément l'essence de la félicité publique ; mais pensez - vous qu'il n'y a pas des inconvénients dans les autres pays ?

Nous sommes sous un gouvernement apathique , il est vrai , qui n'excite ni l'émulation , ni l'industrie ; mais je vous vois , vous M. l'Anglois , sous le joug d'un peuple qui vous entraîne comme il veut , & qui , par son impétuosité qu'on ne peut contenir , est exactement souverain ; & je vois les autres peuples , tels que les Polonois sous l'anarchie , tels que les Russes sous le despotisme ; sans parler des Turcs , qui n'osent rien dire , dans la crainte d'un Sultan , qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément , & je ne fais pourquoi , que le gouvernement ecclésiastique est un sceptre de fer ; & quiconque a lu l'histoire , ne peut ignorer que la religion chrétienne a précisément aboli l'esclavage ; que dans les pays où il regne malheureusement encore , comme dans la Pologne , dans la Hongrie , les payfans qui sont sous la domination des évêques , ne sont point serfs ; & qu'enfin il n'y a rien de plus

doux que l'empire des papes. Outre qu'ils n'ont presque jamais la guerre, étant nécessairement princes de la paix, ils ne vexent personne, ni pour les impôts, ni pour la manière de penser.

Ce sont certaines inquisitions qui ont fait donner aux prêtres le surnom de persécuteurs. Mais outre que les monarques qui les autoriserent furent aussi coupables que ceux qui en furent les instigateurs, on ne vit jamais Rome se livrer au barbare plaisir de faire brûler des citoyens, parce qu'ils n'avoient pas la foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jesus-Christ expirant sur la croix, loin d'exterminer ceux qui blasphèment contre lui, sollicite leur pardon auprès de son pere : *Pater, ignosce illis.* (1)

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si certains ministres de Dieu ont quelquefois respiré le carnage & le sang, ils ne l'ont fait que par un abus énorme de la religion qui, n'étant que charité, ne prêche que la mansuétude & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du monde, je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous

(1) Mon pere pardonnez leur,

sommes encore ceux qui vivons le plus heureusement. Cela vient , il est vrai , de la bonté du sol & du climat qui nous fournissent abondamment les choses nécessaires à la vie.

Si notre gouvernement avoit plus d'activité , il y auroit sûrement plus de ressort & de circulation dans l'état ecclésiastique. Mais qui nous a dit que le gouvernement pour lors ne deviendrait pas despotique ? La nonchalance des papes , ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour exécuter , fait tout à la fois & notre malheur & notre félicité.

Ils laissent les campagnes produire d'elles-mêmes , sans s'occuper ni de leur culture , ni de leur amélioration ; mais ils n'écrasent personne sous le poids des impôts ; & chacun est sûr de rester en paix chez soi , sans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses ; & je ne sais , en vérité , lequel vaut mieux d'habiter un pays florissant , à raison de son industrie , & d'avoir des droits exorbitants à payer , qui laissent tout au plus le moyen de subsister ; ou de vivre dans un lieu sans circulation , mais dans une heureuse aisance. Il me semble que cha-

que individu séparément , aime mieux moins gagner & ne rien payer , que de gagner beaucoup , & de donner presque tout. Je préfère de n'avoir que vingt-cinq sequins à moi , au bonheur d'en posséder cent , sur lesquels il m'en faudra donner quatre-vingt-dix.

On est souvent entraîné par un avantage spécieux , dans ce qu'on débite sur les gouvernements. La totalité du monde entier exige sans doute qu'on travaille , qu'on se remue , & qu'on se donne la main d'une extrémité de la terre à l'autre , pour entretenir des correspondances , & pour maintenir un juste équilibre , ou du moins une heureuse harmonie ; mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir un petit coin de l'univers qui , sans prendre part à toutes les entreprises & à toutes les révolutions , ne puisse être heureux ; & nous sommes ce petit retranchement , où la discorde ne vient point faire siffler ses serpents & où la tyrannie n'exerce point ses cruautés.

L'esprit des hommes est remuant , par la raison qu'il s'agite sans cesse : il aime à voir des pays toujours en mouvement. Aussi des conquérants qui ravagent les royaumes , qui saccagent , qui tuent , qui envahissent , lui plaisent

beaucoup plus que des êtres qui , fixés au même endroit , menent une vie toujours uniforme , & ne se donnent point en spectacle par des révolutions.

Cependant la vie , célébrée par les philosophes & par les poètes , n'est point la vie tumultueuse. Ils bannissent du cœur de l'homme , pour le rendre heureux , la cupidité , ainsi que l'ambition ; & en cela ils s'accordent avec les vrais chrétiens , qui ne prêchent que le désintéressement & l'humilité.

Je vous assure que j'ai souvent apprécié tous les gouvernements , & que je serois très-embarrassé pour vous dire quel est le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvénients ; & cela doit d'autant moins surprendre , que l'univers lui-même , quoique gouverné par une sagesse infinie , est sujet au plus étranges révolutions. Tantôt on y est écrasé par des tonnerres , tantôt affligé par des calamités , & presque toujours vexé , ou par le choc des éléments , ou par l'importunité des insectes. Il n'y a que la céleste patrie , où tout sera parfait , & où l'on ne trouvera ni maux , ni écueils.

Un peu moins d'enthousiasme pour votre pays , monsieur , vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs.

Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne soit pas enthousiaste de sa patrie ! Vous me direz qu'on respecte chez vous singulièrement la propriété des citoyens , & leur liberté ; & je vous répondrai que ces deux prérogatives , qui constituent essentiellement le bonheur , & auxquelles on ne devroit jamais toucher , sont intactes sous la domination des papes. On y laisse chacun jouir en paix de tout son bien , aller & venir comme bon lui semble , sans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité sont inconnus dans l'état ecclésiastique ; & l'on peut dire que les supérieurs y ont beaucoup plus l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas , d'après ces observations , l'apologiste d'un gouvernement qui a autant de défauts que le notre ; je les connois aussi bien que vous : mais pensez qu'il n'y a point d'administration dans le monde entier dont on ne puisse dire & du bien & du mal. Que le républicain aime les républiques , que le sujet d'un monarque aime les monarchies ; & alors , tout est à sa place. Pour moi , je me mets à la mienne , quand je vous assure du respect , &c.

A Rome , ce 7 septembre 1756.

LETTRE XCII.

A un médecin.

J E suis désolé , mon cher ami , de ce que vos affaires domestiques sont toujours en mauvais état , & de ce que votre femme , par une dépense excessive , travaille continuellement à les déteriorer. Il n'y a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez sa confiance , & vous obtiendrez ensuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais molester une épouse , quelques torts qu'elle puisse avoir ; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ses yeux. On lui parle raison ; on paroît même entrer dans ses vues , pour n'avoir pas l'air de la contredire ; & insensiblement par d'honnêtes représentations , par de bons procédés , par des raisonnements sensibles , par des effusions de cœur , on fait goûter la morale qu'on prêche ; mais il ne faut prendre ni l'air pédantesque , ni le ton moraliseur.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfants & en-

core moins devant vos domestiques. Ils prendroient l'habitude de ne plus la respecter , & peut-être même de la mépriser.

Les femmes méritent des égards , d'autant plus que c'est presque toujours l'humeur des maris , ou des chagrins domestiques qui les rendent acariâtres. Leur complexion foible exige des ménagements , ainsi que leur position , qui ne leur permet pas de se dissiper aussi facilement que nous , dont la vie se trouve partagée par les affaires , les études , & les emplois. Tandis que l'époux sort pour ses intérêts ou pour ses plaisirs , la femme reste concentrée dans sa maison , nécessairement occupée de détails minutieux , & conséquemment fastidieux. Les femmes qui aiment à lire ont une ressource ; mais on ne peut pas toujours s'appliquer ; d'ailleurs , toute femme qui lit beaucoup est ordinairement vaine.

Je vous conseillerois de recommander aux créanciers de venir souvent persécuter madame , quand elle leur doit. Elle se lassera bientôt de ces visites ; & vous en prendrez occasion de lui exposer que le plus grand malheur est de devoir , quand on ne peut payer. Vous l'intéresserez en lui parlant de ses enfants

qui ont besoin que vous leur amassiez du bien. Elle les aime tendrement ; & ce motif sera la meilleure leçon qu'on puisse lui donner.

J'ai autrefois connu à Pesaro un ancien officier qui avoit beaucoup à souffrir des emportemens de son épouse. Lorsqu'elle entroit en fureur, il restoit immobile, ne parloit point ; & cette silencieuse attitude calmoit bientôt sa colere. On défarme le courroux par la douceur.

Que je me fais bon gré , mon cher docteur , d'avoir épousé ma cellule ! C'est une bonne compagne qui ne me dit mot , qui ne met point ma patience à bout , & que je trouve toujours la même , à quelque heure que je rentre ; toujours tranquille , toujours prête à me recevoir. Les peines des religieux sont des riens , comparées à celle des gens du monde ; mais il faut que chacun prenne son mal en patience ; & fasse réflexion que cette vie n'est pas éternelle. Saint Jérôme disoit qu'il ne conseilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit , afin d'avoir une compagne qui pût les rassurer , & que , comme il n'étoit pas timide , il n'avoit jamais voulu se marier. Je suis charmé de ce que votre aîné a

une sagacité peu commune. Il faut tourmenter l'esprit de votre cadet, puisqu'il est plus enveloppé, afin qu'il se produise. Le talent d'un pere est de savoir se multiplier, & de paroître à ses enfants sous diverses formes ; à l'un comme un maître, à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu par de fréquentes guérisons, que les reproches faits aux médecins ne sont pas toujours fondés. La mode est de s'égayer à leurs dépens ; & pour moi, je suis très-convaincu qu'il y a plus de savoir parmi eux, que dans presque tous les corps ; & que leur science n'est pas si conjecturale qu'on le pense communément ; mais l'homme ingénieux à se faire illusion, dit que c'est toujours le médecin qui tue, & jamais la mort. D'ailleurs quel est le savant qui ne se trompe pas ? Nous ne voyons dans les livres, tant de sophismes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'est pas infailible, quoiqu'on sache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher docteur, est d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte santé, & que je n'ai besoin d'aucun médecin.

Je prends chaque matin mon chocolat ; je mene une vie très-frugale : je fais beaucoup usage du tabac , je me promene fréquemment , & avec ce régime on vit un siècle ; mais ce n'est pas une longue vie que j'ambitionne.

Aimez - moi toujours comme votre meilleur ami , comme celui de votre famille , & comme la personne qui desire le plus sincèrement de vous savoir heureux.

Mes compliments à votre chere épouse , que je voudrois voir pour les dépenses , aussi raisonnable que vous ; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

A Rome , ce 30 septembre 1756.

L E T T R E X C I I I .

Au même.

Vous verrez , mon ami , par les mémoires ci-joints de vos collegues , qui se déchirent à belles dents , que l'étude ne nous exempte pas des foiblesses attachées à l'humanité.

Cependant les savants devroient don-

ner l'exemple de la modération , & laisser les querelles & les jalousies au bas peuple , comme son élément. Chaque siècle a produit des combats littéraires bien humiliants pour la raison & pour l'esprit. Le mérite de l'un n'est pas le mérite de l'autre ; & je ne vois pas pourquoi l'envie s'acharne à décrier ceux qui ont de la réputation. J'aimerois mieux n'avoir lu de ma vie , que de concevoir la moindre haine contre un écrivain : s'il écrit bien , je l'admire ; s'il écrit mal , je l'excuse , m'imaginant qu'il a fait de son mieux.

Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire , & plus ils se détestent & se déchirent. Les hommes de génie ressemblent aux dogues , qui méprisent les insultes des petits chiens. On ne répond pas aux critiques , lorsqu'on est vraiment grand. L'art de se taire est la meilleure manière de répondre aux satyres.

La littérature est plus sujette aux escarmouches que les sciences , parce qu'elle n'applique pas de même. Les savants s'absorbent dans l'étude , & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalousie ; tandis que les littérateurs comme les troupes légères , se répandent de

toutes parts , & sont toujours aux aguets pour tout savoir.

De là vient que les François s'escrivent assez souvent dans leurs écrits , de la maniere la plus odieuse , parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de littérateurs que de savants. Leur esprit agréable & léger , les entraîne plutôt du côté des lettres , que du côté des sciences. Ils craignent d'engager leur liberté , & de contraindre trop leur gaieté , en se livrant à des recherches & à des calculs. Un savant est presque toujours l'homme de la postérité , & le littérateur est celui de son siècle ; & comme on se dépêche d'avoir de la réputation , parce que l'amour propre veut jouir sur le champ , on préfère à une gloire durable , un éclat éphémère.

Je suis ravi de ce que votre épouse a été sensible à vos remontrances , elle finira peut-être par devenir avare ; mais prenez-y garde , car elle vous feroit mourir de faim ; & un médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le temps de lire l'ouvrage que vous m'indiquez ; cependant vous me parlez si magnifiquement de sa latinité , que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure
dans

dans un clin d'œil ; d'autres que j'approfondis de manière à ne rien perdre ; cela dépend des sujets qu'ils traitent , & de la façon dont il les exposent.

J'aime un ouvrage , dont les chapitres , comme autant d'avenues , me conduisent agréablement à quelque perspective intéressante. Quand je vois des routes , mal alignées , un terrain embarrassé , je me rebute dès le commencement ; & je ne vais pas plus loin , à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la manière dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un milord qui pense fortement & qui s'exprime de même. Il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu ; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie , & comme si Dieu n'avoit pas promis le royaume des cieux , à ceux qui accompliront fidèlement sa loi.

Je crois cependant que l'excellent ouvrage du saint pere de la canonisation des Saints , lui dessillera les yeux : il goûte infiniment ce pontife , & il a une haute idée de ses écrits. Adieu.

Au convent des SS. apôtres , ce

5 novembre 1756.

Partie II.

C

*Bened
XIV*

LETTRE XCIV.

A M. l'abbé LAMI.

JE souhaite, mon cher abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'histoire de la Toscane qu'on se dispose à nous donner, réponde parfaitement à son titre.

Quelle belle matiere à traiter, si l'écrivain, aussi judicieux que délicat, fait sortir les arts de ce pays, où ils avoient été enfouis pendant plusieurs siècles : & s'il peint vigoureusement les Médicis, à qui nous devons cet inestimable avantage !

L'histoire rapproche tous les siècles & tous les hommes dans un point de vue, pour en faire une perspective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux pensées, de l'ame aux actions, de la vie aux morts ; & elle les fait reparoître sur la scene du monde, comme s'ils étoient encore vivants, avec cette différence que ce n'est plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'histoire autrefois,

& nos auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore trop bien aujourd'hui. On n'entasse que des époques & des dates, sans faire connoître le génie de chaque nation & de chaque héros.

La plupart des hommes ne considèrent l'histoire que comme une belle tapisserie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup d'œil. Ils se contentent de voir des personnages éclatants par la vivacité des couleurs, sans penser à la tête qui en ébaucha le dessein, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de l'histoire, quand on ne s'attache qu'à voir passer en revue des princes, des batailles, des exploits; mais je ne connois pas un meilleur livre pour instruire, quand on considère la marche des événements & qu'on observe comment ils furent amenés; quand on analyse les talents & les intentions de ceux qui faisoient tout mouvoir; quand on se transporte dans les siècles, & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'histoire est un sujet inépuisable de réflexions. Il faut peser sur chaque fait, non en homme minu-

donneriez toute la vie dont il est susceptible. Adieu. On vient m'assiéger, & je ne veux pas me laisser bloquer, d'autant mieux que ce sont des visites de bienfaisance, & qu'il faut savoir être décent.

A Rome , ce 8 novembre 1756.

LETTRE XCV.

*Au Comte de * * *.*

JE ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher comte, quand je pense que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes assez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos sens, vos passions & votre cœur.

Oui, nous ferons ensemble le petit voyage que nous avons projeté. Votre société fait mes délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous présenterai volontiers au saint pere, quand vous viendrez ici; & je vous proteste qu'il sera charmé de vous voir, sur-tout, lorsqu'il apprendra que vous aimez singulièrement les

bons livres. Vous le trouverez aussi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaïeté est le beaume de la vie, & ce qui me fait croire que votre piété se soutiendra, c'est que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On se lasse insensiblement de la vertu, lorsqu'on se lasse de soi-même. Alors tout devient à charge; & l'on finit par donner dans la plus triste misanthropie, ou dans la plus grande dissipation. J'approuve beaucoup les exercices du corps auxquels vous vous livrez. Ils allègent l'esprit, & le rendent propre à tout: j'en fais usage, autant que l'état lugubre d'un religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir, je vous dirai tout ce que l'irréconciliable marquise allegue pour se justifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je pensai toujours que sa singulière dévotion ne lui permettoit pas de faire une si bonne action. Elle veut soutenir sa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes, pour avouer qu'elles ont tort.

Quand à vous, restez-en là. Vous lui avez écrit, vous lui avez parlé; & certainement c'est bien assez, d'autant plus que S. Paul nous dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde, si

faire se peut, *si fieri potest*. Il favoit qu'il y a des personnes infociables, avec qui il est impossible de vivre cordialement. Je vous embrasse de toute mon ame, &c.

L E T T R E X C V I.

Au R. P. LUCIARDI, Barnabite.

M. R. P.

Votre décision est conforme à celle des conciles; & je ferois bien étonné que cela fut autrement, d'autant plus que depuis long-temps, je connois l'étendue de vos lumieres, & la justesse de vos réponses.

Outre les excellents livres dont vous faites régulièrement votre compagnie, vous avez toujours celle du révérend pere Gerdil, dont le savoir, autant que la modestie, méritent les plus grands éloges.

Ménagez votre santé pour le bien de la religion, & pour nos propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous habi-

tez, connoît sûrement tout le prix de vous posséder ; car c'est un lieu où le mérite est estimé & chéri.

Je me ferois scrupule de vous arracher plus long-temps à vos lectures & à vos exercices de piété. Ainsi je finis sans cérémonie, en vous assurant qu'on ne peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 décembre 1756.

LETTRE XCVII.

A un directeur de religieuses.

JE ne vous féliciterai point sur votre emploi ; mais je vous engagerai à vous en acquiter avec toute la prudence & toute la charité possible.

Si vous m'en croyez ; premièrement vous n'irez que très-rarement au parloir ; c'est le lieu des paroles inutiles, des petites médisances, des rapports, & une occasion sûre d'exciter des jalousies ; car si vous voyez plus souvent l'une que l'autre, on viendra secrètement vous écouter par un esprit de curiosité ; & vous ferez naître des cabales, des

partis ; & le moindre mot que vous aurez dit , aura mille commentaires.

Secondement , vous ne guérerez les vains scrupules , dont on vous entretiendra fréquemment ; qu'en sachant les mépriser , & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troisièmement , vous accoutumerez les religieuses à ne jamais vous parler au confessionnal que de ce qui les regarde. Sans cela , elles vous feront la confession de leurs voisines ; & en n'en confessant qu'une seule , vous apprendriez insensiblement toutes les fautes de la communauté.

Quatrièmement , vous travaillerez sans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs , répétant sans cesse que Jesus-Christ ne se trouve qu'au sein de la paix.

Vous ferez souvent réflexion que s'il y a une concupiscence des yeux chez tous les hommes , comme nous l'apprend S. Jean , il y en a une de langue & d'oreille pour bien des religieuses ; aurez-vous l'art de la guérir ? S'il n'est pas à propos de prescrire un silence qui étoufferoit , est-il au moins nécessaire d'interdire ces entretiens malins , où l'on s'amuse aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foiblesse d'un sexe

qui exige de la condescendance dans la manière de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluses, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déjà assez pesant par le poids d'une éternelle solitude.

Notre saint pere a connu leurs besoins, en leur permettant de sortir une fois dans l'année pour se visiter mutuellement. Tout ce qui se fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occasions où il faudra vous armer de fermeté : sans cela, vous ne serez pas directeur, mais dirigé. C'est une friandise pour bien des religieuses de conduire celui qui a soin de leur conscience. Elles font cela tout pieusement, sans paroître s'en occuper.

Si vous négligez ces avis, vous vous en repentirez ; & , si vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au confessionnal, en chaire & à l'autel. Vous en serez bien plus respecté. Il y a peu de directeurs qui ne perdent beaucoup, en se faisant trop connoître. C'est une grande science que celle de ne se communiquer qu'à propos. Ne me de

mandez rien de plus ; car sur cet article, voilà tout ce que je fais. Adieu.

*Au couvent des SS. apôtres, ce
19 décembre 1756.*

LETTRE XCVIII.

A M. le comte GENORI.

M. LE COMTE,

Mes livres, mes exercices claustraux, mon emploi, tout s'oppose au plaisir que j'aurois de vous aller voir. D'ailleurs que feriez-vous d'un religieux, dont le temps, continuellement coupé par la lecture & par la prière, interromproit nos promenades & nos entretiens ?

Je suis tellement accoutumé à mes heures de solitude & de travail, que je croirois ne plus exister, si cela m'étoit enlevé.

Tout le bonheur d'un religieux consiste à savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il ne me reste que ce bien-être, & je le préfère à tous les plaisirs.

du monde. La conversation de quelques savants ou de quelques amis m'est infiniment précieuse, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer, parce que je déteste tout ce qui est minutieux : mais j'aime l'ordre, & je ne vois que cet amour qui puisse entretenir l'harmonie de l'ame & des sens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité est fille de la règle ; & c'est par la règle que l'homme se renferme dans la sphere de ses devoirs. Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les astres font périodiquement leur cours, & les plantes ne se raniment qu'au moment qui leur est marqué. On sait l'instant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas ; on connoît le moment de la nuit, & alors les ténèbres couvrent la terre.

Le vrai philosophe ne renverse point l'ordre des temps, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qui l'exigent.

Pour revenir à l'histoire naturelle dont vous me parlez, Monsieur le comte, il est certain que nous l'avons moins étudiée que l'antiquité, quoique

i'une soit beaucoup plus utile que l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curiosité des naturalistes, & de quoi la contenter. On y remarque des phénomènes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins superstitieux que les Italiens, prendroient à coup sûr pour des miracles.

Un abbé François qui est depuis quelque temps ici, & que j'ai connu chez M. le cardinal Passionei, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occasion des merveilles que la nature offroit ici à ses regards. Je me souviendrai toujours d'avoir fait un trajet avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-court, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoissances, & un tel goût pour l'histoire naturelle, qu'il se colle sur un insecte, ou sur un caillou, sans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne se pétrifiât lui-même à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une conversation aussi intéressante qu'enjouée. C'est le même qui a écrit contre les systèmes de M. de Buffon. Combien ne se seroit-il pas arrêté davantage,

s'il eût eu le bonheur de se trouver avec vous ?

J'ai l'honneur d'être , Monsieur le comte , avec la plus vive reconnoissance & le plus respectueux attachement , votre très-humble , &c.

LETTRE XCIX.

*A M. C***, avocat.*

O H ! des compliments. Si vous saviez comme je les aime , vous ne m'en feriez jamais.

Ce qu'on débite sur le compte du personnage en question , n'est fondé que sur l'envie & sur la malignité. Quel est l'homme en place , quel est l'homme qui écrit , qui n'ait des ennemis ? Les libelles comme les satyres ne font impression que sur des têtes foibles , ou mal organisées ; & ce que vous observerez , c'est que les personnes les plus tarées & les plus vicieuses , sont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies , & qui paroissent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention est tellement en usage , que , selon la remarque du saint pere , il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en faveur de quelqu'un , & qu'il ne faut qu'un seul mot pour le faire changer , & pour l'irriter. C'est la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On seroit obligé de ne voir personne , si l'on fermoit sa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugemens téméraires sont la chose dont on doit plus se garder. Il est honteux de juger son frere , dans le temps qu'on n'a même pas de preuves pour l'accuser.

La prévention perdra la plupart des grands , & sur-tout des dévots , qui croient devoir pieusement ajouter foi à tout le mal qu'on leur dit du prochain. Ils affectent d'ignorer que Dieu nous commande expressément de ne point juger , pour n'être pas jugés ; & qu'on est moins criminel à ses yeux , lorsqu'on a commis des fautes dont on s'humilie , que lorsqu'on accuse ses freres témérairement.

La premiere regle de la charité chrétienne , est qu'on ne peut croire le mal , si l'on n'a rien vu , & qu'on doit se taire , si l'on a vu.

D'ailleurs , si celui qu'on voudroit vous engager à ne point voir , recherche la société des gens de bien , c'est une preuve qu'il n'est pas si libertin qu'on le présume , ou qu'il veut changer. Peut-être son salut est-il attaché au bon exemple que vous lui donnerez ; ainsi ne le rebutez pas.

La charité ne juge pas comme le monde ; parce que le monde n'a presque jamais manqué de mal juger. Je suis , &c.

Au couvent des SS. apôtres.

LETTRE C.

*A M. l'abbé L***.*

PUISQUE vous me consultez, Monsieur, sur le discours que j'entendis dernièrement, je vous dirai avec ma franchise ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choses, mais que je n'y aime point cette afféterie qui l'énerve. Il sembleroit que c'est un ouvrage travaillé à une toilette & qu'on l'a fardé. Laissez dorénavant parler votre ame, quand

vous monterez en chaire , & vous parlerez bien. L'esprit ne devoit être que la bordure du tableau , & vous en avez fait le fonds de votre discours.

Pour qu'un orateur soit bon , il faut qu'il tienne le milieu entre les Italiens & les François , c'est-à-dire , entre ce qui est gigantesque & ginguet.

Ne vous laissez pas gâter par l'esprit du siècle. Vous ne pourrez plus vous débarrasser de cette éloquence guindée qui met à la torture les pensées & les mots. Il est important pour un jeune homme qui a du talent , de recevoir de pareils avis , & sur-tout qu'il y défere ; c'est ce dont votre modestie me répond. Je suis , Monsieur , avec tout le desir possible de vous voir un parfait orateur , votre très-humble , &c.

A Rome , ce 10 du courant.



L E T T R E C I.

*Au prince S A N S E V E R O.***E**XCELLENCE ,

Je suis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites sortir un second univers du premier par tout ce que vous créez. Cela désespère nos antiquaires, qui se persuadent qu'il n'y a rien d'intéressant & de beau, que ce qui est très-vieux.

Il est bon sans doute d'estimer l'antiquité; mais je pense qu'il ne faut pas s'en rendre esclave, de manière à exalter outre mesure une chose vile en soi-même, uniquement parce qu'elle a été tirée des jardins d'Adrien.

Les anciens avoient, comme nous, pour leur usage des choses extrêmement communes; &, si on les exalte à raison de leur vétusté, la terre en cette qualité mérite nos premiers hommages: car sûrement on ne lui contestera pas son ancienneté.

Je ne puis souffrir les enthousiastes, non plus que les personnes entièrement

froides. Il n'appartient qu'à ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes , de bien voir & de bien juger. L'indifférence des gens froids leur ôte le goût & la curiosité ; & il faut l'un & l'autre pour examiner & pour prononcer.

L'imagination est encore plus dangereuse que l'indifférence , quand elle n'est point réglée. Elle cause des éblouissements qui couvrent la vue , & qui obscurcissent la raison. La philosophie même , sur laquelle cette folâtre ne devoit jamais avoir d'empire , se ressent tous les jours de sa trop funeste impression. Les sophismes , les paradoxes , les raisonnements captieux qui sont à la suite de tous nos philosophes modernes , n'ont d'autre origine que l'imagination. Elle se monte selon les caprices , & elle n'a plus d'égards ni pour l'expérience ni pour la vérité.

Votre excellence doit connoître ces écrits , ayant des occasions fréquentes de lire les productions du temps. L'Angleterre qui , à raison de son phlegme , sembleroit devoir moins imaginer que les autres nations , a souvent mis au jour les idées les plus extravagantes. Leurs philosophes ont déliré encore plus que les notres , parce qu'il leur

aura fallu faire plus d'efforts pour sortir de leur caractère naturellement sombre & taciturne. Leur imagination est comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

On a raison de dire que l'imagination est la mere des songes : elle en produit plus que la nuit même ; & ils sont d'autant plus dangereux , qu'en s'y livrant , on ne croit pas rêver ; au lieu que le matin nous détrompe sur les illusions du sommeil.

Je crains toujours que vos expériences chimiques ne nuisent à votre santé. Il en résulte quelquefois de terribles accidents. Mais lorsqu'en physique on fait quelque nouvel essai , on s'y livre sans en redouter les suites , comme un officier entraîné par sa valeur , se jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que d'attachement , &c.

A Rome , ce 13 Janvier 1757.



L E T T R E C I I.

*A un prélat.***M** O N S I G N O R ,

Unissez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque sorte , en me soutenant que c'étoit un pape cruel , un pontife indigne de régner. Il est étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement , se soutient , & combien elle a gagné de terrain.

Est-il donc permis de juger un si grand homme , sans se représenter les temps où il a vécu , & sans faire attention que l'Italie fourmilloit alors de brigands ; que Rome étoit moins sûre qu'une forêt , & qu'on y insultoit les plus honnêtes femmes , même en plein jour.

La sévérité de Sixte-Quint , qu'on nomme improprement , *cruauté* , aura pour le moins autant plu à Dieu , que la piété de Pie V.

On a vu sous le regne de certains

papes des milliers d'hommes assassinés, sans qu'on punit les meurtriers ; & c'est alors qu'on pouvoit dire que de tels pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands , pour sauver la vie de la plupart de ses sujets , pour rétablir les mœurs au milieu des villes , & la sûreté au sein des campagnes , dans un temps où il n'y avoit plus ni loi , ni bon ordre , ni frein ; c'est un acte de justice & d'un zèle autant utile au public , qu'agréable à Dieu.

Je gémiss , je vous l'avoue , quand je vois de grands hommes devenir la fable de quelques écrivains ignorants ou prévenus. Plus d'une fois la postérité elle-même , qu'on dit être un juge impartial , a été entraînée par les réflexions d'un historien séduisant , qui se mettoit sur les rangs sans en avoir mission , & qui prononçoit d'après ses préjugés.

On a beau crier à la calomnie ; l'impression est faite , le livre a été lu ; & la multitude ne juge plus que sur ce premier écrit. Ainsi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions de l'univers ; au lieu de le peindre comme un souverain , forcé d'intimider son peuple , & de le con-

tenir par les plus grands exemples de sévérité.

Rien n'est plus terrible pour les états qu'un gouvernement trop mou. Les crimes font mille fois plus de victimes, que des supplices ordonnés à propos. L'ancien testament est rempli d'exemples de justice & de terreur ; & c'étoit Dieu lui-même, qu'on n'accusera pas sans doute d'être cruel, qui les ordonnoit.

J'irai sûrement vous voir au premier moment : vous y pouvez compter, comme sur l'affection avec laquelle je ferai toute ma vie, &c.

Au convent des SS. apôtres , ce

8 avril 1757.

LETTRE CIII.

A un jeune religieux.

LES conseils que vous me demandez, mon cher ami, sur votre manière d'étudier, doivent être analogues à vos dispositions & à vos talents. Si c'est la vivacité d'esprit qui vous domine,

ne , il faut la tempérer par la lecture des ouvrages où il y a peu d'imagination ; si au contraire vous avez de la lenteur dans vos pensées , il faut les vivifier , en vous familiarisant avec des livres pleins de feu.

Ne surchargez pas votre mémoire de dates & de faits , avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées , & de la justesse dans vos raisonnements. Il faut vous accoutumer à penser méthodiquement , & à dissiper , quoique sans effort , toutes les chimères qui passent par votre esprit. Celui qui ne pense que vaguement , n'est propre à rien , en ce qu'il ne trouve rien qui puisse le fixer.

La base de vos études doit être la connoissance de Dieu & de vous-même. En vous approfondissant , vous trouverez en vous l'action de celui qui vous a créé ; & en réfléchissant sur les écarts de l'imagination , & sur les égarements du cœur , vous sentirez la nécessité d'une révélation qui a fait revivre la loi d'une manière plus efficace & plus vive.

Alors vous vous livrerez sans réserve à la science , qui , par l'usage du raisonnement & de l'autorité , nous introduit dans le sanctuaire de la religion ; & c'est-là que vous puiserez la doctrine cé-

lette, énoncée dans les livres saints, & interprétée par les conciles & par les peres de l'église.

Leur lecture vous familiarisera avec la vrai éloquence ; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles , afin de réussir par la suite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui se trouveront entre vos exercices , pour jeter de temps en temps un coup d'œil sur les plus beaux fragments des orateurs & des poëtes , à l'exemple de St. Jérôme , c'est-à-dire, non en homme qui s'en nourrit avidement , mais comme une personne qui en extrait ce qu'il y a de meilleur pour en orner son style , & pour les faire servir à la gloire de la religion.

Les historiens vous conduiront ensuite d'âge en âge & comme par la main , pour vous montrer les événements & les révolutions qui ne cesserent d'agiter le monde , & de l'occuper. Ce sera pour vous un moyen continuel de reconnoître & d'adorer une providence qui dirige tout selon ses desseins.

Vous verrez dans l'histoire , presque à chaque page , comment les empires & les empereurs furent dans la main de Dieu des instruments de justice ou de miséricorde ; comment il les élève ,

& comment il les abaisse ; comment il les crée, & comment il les détruit, étant toujours le même , & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le soir, afin que vos lectures se calent dans votre mémoire, & avec ordre , & vous ne manquerez jamais , afin de ne pas devenir un homme de parti , de faire succéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & solide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les pensées que les productions d'un esprit exalté font fermenter, & rassied le génie qui ne se laisse que trop souvent emporter hors de la sphere où il doit rester.

Vous vous procurerez le plus qu'il sera possible la conversation des hommes instruits. Heureusement que la providence y a pourvu , & que dans presque toutes nos maisons, il se trouve des religieux qui ont fait de bonnes études.

Ne négligez pas la société des vieillards. Ils ont dans leur mémoire , meublée de plusieurs faits dont ils furent témoins , un répertoire qu'il est bon à feuilleter. Ils ressemblent à ces bouquins qui contiennent d'excellentes choses , quoique souvent vermoulus , poudreux & mal reliés.

Vous ne vous passionnerez pour aucun ouvrage , pour aucun auteur , pour aucun sentiment , dans la crainte de devenir homme de parti ; mais vous donnerez la préférence à un écrivain , plutôt qu'à un autre , lorsque vous le jugerez plus solide , & plus excellent. La prévention & les préjugés sont les choses dont on doit se garantir avec plus de précaution ; & malheureusement , plus on étudie , & plus on s'y laisse prendre.

On s'identifie avec un auteur qui aura dit de bonnes choses ; & l'on se rend insensiblement le panégyriste & l'admirateur de toutes ses opinions , quoique souvent il en est de bisarres. Garantissez-vous de ce malheur ; & soyez toujours plus ami de la vérité , que de Platon , ou de Scot.

Respectez les sentiments de l'ordre , pour ne pas vous élever contre des idées reçues ; mais ne vous en rendez pas l'esclave. On ne doit tenir imperturbablement qu'à ce qui est de foi , & consacré par l'église universelle. J'ai vu des professeurs qui se feroient laissé égorger , plutôt que d'abandonner des opinions d'école. Ma conduite à leur égard étoit de les plaindre , & de les éviter. Ne vous attachez à la scolastique , qu'au-

tant qu'on en a besoin pour savoir le jargon des écoles , & pour réfuter les sophistes : car loin de faire l'essence de la théologie , elle n'en est que l'écorce.

Evitez les disputes : on éclaircit rien en disputant ; mais sachez dans l'occasion soutenir la vérité , & combattre l'erreur , avec les armes que Jésus-Christ & les apôtres nous ont mises en main , & qui consistent dans la douceur , dans la persuasion , & dans la charité. On ne prend pas les esprits d'assaut ; mais on vient à bout de les gagner , quand on connoit l'art de s'insinuer.

Craignez de fatiguer les facultés de votre ame , en vous livrant à des études désordonnées : à chaque jour suffit sa peine , & à moins qu'il n'y ait nécessité , il ne faut pas , par un travail prolongé dans la nuit , anticiper sur le lendemain.

L'homme qui regle son temps , & qui ne donne régulièrement que quelques heures au travail , avance beaucoup plus que celui qui entasse moments sur moments , & qui ne fait pas s'arrêter. Quand on n'a point d'ordre , on finit ordinairement par n'être qu'un frontispice de livres , ou qu'une bibliothèque renversée.

Aimez donc l'ordre ; mais sans être minutieux , afin de savoir renvoyer votre travail à un autre instant , quand vous ne vous sentirez pas disposé à étudier : l'homme d'étude ne doit pas travailler comme le bœuf , qu'on abstreint à tracer un sillon , ni comme le mercenaire qu'on paie à la journée.

C'est une mauvaise coutume que de se roidir continuellement contre le repos , & contre le sommeil : ce qu'on fait à contre cœur , n'est jamais bien fait ; & ce qu'on écrit avec contention , altere la santé.

Il y a des jours & des heures où l'on n'a nulle disposition au travail ; & alors c'est une folie de se faire violence , à moins qu'on ne soit extrêmement pressé.

Il n'y a guere de livres qui ne se ressentent d'une composition pénible , parce que trop souvent on écrit , lorsqu'on devroit se reposer.

C'est un grand art , pour réussir dans ses études , que celui de prendre le travail , & de le quitter à propos : sans cela , la tête s'échauffe , l'esprit s'absorbe ou s'exalte , & l'on ne fait plus rien que de languissant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choisir les ouvrages qu'il faut lire , pour ne savoir que de

bonnes choses , & pour en bien user : la vie est trop courte pour la perdre dans des études superflues : si l'on ne se dépêche d'apprendre , on se trouve vieux sans avoir rien su.

Sur-tout priez Dieu qu'il vous éclaire : car il n'y a de science que par lui , & l'on est dans les ténèbres , lorsqu'on ne suit pas sa lumière.

Craignez d'être savant , pour vous faire une réputation : car outre que la science enfle , & que la charité édifie , on révolte une communauté lorsqu'on affiche le savoir.

Laissez agir le cours des événements , & parler votre mérite pour vous avancer : si les places ne viennent pas vous chercher , contentez - vous de la dernière , & croyez sur ma parole , que c'est la meilleure.

Je n'ai jamais été plus satisfait que lorsqu'après les chapitres , je me suis trouvé sans autre dignité que l'honneur d'exister : alors je m'applaudissois d'avoir refusé tout ce qu'on avoit voulu m'offrir , & de n'avoir que moi-même à gouverner.

L'avantage d'aimer l'étude , & de converser avec les morts , vaut mille fois mieux que la gloire frivole de commander à des vivants : le plus beau com-

mandement est celui de tenir ses sens & ses passions en respect , & de conserver à l'ame la souveraineté qui lui est due.

Ajoutez que l'homme qui s'applique, ne connoît point l'ennui : qu'il se croit encore jeune , lorsqu'il est déjà vieux. Les tracasseries du cloître , comme les embarras du monde , sont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc , mon cher ami , non-seulement pour l'avantage de la religion , non-seulement pour le bien de notre ordre , mais encore pour votre propre satisfaction , à vous livrer à une vie appliquée. Avec un livre , une plume , vos pensées , vous vous trouverez bien par-tout où vous ferez : l'esprit comme le cœur offre à l'homme des asyles , quand il fait s'y retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vous me témoignez , d'autant plus que vous auriez dû vous adresser aux peres Colombini , Marzoni , Martinnelli , préféablement à moi. Ce sont là des hommes qui , par leur science & par leurs talents , sont capables de donner d'excellents conseils. Adieu ; & croyez - moi votre serviteur & votre bon ami.

A. Rome , ce 7 juin 1757.

L E T T R E C I V.

*Au R. P***, religieux de la congrégation des Somasques.*

LA perte que l'église vient de faire, mon révérend pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de son pontificat; & depuis ce moment il n'a cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son oraison funebre, vous aurez la plus belle matiere à traiter : vous n'oublierez sûrement pas qu'il fit ses études chez vous, au college Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un docteur de l'église, & qui l'associeront un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez soin dans cette oraison funebre, que votre esprit s'élève autant que votre héros; & que la magnanimité qui le caractérisa soit dignement exprimée.

Tâchez d'être historien autant qu'orateur

rateur ; mais de maniere cependant qu'il n'y ait dans vos récits , ni langueur , ni fécheresse. L'attention du public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la chaire & de la sublimité de Lambertini.

En vain vous appelleriez à votre secours toutes les figures de rhétorique , si elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source , & qu'elle naît de la grandeur du sujet : des éloges forcés sont des amplifications , & non des éloges.

Faites sortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui saisisse vos auditeurs , & qui les transforme en lui-même , pour qu'ils ne soient remplis que de lui.

Point de détails minutieux , point de choses extraordinaires , point de phrases boursoufflées. Fondez , autant qu'il est possible , le genre sublime avec le genre tempéré , pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez - vous à choisir un texte heureux , qui annonce tout le plan de votre oraison , & qui caractérise parfaitement votre héros. La division est la pierre de touche d'un panégyriste ;

Le discours ne peut être beau , si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion , de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même ; & qu'on puisse dire , elle ne pouvoit être mieux que là : c'étoit-là sa place.

Redoutez les lieux communs ; & faites en sorte que chacun voie Lambertini , & n'apperçoive point l'orateur. Louez avec autant de finesse que de sobriété , & donnez à vos louanges un ressort , qui les fasse remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises , & par de grandes images , votre ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit ; & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe , au lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur , en le remplissant de vérités terribles , qui le détachent de la vie , & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du saint pere.

Passiez légèrement sur l'enfance de votre héros : tous les hommes se ressemblent , jusqu'au moment où leur raison commence à rayonner. Que vos phrases ne soient ni trop longues , ni

trop coupées : il n'y a point de nerfs dans un discours quand il est morcelé.

Que votre exorde soit pompeux, sans être enflé ; & que votre première période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une oraison funebre au portique d'un temple ; je juge de la beauté de l'édifice , si j'y trouve de la majesté.

Faites voir de la maniere la plus forte, la mort renversant les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les thiares, flétrissant les couronnes ; & placez sur ces débris le génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la mort de ternir sa gloire, & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus ; analysez ses écrits ; & par-tout faites voir une ame sublime, qui auroit étonné Rome païenne, qui édifia Rome chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement sortir la lumiere, & qui forment des contrastes frappants.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand pape que Benoît : ce pontife regretté des protestants même

mes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article, c'est que je fais que vous pouvez facilement saisir ce que je vous recommande. Une oraison funebre n'est belle, qu'autant qu'elle est pittoresque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges descendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'est qu'une éloquence éphémère produite par le bel esprit, & dont l'éclat n'est qu'un faux brillant.

Je serois au désespoir de voir Lambertini célébré par un orateur qui ne seroit qu'élégant : il faut servir chacun selon son goût ; & le sien fut toujours sûr & toujours bon.

Travaillez, mon très-cher ; je verrai volontiers ce que vous jetterez sur le papier, convaincu que ce seront des traits de feu qui consumeront tout ce qui ne sera pas digne d'un tel éloge : j'en juge par les productions dont vous m'avez déjà fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il est temps que notre Italie perde ses *concerti*, & qu'elle prenne un ton mâle & sublime analogue à la vraie éloquence.

Jetâche de former par mes avis quelques jeunes orateurs, qui prennent la

peine de me consulter ; & je m'efforce ; autant qu'il est possible , de les dégoûter de ces disparates , qui mettent continuellement dans nos discours le burlesque à côté du sublime. Les étrangers se révoltent , avec raison , contre un alliage aussi monstrueux : les François sur-tout ne connoissent point cette étrange bisarrerie : leurs discours sont souvent superficiels , ayant beaucoup moins de substance que de surface ; mais du moins on y trouve ordinairement un style soutenu. Rien de plus choquant que de s'élever au-delà des nues , pour tomber ensuite lourdement.

Mes civilités à notre petit pere , qui auroit fait merveille sans sa déplorable fanté.

A Rome , ce 10 mai 1758.



L E T T R E C V.

A M. l'abbé L A M I.

VOUS allez sans doute , mon cher abbé , annoncer dans vos feuilles la mort du saint pere. C'est un savant qui a des droits sur tous les ouvrages périodiques , & à qui tous les écrivains doivent des éloges.

Il a conservé sa gaieté jusqu'à la fin ; de sorte que , quelques jours avant sa mort , parlant d'un Théatin , dont on instruit la cause pour le mettre au rang des bienheureux , il disoit : *Grand serviteur de Dieu , guérissez-moi ; comme vous me ferez , je vous ferai : car si vous obtenez le recouvrement de ma santé , je vous béatifierai.*

L'analyse de ses ouvrages auroit besoin d'un rédacteur tel que vous : il sera bon qu'on en donne des extraits , & qu'ils passent entre les mains de ceux qui n'ont pas le temps de beaucoup lire , ou qui ne peuvent pas se procurer des *in-folio*.

Son livre sur-tout , qui traite de la

canonisation des saints (1), a besoin d'être répandu. Outre qu'il y parle en médecin, en physicien, en jurisconsulte, en canoniste, en théologien, il y traite une matière sur laquelle on n'est pas communément instruit.

Le public s'imagine qu'il suffit d'envoyer de l'argent à Rome pour obtenir une canonisation ; tandis qu'il est notoire que le pape n'en tire absolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas se tromper sur un objet aussi important.

Cela est si vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort, étant promoteur de la foi, pria deux Anglois, homme très-instruits, qui s'égayoient sur l'article des canonisations, de vouloir bien se dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès verbeaux qui concernoient la cause d'un serviteur de Dieu, mis sur les rangs pour être béatifié.

Ils y consentirent ; & après avoir lu

(1) M. l'abbé Baudeau, connu par différents ouvrages utiles, nous a donné un excellent abrégé de ce savant traité. Cette analyse de l'ouvrage du pape Benoît XIV, sur les béatifications & canonisations, &c. volume in-12, se trouve à Paris chez Lotin le jeune, libraire, rue S. Jacques,

pendant plusieurs jours avec l'esprit le plus critique , les preuves & les témoignages qui constatoient la sainteté , & tous les moyens qu'on avoit pris pour constater la vérité , ils dirent à Monsignor Lambertini : Si l'on use des mêmes précautions , des mêmes examens , & de la même sévérité à l'égard de ceux qu'on canonise , il n'y a pas de doute que cela ne soit poussé *jusqu'à la démonstration , jusqu'à l'évidence même.*

Monsignor Lambertini leur répliqua : *Eh bien , Messieurs , malgré ce que vous en pensez , la congrégation rejette ces preuves , comme n'étant point encore suffisantes ; & la cause du bienheureux en question en restera là*

Rien ne peut exprimer quel fut leur étonnement ; & ils partirent de Rome , très-convaincus qu'on ne canonise pas légèrement , & qu'il n'y a point de moyens , faciles ou difficiles , qu'on n'emploie , pour connoître la vérité. La béatification d'un saint est une cause qui se plaide souvent pendant plus d'un siècle entier ; & celui qu'on appelle vulgairement *l'avocat du diable* , ne manque jamais de ramasser tous le témoignages qui sont au désavantage du serviteur de Dieu , & de faire valoir les preuves les plus fortes , les objections

les plus puissantes pour infirmer sa sainteté, & pour diminuer le prix de ses actions.

Il y a une multitude de personnages, réputés pour saints, qui & ne seront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas assez de témoignages en leur faveur. Il ne faut pas seulement, comme vous le savez, de simples vertus, des vertus même éclatantes; mais il en faut d'héroïques, & persévéramment pratiquées jusqu'à la mort, *in gradu heroïco* (1)

On exige, outre cela, le témoignage des miracles, quoi qu'en disent les incrédules, qui nomment tout prodige, l'effet d'une imagination exaltée, ou le fruit de la superstition: comme si Dieu pouvoit être enchaîné par ses propres loix, & n'avoit pas la liberté d'en suspendre l'exécution: c'est alors qu'il seroit moins puissant que le plus petit monarque. Mais quelles vérités ne nient-on pas, lorsqu'on est aveuglé par la corruption de l'esprit & du cœur?

Dieu manifeste souvent la sainteté de ses serviteurs, par des guérisons; & si ces prodiges qui s'opèrent après leur mort, n'ont qu'un temps & ne durent

(1) Dans le plus haut degré.

pas toujours , c'est que la Divinité ne sort de son secret que par intervalle , & seulement pour faire connoître que sa puissance est toujours la même , & qu'il fait glorifier les saints quand il lui plaît.

Notre conclave est dans l'enfante-ment ; & l'on ne saura ; suivant l'usage, qu'au dernier moment , quel sera le nouveau pontife. Les conjectures , les paris , les pasquinades occupent maintenant toute la ville ; c'est une vieille coutume qui ne passera pas si-tôt.

Pour moi , pendant tout ce fracas , je suis à Rome comme n'y étant pas , desirant seulement (s'il étoit possible) que Lambertini soit remplacé , & ne quittant ma cellule que pour affaire , ou pour me délasser. C'est-là que je jouis de mes livres , de moi-même , & que je favoure les réflexions du cher abbé Lami , dont je suis immuablement le très-humble , &c.

A Rome , ce 9 mai 1758.



L E T T R E C V I.

Au même.

NOUS avons enfin pour chef de l'église le cardinal Rezzonico , évêque de Padoue , qui s'est imposé le nom de Clément , & qui par sa piété édifiera les Romains. Ce n'est que malgré lui , & après avoir beaucoup pleuré , qu'il a accepté. Quelle place , quand on veut en remplir les devoirs ! Il faut être à Dieu , à tout le monde , à soi-même , uniquement occupé de ces grandes obligations , & n'ayant en vue que le ciel au milieu des choses de la terre. La dignité est d'autant plus redoutable , qu'on succède à Benoît XIV , & qu'il est bien difficile de paroître grand après lui.

Clément XIII conserve le cardinal Archinto , secrétaire d'état. Il n'a pas un meilleur moyen de se rendre cher aux couronnes , & d'illustrer son pontificat. Il faut , lorsqu'on regne , se choisir un excellent ministre , ou faire tout par soi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes , d'avoir don-

né sa confiance au cardinal Coscia , & Benoît XIV le plus heureux , d'avoir eu le cardinal Valentini pour ministre.

Il est essentiel pour un souverain , & sur-tout pour un pape , d'être bien environné. On abuse des lumieres du prince le plus clair-voyant , quand il se laisse éblouir. Alors le cuivre est or à ses yeux , & il soutient , quoi qu'il lui en coûte , les hommes qu'il a une fois protégés.

Le discernement des esprits est une autre qualité qui n'est guere moins nécessaire à un prince. On n'ose pas en imposer à un monarque qu'on fait être pénétrant , & l'on se joue de celui qui se laisse mener. Il y a des souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foiblesse , que par méchanceté. On se lasse de faire des injustices criantes , mais on ne se lasse pas de ne rien sentir & de ne rien voir.

Plus un prince sera foible , plus il sera despote , parce que l'autorité ne se perdant jamais , des ministres s'en emparent , & deviennent tyranniques.

Une autre qualité que je regarde comme essentielle pour bien gouverner , c'est de mettre chacun à sa place. Le monde moral se gouverne comme un jeu d'échecs , où tout va par ordre &

selon son rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre , il n'y a plus que de la confusion.

Un souverain n'est pas seulement l'image de Dieu par l'éminence de son rang , il doit l'être encore par son intelligence. David , tout berger qu'il étoit , avoit une lumière supérieure qui le dirigeoit , & il le fit connoître , sitôt qu'il regna.

Un prince qui n'est que bon , n'est exactement que ce que chacun doit être ; comme un prince qui n'est que sévère , n'a point pour ses sujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas ! nous autres atômes , nous parlons très - bien des devoirs de la royauté ; & , si nous en étions revêtus , nous ne saurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & régner. Rien ne nous résiste , quand nous donnons l'effort à notre esprit , & que nous laissons courir notre plume ; mais , lorsqu'on se voit accablé d'affaires , environné d'écueils , entouré de faux amis , enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations , on est effrayé , on n'ose rien entreprendre ; & par une paresse naturelle à tous les hommes , on se repose du soin de gouverner sur un subalterne , & l'on ne

s'occupe que du plaisir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'art de régner est très-difficile. Si l'on porte une couronne héréditaire, on connoît la grandeur, sans connoître les détails d'un royaume, & l'on est facilement trompé. Si au contraire on parvient à une couronne élective, on prend une souveraineté dont on n'a point fait l'apprentissage, & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc sur un trône, n'est plus bon que pour la représentation. Il n'ose rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inspire la nonchalance, sur-tout s'il ignore quel sera son successeur. C'est la situation des papes, s'ils sont trop vieux: alors ils ne peuvent vaquer aux affaires de l'église & de l'état.

Mais le monde ne sera jamais sans abus: s'ils ne sont ici, ils sont là parce qu'il est de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. Il n'y a que la cité sainte, dit le grand Augustin, où tout sera dans l'ordre, dans la paix, dans la charité: car ce sera le regne de Dieu.

J'irai saluer le nouveau pontife, non

comme un religieux qui aime à se produire , mais en qualité de consultant du saint - office. Il ne me connoît point, & je ne me mettrai point en frais pour en être connu. J'aime à rester couvert de la poussière de mon cloître , & je ne m'en crois nullement déshonoré.

Adieu. Conservez-nous toujours le bon goût des Médecis ; & l'on conservera long - temps votre souvenir , quoique vous vous en embarrassiez fort peu. Je suis , &c.

A Rome , ce 15 juillet 1758.

LETTRE CVII.

A un prélat.

JE m'humilie , Monsignor , comme les autres se glorifient de l'éminentissime dignité à laquelle le souverain pontife vient de m'élever. J'ai cru que j'allois quitter Rome par la manière dont on m'annonça cet événement tout-à-fait extraordinaire , & je ne suis pas revenu de mon étonnement.

C'est l'ordre de S. François dont j'ai

j'ai l'honneur d'être membre , qu'on a voulu récompenser dans ma personne , & je n'en prends rien pour moi. Je suis seulement le prête-nom ; car plus je me considère , & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naissance , ni du côté du mérite , aucuns rapports directs ni indirects avec le cardinalat.

Si quelque chose peut me consoler au milieu du trouble qui m'agite , c'est de me voir associé aux illustres personnages qui composent le sacré college , & dont je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus , j'en acquerrai , & qu'en conversant avec eux , je les imiterai : on se modele imperceptiblement sur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres , que je ne serois jamais cardinal pour eux , & qu'ils trouveroient toujours en moi le frere *Laurent Ganganelli* , d'autant mieux que je leur dois tout ce que je suis , & que c'est l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoissez assez pour vous convaincre que je n'en suis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur , & c'est par elle seule que nous valons quelque chose devant Dieu. Le Sei-

gneur , en nous faisant à son image & à sa ressemblance , nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne sauroient nous conférer. Ce n'est que sous cet aspect , que je m'envisage pour me trouver grand. La pourpre , toute éblouissante qu'elle est , n'est point faite pour mes yeux , heureusement accoutumés à ne voir que l'éternité. Ce point de vue fait étonnamment décroître les grandeurs ; il n'y a ni d'éminence ni d'altesse qui tiennent contre une vie immortelle, où l'on n'apperçoit rien de grand que Dieu seul.

Je regarde les dignités comme quelques syllabes de plus pour une épitaphe , & dont on ne peut tirer vanité , puisque celui qu'on enterre est au-dessous même des inscriptions qu'on lit sur sa tombe.

Ma cendre en sera-t-elle plus sensible , quand on la qualifiera d'éminente ? & en serai-je mieux dans l'éternité , quand quelque foible voix dira sur la terre , le *cardinal Ganganelli* , ou qu'une plume périssable l'écrira ?

C'est toujours un nouveau fardeau qu'une nouvelle dignité , & sur-tout le cardinalat, qui impose une multitude d'obligations. Il y a autant de devoirs à remplir , que de circonstances où il

faut parler sans aucun respect humain.

Je m'arrange de maniere à m'appercevoir le moins qu'il sera possible de mon étrange métamorphose. Je demeurerai comme à l'ordinaire , au couvent des saints apôtres , au milieu de mes chers confreres , que j'ai toujours tendrement aimés , & dont la société m'est infiniment précieuse.

Si je quitte ma chere cellule , où j'étois plus content que tous les rois de la terre , c'est qu'il me faut plus d'espace pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me visiter ; mais je lui dirai souvent , *que ma langue s'attache à mon palais , si jamais je t'oublie.* J'irai souvent la revoir , & m'y rappeler tant & tant de jours qui ont disparu comme un songe.

Ainsi je ne changerai rien à mon genre de vie ; & le cher frere François me tiendra lieu de toute une maison ; il est fort , il est vigilant , il est zélé ; il suppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue , ni plus d'accroissement depuis mon cardinalat ; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me servir.

Je marchois si bien à pied ; mais ce qui me console c'est que j'y marcherai encore. Je me laisserai seulement traî-

ner quand le cérémonial l'exigera , & je redeviendrai le frere Ganganelli le plus souvent que je pourrai. On n'aime point à se quitter , sur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec soi-même , & qu'on y vit sans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir , non le cardinal , mais le frere Ganganelli. Le premier n'y fera jamais pour vous , & le second s'y trouvera toujours pour vous répéter que , quelque place que j'occupe , je serai , sans jamais cesser , votre serviteur & votre ami.

A Rome , ce premier octobre 1759.

LETTRE CVIII.

A un religieux conventuel.

JE n'ai point encore reçu , mon ancien confrere & ami , le paquet que vous m'envoyez ; mais je fais être patient , quoique naturellement très-vif. Notre vie n'est qu'une succession de contradictions & de contre-temps , qu'il

faut savoir supporter , si l'on ne veut troubler ni son repos ni sa santé.

Le P. Georgi , toujours l'honneur des augustins , toujours chéri de ceux qui le connoissent , n'a point vu la personne dont vous me parlez : elle a passé ici trop précipitamment pour se procurer cette satisfaction. Elle vit M. Tissot , procureur général de la congrégation des prêtres de la mission , que j'estime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même , parce qu'il est membre d'un corps qui évangélise les pauvres avec le plus grand succès ; & enfin , parce qu'il est François.

Je vous dirai que depuis ma promotion , j'éprouve en moi-même un combat singulier. Le cardinal Ganganelli reproche au frere Ganganelli sa trop grande simplicité ; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre , le frere l'emporte sur le cardinal. J'aime à vivre comme j'ai toujours vécu , pauvre , retiré , & beaucoup plus avec mes confreres , qu'avec les grands. C'est une affaire de goût , car je suis bien éloigné d'attribuer cette maniere de penser à la vertu.

Ce qu'il y a de certain , c'est que je ne pourrai jamais prendre ce ton froid ou fier , comme vous voudrez l'appel-

ler , avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui sont d'une basse extraction , qui ont affaire à lui. Il suffit qu'on m'aborde , qu'on me parle , pour que je devienne l'égal de celui qui me visite. Est-il possible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme , & qu'un chrétien étudie ses expressions , ses gestes , ses démarches , ses lettres , dans la crainte de paroître trop modeste à l'égard de ses freres ? Est-il possible qu'on refuse une réponse à une personne qui n'a pas des titres à produire ? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire , je lui réponds sur le champ ; & je me croirois très - coupable , devant les hommes & devant Dieu , si j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame méprisable aux yeux de la religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis , qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends sur cet article , pour vous faire connoître que l'homme pour qui vous vous intéressez , peut venir au moment qu'il voudra , & que je serai tout à lui. Il ne sera pas moins bien reçu de M. le cardinal Corsini, dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction. Si c'est un défaut d'être trop affable , c'est

celui des cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi-eux de la fierté. Heureusement il n'y a point d'étranger qui ne nous rende cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement , de dire au signor *Antonio* , lorsque vous le verrez , que le cardinal Dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé , en veillant moins , en vous promenant plus souvent , en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de lettres , mais elle brûle le sang ; & alors les maux de tête , de gorge , de poitrine , se font sentir avec violence. Je ne suis cependant point l'ennemi du café , à la maniere de M. Thiery , médecin du prétendant , qui a demeuré ici , & qui opinoit que cette liqueur est vraiment un poison.

Votre petit neveu vint me voir jeudi. Il a l'esprit aussi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amusant : il faut espérer que par la suite il les respectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité , qu'il vouloit être cardinal. J'aime singulièrement à voir chez les enfants l'ame se développer : c'est le bouton d'un fruit qui commence à s'entr'ouvrir , & qui donne d'heureuses espérances. Il vouloit dire

ler , avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui sont d'une basse extraction , qui ont affaire à lui. Il suffit qu'on m'aborde , qu'on me parle , pour que je devienne l'égal de celui qui me visite. Est-il possible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme , & qu'un chrétien étudie ses expressions , ses gestes , ses démarches , ses lettres , dans la crainte de paroître trop modeste à l'égard de ses freres ? Est-il possible qu'on refuse une réponse à une personne qui n'a pas des titres à produire ? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire , je lui réponds sur le champ ; & je me croirois très - coupable , devant les hommes & devant Dieu , si j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame méprisable aux yeux de la religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis , qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends sur cet article , pour vous faire connoître que l'homme pour qui vous vous intéressez , peut venir au moment qu'il voudra, & que je serai tout à lui. Il ne fera pas moins bien reçu de M. le cardinal Corsini, dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction. Si c'est un défaut d'être trop affable , c'est

celui des cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi-eux de la fierté. Heureusement il n'y a point d'étranger qui ne nous rende cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement , de dire au signor *Antonio* , lorsque vous le verrez , que le cardinal Dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé , en veillant moins , en vous promenant plus souvent , en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de lettres , mais elle brûle le sang ; & alors les maux de tête , de gorge , de poitrine , se font sentir avec violence. Je ne suis cependant point l'ennemi du café , à la maniere de M. Thiery , médecin du prétendant , qui a demeuré ici , & qui opinoit que cette liqueur est vraiment un poison.

Votre petit neveu vint me voir jeudi. Il a l'esprit aussi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amusant : il faut espérer que par la suite il les respectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité , qu'il vouloit être cardinal. J'aime singulièrement à voir chez les enfants l'ame se développer : c'est le bouton d'un fruit qui commence à s'entr'ouvrir , & qui donne d'heureuses espérances. Il vouloit dire

son bréviaire avec moi. Hélas ! son innocence eût été plus agréable à Dieu , que toutes mes prières. Je le fis conduire par mon camérier , & je ne pus absolument le renvoyer , qu'en lui donnant un chapelet. Il me dit qu'il reviendrait dès le lendemain pour en avoir encore un autre. C'est joli chez un enfant qui n'a que cinq ans. Dieu veuille qu'il ressemble quelque jour à son pere ! Adieu. Je vous embrasse de toute la plénitude de mon cœur.

A Rome , ce 8 de l'an 1760.

LETTRE CIX.

A un ministre protestant.

JE vous suis très-obligé , mon cher Monsieur , de l'intérêt que vous prenez à ma santé ; elle est très-bonne , graces au ciel ; & elle me paroîtroit encore bien meilleure , si je pouvois l'employer à quelque chose qui vous fût agréable. Le plaisir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pour

voir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur ; qu'ils me sont tous infiniment précieux , & que je respecte le mérite par-tout où il est. Si votre neveu vient à Rome , comme vous me le faites espérer , il trouvera en moi la personne la plus zélée & la plus empressée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'église Romaine , mon très-cher Monsieur , connoît si parfaitement le mérite de la plupart des ministres des communions protestantes , qu'elle se féliciteroit à jamais de les voir dans son sein. Il ne s'agiroit plus de rappeler les querelles passées ; de reproduire ces temps orageux , où chacun , emporté par la vivacité , sortit des regles de la modération chrétienne ; mais il seroit question de se réunir dans une même croyance , fondée sur l'écriture & sur la tradition , telle qu'on la trouve dans les apôtres , les conciles & les peres. Personne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le siècle dernier ; l'esprit de persécution m'est tout-à-fait odieux.

Combien les peuples ne gagneroient-ils pas à une heureuse réunion ? C'est alors que , s'il le falloit , je dirois à mon sang de couler jusqu'à la dernière

goutte , fâché de n'avoir pas mille vies à donner , pour mourir témoin d'un si merveilleux événement. Ce moment arrivera , mon cher Monsieur , parce qu'il viendra nécessairement un temps où il n'y aura plus qu'une seule & même foi. Les juifs eux - mêmes entreront dans le sein de la vraie église ; & c'est dans cette ferme espérance , fondée sur les saintes écritures , qu'on les tolere dans le cœur de Rome , avec le plein exercice de leur religion.

Mon ame , Dieu le fait , est toute entiere à vous ; & il n'y a rien dans le monde que je n'entreprisse , pour vous prouver , ainsi qu'à tous les vôtres , combien vous m'êtes chers. Nous avons le même Dieu pour pere , nous croyons au même médiateur , nous reconnoissons pour incontestables les dogmes de la trinité , de l'incarnation , de la rédemption ; & nous voulons sincèrement les uns & les autres aller au ciel. En fait de doctrine, il n'y a pas deux voies pour y parvenir. Il faut sur la terre un centre d'unité , ainsi qu'un chef qui représente Jesus-Christ. L'église seroit réellement informe , indigne de nos hommages & de notre fidélité , si elle n'étoit qu'un corps acéphale.

L'ouvrage du Messie n'est pas com-

mé celui des hommes. Ce qu'il a établi doit toujours durer. Il n'a pu cesser un instant d'assister son église ; & vous êtes trop éclairé, Monsieur , pour regarder les Albigeois comme des colonnes de la vérité , à laquelle vous devez tenir. Faites-moi le plaisir de dire à tous vos freres , à toutes vos ouailles , à tous vos amis , que le cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur félicité dans ce monde & dans l'autre , & qu'il voudroit tous les connoître pour les en assurer. On ne peut rien ajouter , &c.

A Rome , ce 30 de l'an 1769.

L E T T R E C X.

*Au comte * * *.*

JE vous apprend^s , mon cher ami ; dans la solitude où vous êtes pour quelques semaines , que ce frere Ganganelli , qui vous aima toujours tendrement , est devenu cardinal , & qu'il ne fait lui-même ni comment ni pourquoi.

Il y a des événements dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte ;

ils sont amenés par des circonstances , & ordonnés par la providence qui est le principe de tout.

Quoiqu'il en soit , pourpré ou non pourpré , je n'en ferai pas moins tout entier à vous , & je serai toujours charmé de vous voir & de vous obliger.

Quelquefois je me tâte le pouls , pour savoir si c'est bien moi , vraiment étonné de ce que le sort , qui m'élève à une des plus grandes dignités , n'ait pas tombé de préférence sur quelqu'un de mes confreres ; il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit , en parlant du nouveau cardinal Ganganelli : il n'est pas croyable que sans intrigue , sans cabale , il soit parvenu jusques-là ; & cependant cela est bien vrai.

O mes livres ! ô ma cellule ! je fais ce que je quitte , & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas ! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps ; bien des ames intéressées me rendront des hommages simulés.

Pour vous , mon cher ami , persévérez dans la vertu. On est au-dessus de toutes les dignités , quand on est sincèrement vertueux. La persévérance n'est promise qu'à la défiance de soi-même , & qu'à la fuite des occasions : quicon-

que a de la présomption , doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je pense que les papiers publics daigneront s'occuper de moi , faire passer mon nom au-delà des Alpes , pour apprendre aux diverses nations quand j'aurai la migraine , & quand je me ferai saigner , j'en ris de pitié. Les dignités sont des pièges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes connoissent bien les désagréments de la grandeur : on n'est plus à soi ; & de quelque maniere qu'on agisse , on a des ennemis.

Je pense comme S. Grégoire de Nazianze ; il s'imaginoit , lorsque le peuple se rangeoit pour le voir passer , qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point , je l'avoue , à cet usage ; & si c'est là ce qu'on appelle grandeur , je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres & je suis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturières , & je ne crains point ce reproche , car je n'apprehende que l'orgueil. Il est si subtil , qu'il fera son possible à dessein de me pénétrer & de me saisir ; mais je verrai le néant qui

est en moi & qui m'environne , c'est le meilleur moyen de repousser l'amour propre.

N'allez pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir ; c'est une marchandise que je n'aime pas , & sur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des visites, c'est-à-dire, tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours insupportable à moi-même. La grandeur a exactement ses nuages, ses éclairs & ses tourbillons, comme les tempêtes. J'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome , ce 3 octobre 1759.



L E T T R E C X I.

*Au cardinal CAVALLINI.***E**MINENTISSIME,

Vos recommandations sont des ordres ; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aye satisfait à ce que vous desirez. Votre éminence ne fauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime & de mon attachement ; en devenant votre confrere , je deviens encore plus que jamais votre serviteur.

Il seroit à propos que nous eussions une conférence particuliere sur ce qui concerne les affaires de l'église ; car vous êtes infiniment zélé pour le bien de la religion ; & c'est le seul objet dont je dois m'occuper. Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par le faste , mais pour être les colonnes du saint siege. Notre rang , notre habit , nos fonctions , tout nous rappelle que , jusqu'à l'effusion de notre sang , nous devons tout employer selon les

desseins de Dieu & les besoins de l'église, pour venir au secours de la religion.

Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération ; ce magnifique exemple m'enflamme, & je me sens disposé à tout entreprendre.

Le sacré college eut toujours des hommes éminents par leur science & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveler. Ce n'est point une politique humaine qui doit régler nos démarches, mais l'esprit de Dieu, cet esprit sans lequel on ne fait que des actions stériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété ; je connois vos lumieres, & je suis convaincu qu'en temps & lieu vous saurez parler sans rien craindre.

On veut faire prendre au saint pere des engagements dont il pourroit se repentir ; car ce ne sont plus les mêmes hommes qui l'approchent, depuis la mort du cardinal Archinto ; & cela peut avoir les suites les plus fâcheuses. On ne tient plus au saint siege comme autrefois, & la prudence exige qu'on ait égard aux temps & aux circonstances.

Jesus-Christ, en recommandant à ses apôtres d'être simples comme des colombes, ajoute : & *prudents comme des serpents*. Une démarche inconsiderée de la part de Rome en des temps aussi critiques, pourroit devenir l'occasion de bien des troubles. Benoît XIV, lui-même, quoiqu'habile à concilier les esprits, eût été embarrassé ; mais il se feroit bien donné de garde de blesser le droit des couronnes.

Ce que nous avons à traiter est délicat. Il ne faut heurter ni le saint pere ni son conseil, & prendre néanmoins des mesures, pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne soupçonne pas qu'on peut lui en imposer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconveniens sur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réussit toujours mal, quand on n'a pas soin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains cardinaux & de laisser les autres, sans leur rien communiquer. Le Portugal ne se désistera jamais de sa maniere de penser, & je vois les autres royaumes qui lui serviront d'appui, & qui le confirmeront dans son opinion.

Les monarques ne vivent plus isolés les uns des autres comme par le passé ; ils sont tous amis , & ils agissent réellement entre eux avec une telle fraternité , que si l'on est assez malheureux d'en offenser un seul , on les offense tous ; & au lieu de n'avoir qu'un ennemi , on a toute l'Europe contre soi.

Le saint pere , par un zele indiscret , luttera-t-il contre toutes les puissances , tonnera-t-il contre le fils aîné de l'église , & contre sa majesté très-fidelle ? Il doit penser que ce ne sont pas des empereurs païens auxquels il veut résister , mais à des princes catholiques comme lui.

L'Angleterre doit corriger pour jamais tous les papes d'un zele indiscret. Que diroit Clément VII , s'il revenoit sur la terre ? S'applaudiroit-il de son ouvrage , en voyant ce royaume , jadis la pépinière des saints , aujourd'hui l'assemblage de toutes les sectes & de toutes les erreurs ? Il est des choses qu'il faut savoir sacrifier , pour conserver la totalité.

Le saint siege ne fera jamais plus brillant , jamais plus inattaquable & jamais plus en paix , que lorsqu'il aura les souverains catholiques pour défen-

seurs & pour appui. C'est une harmonie absolument nécessaire pour la gloire & pour le bien de la religion. Les fideles seroient exposés à tout vent de doctrine, si malheureusement les princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'il doivent avoir ; & le souverain pontife lui-même verroit son troupeau dépérir insensiblement, & choisir de mauvais pâturages, au lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon pasteur ne doit pas seulement rappeler les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il est en lui, pour qu'elles ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont le souffle fatal se communique de toutes parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en opposition avec les rois. Mais la religion ne s'accommode pas de ces divisions : il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'église de répéter ce qu'ils n'ont que trop souvent dit ; que Rome étoit intraitable, & qu'elle avoit un esprit de domination, dangereux pour les différents états.

La vérité est que chaque souverain est maître chez soi, & que nulle puissance étrangère n'a droit de lui commander. On a pensé diversement dans des temps de troubles & d'horreur,

qu'il seroit dangereux de rappeler. La charité, la paix la modération, voilà les armes des chrétiens ; & sur-tout celles de Rome, qui doit donner à toutes les cours des exemples de patience & d'humilité.

Il faut se rappeler que , lorsque pierre coupa l'oreille de Malchus , qui étoit cependant un des ennemis de Jésus-Christ, il fut repris par ce divin Sauveur , & qu'il lui ordonna de remettre l'épée dans le fourreau.

Ce seroit bien pire , si l'on osoit employer un pareil glaive contre ceux-mêmes qui défendirent toujours le saint siege , & qui se font gloire d'en être les appuis.

Il n'y a rien de plus dangereux que le zele indiscret qui rompt le roseau déjà brisé , qui éteint la meche qui fume encore , & qui veut faire descendre le feu du ciel.

Je fais qu'un pape est obligé de conserver les immunités du saint siege ; mais il ne faut pas se brouiller avec tous les rois catholiques , pour quelques droits seigneuriaux ; c'est attiser le feu de l'incrédulité , que de lui donner des prétextes de crier plus que jamais contre l'église romaine.

On voit mal , quand on ne voit qu'une

partie des choses ; il faut en considérer l'ensemble , & peser sur l'avenir les démarches présentes. *Une étincelle* , dit S. Jacques , *embrase toute une forêt*.

Les petits esprits s'imaginent qu'on en veut à certains religieux , parce qu'on ne veut pas les soutenir en dépit des rois. Mais outre qu'on leur attireroit encore plus d'orages , en résistant aux puissances , on ne se brouillera pas , par préférence pour eux , avec tous les princes catholiques.

Il ne me seroit pas possible de dormir , si j'en voulois à quelqu'un. J'aime sincèrement tous les ordres religieux ; je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les conserver ; mais je réfléchis sur ce qui est le plus convenable , quand il faut prendre un parti. Je ne prétends même pas que le saint pere doive en détruire aucun , mais qu'il écrive du moins aux couronnes , qu'il examinera les griefs , contre cet ordre religieux & que réellement il les examine.

Je suppose Rome en butte à toutes les couronnes. Comment se soutiendra-t-elle au milieu des orages ? Nous ne sommes pas encore dans le ciel ; & si Dieu conserve son église jusqu'à la fin des siècles , c'est qu'il inspire à ceux qui la régissent , une prudence relative

aux temps & aux lieux , ainsi que l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu fera un miracle pour soutenir un zele indifcret. Il laisse agir les causes secondes ; & quand elles prennent un mauvais parti , les choses n'en vont pas mieux.

Il n'y a que des illuminés qui ne veulent pas se plier aux circonstances , quand il n'est question ni de la morale ni de la foi. Dans les affaires importantes , il faut toujours envisager quelle en fera la fin , pour éviter les plus grands maux.

Comme je connois votre zele Monseigneur , ainsi que vos lumieres , je présume que vous trouverez quelque moyen capable de sauver , non le saint siege , qui ne peut périr , mais la cour de Rome qui se voit exposée aux plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me persuade que vous les trouverez justes. J'ose vous assurer que je les ai pesées devant Dieu qui fonde les reins & les cœurs , & qui fait qu'il n'y a dans mon ame ni antipathie ni animosité contre personne.

J'ai l'honneur d'être , avec tous les sentiments dus à vos grandes lumieres

& à vos rares vertus , votre très-humble , &c.

*Au couvent des SS. apôtres , le
16 du courant.*

LETTRE CXII.

*A M. le cardinal S * * *.*

EMINENCE ,

Je n'eus pas le temps de vous parler hier à mon aise , sur les grandes affaires qui agitent maintenant l'Europe , & dont Rome recevra le contre-coup , si elle ne se comporte avec la modération qu'exigent les souverains. Les papes sont des pilotes voguants presque toujours sur des mers orageuses , & conséquemment obligés d'aller tantôt à pleines voiles , & tantôt de se replier à propos.

Voici le moment où il faut faire usage de cette prudence du serpent , que Jesus-Christ recommande à ses apôtres. Il est sans doute fâcheux de ce que des religieux , destinés aux colleges ,

S. J.

aux séminaires , aux missions , & qui ont beaucoup écrit en tout genre sur les vérités de la religion , soient abandonnés dans un temps où l'incrédulité se déchaîne avec fureur contre les ordres religieux ; mais il s'agit d'examiner sous les yeux de Dieu , s'il veut mieux heurter les souverains , que de ne pas soutenir une compagnie religieuse.

Pour moi , je pense , à la vue de l'orage qui gronde de toutes parts , & qu'on apperçoit déjà sur nos têtes , qu'il est à propos de s'exécuter soi-même , & de sacrifier ce qui est le plus agréable , plutôt que d'encourir l'indignation des souverains , qu'on ne peut trop redouter.

Que notre saint pere & son secrétaire d'état , aiment sincèrement les jésuites ; je souscris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux , n'ayant jamais eu ni la moindre animosité ni la moindre antipathie contre aucun ordre religieux , mais je dirai toujours , malgré la vénération que j'ai pour S. Ignace , & l'estime qu'on a pour les siens , qu'il est très-dangereux , & même très-teméraire , de soutenir les jésuites dans les circonstances présentes.

Il convient sans doute que Rome sollicite en leur faveur, & qu'en qualité de mere & de protectrice de tous les ordres qui sont dans l'église, elle emploie tous les moyens de conserver la société; pourvu toute fois qu'elle subisse une réforme; selon le décret de Benoît XIV, & selon les desirs de tous ceux qui veulent sincèrement le bien de la religion; mais mon avis est, lorsqu'elle aura tout épuisé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des souverains.

Rome aura toujours besoin de la protection & du secours des puissances catholiques. Ce sont des forteresses qui la mettent à l'abri des incursions & des hostilités; de sorte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorsqu'elle paroît céder aux souverains. C'est alors qu'ils la soutiennent avec éclat, & qu'ils se font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver par des actes de déférence & de soumission, qu'ils sont réellement les fils dociles du pere commun des fideles, & qu'ils le respectent comme le premier homme du monde aux yeux de la foi.

Plus je me rappelle ce temps malheureux, où les papes errants, sans secours, sans asyle, avoient pour enne-

mis les rois & les empereurs, & plus je sens la nécessité de vivre en paix avec tous les monarques. L'église ne connoît que deux ordres indispensablement nécessaires, & fondés par Jesus-Christ même, pour perpétuer sa doctrine & pour engendrer des chrétiens, les évêques & les prêtres.

Les premiers âges du monde chrétien, que nous nommons les beaux siècles de l'église, n'eurent ni moines, ni religieux; ce qui nous fait évidemment sentir que si la religion n'a besoin que de ses ministres ordinaires pour se conserver les réguliers, ses troupes auxiliaires, quoique extrêmement utiles, ne sont cependant pas d'une nécessité absolue.

Si les jésuites ont l'esprit de leur état, comme je le présume, ils diront les premiers: nous nous sacrifierons plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'est point sur des richesses périssables, sur des honneurs temporels qu'un corps religieux doit s'appuyer, mais sur un amour solide envers Jesus-Christ & son épouse; il doit se retirer avec la même joie qu'il a été appelé, si son vicaire, le ministre & l'interprète de ses volontés sur terre,

ne veut plus de ses services. Les corps religieux ne sont respectables & ne doivent être conservés , qu'autant qu'ils ont l'esprit de l'église ; & comme cet esprit est toujours le même , indépendamment de toutes les institutions régulières , chaque ordre doit se consoler si l'on vient à le supprimer ; mais souvent l'amour propre nous persuade que nous sommes nécessaires dans le temps même que les puissances en jugent autrement.

Si l'on avoit moins d'enthousiasme & plus de principes, chacun conviendrait de ces vérités ; & loin de soutenir témérairement un corps dont les souverains se plaignent , on engageroit ce même corps à se retirer de lui-même , sans murmure & sans bruit ; malheureusement on se fait illusion , & on s'imagine qu'on ne peut toucher à un institut , sans attaquer l'essence même de la religion.

Si en abandonnant un ordre religieux , il falloit altérer un dogme , corrompre un point de morale ; ah ! sans doute , c'est alors qu'il faudroit plutôt périr ! Mais après les jésuites comme avant , l'église enseignera les mêmes vérités , l'église subsistera ; & Jesus-Christ feroit plutôt naître des

pierres mêmes des enfans d'Abraham , pour soutenir son ouvrage , que de laisser son corps mystique sans secours & sans appui.

Le chef de l'église est comme le maître d'un magnifique jardin , qui retranche à sa volonté les arbres qui s'étendent trop au loin , & qui pourroient offusquer la vue.

Parlez au saint pere , vous , Monseigneur , qui avez de la science & du zele. Cela conviendra beaucoup mieux de votre part que de la mienne : me regardant , avec raison , à tous égards , comme le dernier du sacré college. Faites voir à sa sainteté l'abyme qu'on se creuse , en résistant opiniâtrément aux souverains. La droiture de son cœur fera qu'il vous écoutera ; car on peut dire qu'il n'a pris le parti de résister aux puissances , que parce qu'il le croit meilleur. J'attends de votre amour pour l'église cette généreuse démarche , & je suis de votre éminence , &c.

*Au convent des SS. apôtres , ce
9 octobre 1768.*



L E T T R E CXIII.

A un frere convers.¹

EH! pourquoi mon cher frere hésitez-vous de vous adresser à moi ? Suis-je donc un autre homme , parce que j'ai l'honneur d'être cardinal ? Toujours mon cœur & mes bras seront ouverts pour recevoir mes chers confreres. Je leur dois trop pour jamais les oublier , puisque ie leur dois tout.

L'aveu que vous me faites de votre faute me persuade que réellement vous vous en repentez. Pour peu qu'on décline dans le cloître , on donne insensiblement dans des excès. Vous n'avez pas péché par ignorance , & vous en êtes plus coupable ; & ce qu'il y a de pire encore , c'est que votre faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les hommes & gémissiez devant Dieu , pour obtenir votre pardon. Je vais écrire à votre gardien pour qu'il vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé mon cher frere : qu'en quittant votre retraite ,

vous trouveriez dans le monde des satisfactions infinies. Hélas ! le monde n'est qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais ; il paroît un faisceau de fleurs , lorsqu'on ne le voit que dans le lointain ; & si-tôt qu'on l'apperçoit de près , ce n'est plus qu'un buisson d'épines.

Je prie le seigneur , qu'il vous touche vivement ; car tous les bons mouvements viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur , & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts , à vous admirer. Soyez persuadé que vous me ferez toujours cher , & que je pleurerai avec vous sur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné , *le cardinal Ganganelli*,

Au couvent des SS. apôtres , ce

18 novembre 1764.



L E T T R E C X I V.

*Au R. P. gardien de***.*

SI vous avez quelque attachement pour moi , M. R. P. je vous prie de recevoir avec effusion de cœur le frere*** , qui s'est scandaleusement écarté de son devoir ; mais il revient , mais il pleure , mais il promet ; & ce qui est encore plus touchant que tout cela , Jesus-Christ, notre modele , nous apprend comment on doit pardonner. Je vous prie de l'envisager sur la croix pour le salut même de ceux qui le crucifient ; & je ne doute plus d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine est si dépravée , que je suis bien moins étonné qu'alarmé des excès auxquels l'homme se porte. Il ne faut qu'un mouvement d'orgueil , qu'un retour complaisant sur nous-mêmes , pour nous faire perdre la grace ; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préservé des excès qui font gémir , & plus nous devons être compatissants à l'égard de

ceux qui s'y livrent ; car c'est un pur effet de sa miséricorde , dont nous ne pouvons rien nous attribuer.

Vos religieux béniront leur gardien , en voyant la tendresse avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le dispensiez de la pénitence prescrite par les constitutions , mais pour que vous l'allégiez autant qu'il est possible , en vous abstenant de faire des reproches amers , plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos reprimandes soient amicales ; que votre correction soit paternelle ; que votre abord au lieu d'être austère , n'ait rien que de gracieux , afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'est toujours la charité qui doit agir , & que c'est elle qui doit punir , comme c'est elle qui doit pardonner.

Je vous embrasse sincèrement comme mon ancien confrere ; & j'espère apprendre par celui même que je vous recommande , qu'il a trouvé en vous un pere , plutôt qu'un maître. Personne ne vous aime & ne vous honore plus que *le cardinal Ganganelli*.

Au couvent des SS. apôtres , ce
18 novembre 1764.

L E T T R E C X V.

*Au R. P. C O L L O Z , prieur de Graf-
fenthal , & supérieur général de l'ordre
des Guillelmites.*

M. R. P.

Votre lettre m'a fait voir combien vous avez été sensible , & à ma promotion au cardinalat , & au choix que le saint pere a fait de ma personne , parmi tous les membres du sacré college , pour me confier la protection de votre ordre. Je ne doutois point que tels fussent en effet vos sentiments ; néanmoins ça été une vraie satisfaction pour moi , d'y voir l'empreinte de l'alégresse qui est dans vos cœurs , & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Assurément votre ordre a perdu dans le cardinal Guadagni , un grand & un puissant appui. Puissent les espérances que vous avez conçues de moi , faire renaître le calme & la paix dans vos ames ! Au moins ferai-je tous mes efforts , mon révérend pere , pour que vous trouviez en

moi, ainsi que tous les vôtres, un ami tendre, un protecteur vigilant, un défenseur zélé de vos privilèges. J'entends souvent avec plaisir, le procureur général des capucins, me faire l'éloge de votre révérence & de votre ordre.

Il ne me reste, mon R. P. qu'une chose à désirer; c'est que vous m'excusiez, si cette réponse vous est parvenue trop tard; ayant été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont presque pas laissé le temps de respirer dans un changement d'état si nouveau, & si peu attendu de ma part. Je demande aussi que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir si je puis vous être bon à quelque chose. Je me suis entretenu de vous avec notre saint pere. Je lui parlerai de vos affaires toutes les fois que vous m'en donnerez commission. Je me recommande fort aux prieres de votre ordre: j'espère remplir les intentions de votre révérence, de maniere à vous convaincre que vous avez tous en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je suis de tout mon cœur, mon révérend pere, &c.

*A Rome, au couvent des SS. apôtres;
le 20. mai 1760.*

L E T T R E C X V I.

*A M. l'abbé F * * *.*

Vous ne lisez point assez les peres de l'église , mon cher abbé ; & il est facile de le remarquer dans vos discours comme dans vos écrits. Savez - vous qu'ils font l'ame de l'éloquence chrétienne , & que semblables à ces arbres féconds , qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent , ils donnent abondamment des fleurs & des fruits ?

L'église se glorifie de produire leurs ouvrages, comme autant de monuments des victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis ; & tout chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit , & plus on les trouve lumineux : chaque pere de l'église a un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer qui brise ce qu'il y a de plus dur , & qui ne plie point ; celui de S. Athanase , au diamant , qu'on ne peut ni obscurcir , ni amollir ; celui de S. Cyprien , à l'acier , qui coupe jusqu'au vif ; celui de S. Chrysostome ;

à l'or , dont le prix répond à la beauté ; celui de S. Léon , à ces décorations , qui marquent la grandeur ; celui de S. Jérôme , au bronze , qui ne craint ni les fleches , ni les épées ; celui de S. Ambroise , à l'argent , qui est solide & luisant ; celui de S. Grégoire , à un miroir où chacun se reconnoît ; celui de S. Augustin , à lui-même , comme unique dans son genre , quoiqu'universel.

Quant à S. Bernard , le dernier des peres dans l'ordre de la chronologie , je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées , & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent parmi les peres M. Bossuet , évêque de Meaux ; c'est un jugement précoce , auquel on ne peut se soumettre jusqu'à ce que l'église universelle ait prononcé , d'autant plus qu'elle seule a droit d'assigner à ses écrivains le rang qui leur est dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de pere de l'église ; & il n'est pas présumable que les docteurs qui lui ont succédé , jouissent de cette prérogative ; mais chaque nation s'enthousiasme pour ses auteurs , quoiqu'on soit forcé de convenir que le célèbre évêque de Meaux , fût une lampe ardente & luisante , dont la lumière ne s'obscurcira jamais.

Je vous avoue que si je fais quelque chose , mon cher abbé , je le dois à la lecture des peres , & sur-tout à celle des ouvrages de S. Augustin : rien n'échappe à sa sagacité ; rien n'est au-dessous de sa profondeur ; rien n'est au-dessus de sa sublimité. Il se resserre , il s'étend , il s'isole , il se multiplie selon les sujets qu'il traite , & toujours avec le même intérêt , toujours en élevant l'ame jusques dans le sein de Dieu : sanctuaire dont il paroît avoir la clef , & où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées. Je l'admire sur-tout dans les matieres de la grace. Eh ! plutôt au ciel que sa doctrine sur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les esprits ! Des écrivains audacieux n'auroient pas voulu sonder des abymes impénétrables , & la grace de Jesus-Christ eût conservé tous ses droits , & l'homme sa liberté.

Ce qui m'afflige , c'est qu'on ne lit presque plus les peres de l'église , & que ceux-mêmes qui ont besoin de les consulter , s'en rapportent à des extraits souvent infideles , & toujours trop abrégés. Un prêtre , un évêque se faisoient autrefois un devoir de lire les peres de l'église , comme de dire le bréviaire ; & aujourd'hui on ne les

connoît , pour ainsi dire , que de nom , excepté néanmoins dans les cloîtres où l'on n'a pas tout à fait perdu cette excellente coutume : delà , dans bien des pays , des théologies décharnées , sans ame & sans vie , des étudiants qui ne savent que syllogistiquer , des instructions qui ne contiennent que des mots , où l'on ne trouve aucune substance.

Je dois cependant dire , à la louange du sacré college , sans vouloir le louer , qu'il a toujours eu des membres qui ont persévéramment étudié les peres , & qu'actuellement même on en peut citer qui préfèrent cette lecture à toute autre occupation : aussi nos écoles se ressentent - elles de cette influence : on n'y enseigne que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas ; moyen assuré d'éviter tout ce qui respire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des peres : il ne s'agit que de commencer , car vous ne pourrez plus les quitter : ils sont toujours avec Dieu , & ils vous placeront avec eux , si vous vous nourrissez journellement de leurs écrits : c'est lire l'écriture sainte que de les lire ; car ils l'expli-

quent en maîtres , & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon existence , si l'on m'ôtoit la consolation de m'entretenir avec les SS. peres : plus ils me sont présents , plus je me console , plus je me réjouis , & plus je me crois immense.

Profitez de mes leçons , si vous m'aimez , & si vous vous aimez vous-même ; car en lisant les peres , vous ferez des acquisitions mille fois plus précieuses que celles de toutes les terres & de tous les titres. Un ecclésiastique n'a plus rien à faire avec le monde , que pour l'instruire & pour l'édifier. Je suis de tout mon cœur , & avec le plus ferme desir de voir votre esprit fructifier utilement , votre affectionné , *le cardinal Ganganelli.*

A Rome , ce 13 décembre 1768.



L E T T R E C X V I I .

Au R. P * * * , son ami.

Vous m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret ; & quoiqu'au couvent des SS. apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir : on devine si l'on veut, ou si l'on peut ; mais on ne fait rien : *Secretum meum mihi.* (1)

J'ai vu dernièrement les cardinaux d'York, Corsini, & Jean-François Albani, dont j'estime infiniment les rares qualités, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois savoir.

Je souscris avec le plus grand plaisir à tout ce que vous dites d'obligeant du prélat Durini : il joint à l'aménité des François la sagacité des Italiens, & il mérite de parvenir au plus grandes dignités.

(1) Mon secret est pour moi.

Je n'ai rien appris des dernières résolutions du grand personnage dont vous me parlez ; je ne le vois que très-rarement , & d'une manière très-réservée : il ne me croit pas de ses amis. A-t-il tort ? a-t-il raison ? C'est ce qu'il ne pourroit sûrement pas lui-même décider , malgré toute la finesse qu'on lui suppose : mais très-certainement Dieu le fait , je ne lui en veux point , par la raison que je n'en ai jamais voulu à personne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentissimes cardinaux Fantuzzi & Borromeo , qui ne respirent que la charité. Vous remettrez vous-même l'incluse que je vous fais passer à M^{***} , & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du postillon ailé : ce qui sera prompt & sûr. Depuis quelque temps mes correspondances me tuent : & cependant je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer plus de respect : j'aime que vous m'écriviez comme au frère Ganganelli. Je suis toujours le même individu , quelques efforts qu'on fasse pour que je n'en croie rien : car , hélas ! si je voulois écouter & les étiquettes & les flatteurs , l'on m'enivreroit d'un ridicule encens.

J'aime à être tout simplement moi-même , & à ne point m'environner de tous les accompagnements de la grandeur , ce sont pour l'ordinaire de très-grandes petitesse qui m'impatientent , & dont on n'est jaloux que lorsqu'on pense très-petitement. Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puisse en revenir : il a une complication de maux dont chacun en particulier pourroit tuer l'homme le plus robuste.

Je mitonne pour votre neveu , une place qui lui conviendra , pourvu qu'il veuille se captiver , & qu'il sache entendre gronder ; car le seigneur dont je veux le faire secrétaire , a la malheureuse manie de s'emporter pour un rien , mais son cœur n'en est pas moins excellent : c'est un tic qu'il faut lui passer en faveur de sa belle ame. Il ressemble à Benoît XIV , qui finissoit toujours par accorder quelque grace à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je suis en train de jaser , que je n'ai point l'air d'un personnage affairé. Quand j'ai dit mon bréviaire , & fini mes occupations , je causer plus qu'on ne veut , parce qu'alors j'en ai besoin.

Je vous laisse avec vous-même , c'est-à-dire , avec la meilleure société que je connoisse ; & je suis comme à l'ordi-

naire , & pour toute la vie , votre affectionné serviteur , *le cardinal Ganganelli.*

A Rome , ce 6 décembre 1768.

LETTRE CXVIII.

*A M. D***.*

IL ne suffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu , car la charité s'étend à tout , il faut encore ne point vexer vos fermiers , & ne point molester vos vassaux : on n'a point l'esprit de la religion , quand on exige avec la dernière sévérité des minuties qu'on doit mépriser. Le christianisme ne connoît point ce sordide intérêt qui s'étend des plus petites choses ; & l'on n'en a que l'écorce , lorsqu'on est toujours sur le qui-vive avec ses fermiers , dans la crainte d'être trompé : le cœur ne peut être que terrestre , quand on s'applique avec trop de contention à des détails terrestres.

Eh ! pourquoi vous tourmenter , Monsieur , aussi vivement pour des biens périssables ? le royaume de Jesus-Christ

veut des adorateurs en esprit & en vérité, dont le cœur ne soit pas rétréci par une conduite intéressée, & par des vues purement charnelles.

Je suis désolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer ; & qui souvent, quoique très-riches, sont attachés à une vile piece d'argent plus qu'un malheureux ouvrier.

J'ose ajouter, Monsieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous seront absolument inutiles, si vous n'êtes pas entièrement détaché des biens de ce monde, & si vous continuez à être le fléau de vos débiteurs par une trop grande avidité pour les richesses. Il faut savoir perdre plutôt que de vexer. L'esprit de justice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes sur l'avenir, & des tracasseries éternelles.

S'il y a quelques contestations entre vous & vos fermiers, arrangez les choses plus à leur avantage qu'au votre ; cela est conforme aux conseils de Jesus-Christ, qui nous ordonne de donner notre robe si l'on nous demande notre manteau. Tout votre superflu, & même une partie de votre nécessaire, dans des besoins urgents, appartiennent aux

pauvres ; ainsi vous serez coupable si vous amassez. Voilà des vérités dures , mais ce n'est pas moi qui ai fait la loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre le mains de monsignor Braschi : sa droiture répond à ses lumieres ; & il n'y a point à craindre qu'il se laisse prévenir. Cependant si vous voulez , je lui en dirai deux mots. Je suis, Monsieur , avec les sentiments qui vous sont dus , &c. *Le cardinal Ganganelli.*

A Rome , ce 21 du courant.

LETTRE CXIX.

*A milord***.*

JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le votre , dupe de la philosophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des sophismes qu'elle enfante , & qui nous réduisent à la triste condition des bêtes.

S'il y a un Dieu , comme la nature le crie de toutes parts , il y a une religion. S'il y a une religion , elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime,

& aussi ancienne que le monde , comme émanant d'un être infini & éternel : si elle a ces caractères , c'est sans contredit le christianisme ; & si c'est le christianisme , il faut nécessairement le reconnoître pour divin , & y acquiescer de cœur & d'esprit.

Est-il donc croyable que Dieu n'ait déployé l'univers d'une manière aussi éclatante , que pour repaître les yeux d'un troupeau d'hommes & d'animaux , qu'on doit confondre ensemble , comme n'ayant tous qu'une même destinée ; & que cette intelligence qui réside en nous , qui combine , qui calcule , qui s'étend plus que la terre , qui s'élève plus que le firmament , qui se rappelle tous les âges passés , qui pénètre dans les siècles à venir , qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer , ne rayonne un moment que pour se dissiper ensuite comme une foible vapeur ?

Quelle est cette voix qui crie en vous-même & à tout instant , que vous êtes né pour de grandes choses ? quels sont ces desirs qui se renouvellent continuellement , & qui vous font sentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puisse remplir votre cœur ?

L'homme est un malade qui se roule dans ses propres douleurs , tant qu'il s'é-

loigne de Dieu , & la lumière de sa raison qu'il étouffe , le laisse au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous assure de votre existence , je veux dire , ce témoignage intime de vous-même , nous assure de celle de Dieu ; & elle ne peut vous en donner une vive idée , sans vous imprimer celle de la religion. Le culte que nous rendons à l'être suprême , est tellement lié avec lui ; que notre cœur n'est satisfait que lorsqu'il lui rend hommage , que lorsque nous nous conformons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu , il doit être nécessairement bienfaisant , & s'il est bienfaisant , vous devez , par la plus juste conséquence , le remercier de ses bienfaits. Celui de l'existence , comme celui de la santé , ne vient absolument point de vous : vous n'étiez rien il y a vingt-sept ans ; & tout-à-coup vous êtes devenu un corps organisé , enrichi d'un esprit qui lui commande en maître , & qui le mène au gré de sa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'auteur de la vie ; & vous le trouverez en vous-même , quand vous voulez vous sonder , & dans tout ce qui vous entoure , sans qu'aucun de ces objets puisse se vanter d'être une par-

celle de sa substance ; car Dieu est simple , indivisible , ne pouvant absolument s'identifier avec les éléments.

Si la religion qu'il a établie a pris diverses formes , si elle s'est perfectionnée depuis la venue du Messie , c'est que Dieu l'a traitée comme notre raison , qui d'abord n'est qu'une foible lumière , & qui se développant ensuite peu à peu , paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs est-ce à l'homme à interroger Dieu sur sa conduite ; est-ce à lui à régler ses voies , à lui prescrire sa manière d'opérer ? Dieu se communique à nous , mais en se réservant toujours le droit d'agir en maître , parce qu'il n'y a rien qui ne lui soit réellement soumis. S'il nous manifestoit clairement ici bas ses desseins , si les mystères qui nous étonnent & qui nous atterrent , nous étoient développés , ce seroit la vision intuitive qu'il nous réserve après cette vie , & il seroit inutile de mourir. L'évidence n'est que pour le ciel , *cognoscam , sicut & cognitus sum* (1) : & nous voulons anticiper ce moment , sans pen-

(1) Alors je connoîtrai Dieu comme je serai moi-même connu de lui,

ser que tout est réglé par une sagesse infinie , & que nous n'avons autre chose à faire qu'à nous soumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux desseins de Dieu , quand il ose s'élever contre lui ; il entre même dans son plan , ce plan vaste où le mal concourt avec le bien , pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la religion dérivent également de Dieu , & elles ont l'une & l'autre , quoique d'une manière tout-à-fait différente , leurs mystères & leurs incompréhensibilités ; & par la même raison qu'on ne nie pas l'existence de la nature , quoique ses opérations nous soient souvent cachées , on ne peut ni on ne doit nier celle de la religion , malgré ses obscurités.

Il n'y a rien ici qui n'ait d'un côté ténébreux , parce que notre ame , appesantie par un corps qui l'offusque & qui l'aggrave , ne seroit pas capable de tout voir. Elle est ici-bas dans une espèce d'enfance , & il lui faut des jours proportionnés à la foiblesse de sa vue , jusqu'à ce que la mort la dégage du poids qui l'accable. C'est comme un tendre oiseau qui palpite & qui crie dans son nid , jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer dans les airs , & voler.

Les grâdations de la religion sont admirables aux yeux du vrai philosophe. Il la voit d'abord comme un crépuscule qui sort du sein du chaos ; ensuite comme l'aurore qui annonce le jour ; enfin il apperçoit ce jour , mais environné de nuages , & il sent qu'il ne fera parfaitement serein & dans son midi , qu'au moment où les cieux nous feront ouverts.

L'incrédule qui sans principe fronde la révélation , en a-t-il donc une particulière qui lui assure que celle que nous croyons , est absolument chimérique ? Mais dans quel temps & dans quel lieu cette lumière secrète est-elle venue l'éclairer ? Est-ce au moment où ses passions le dominant & l'absorbent , est-ce au milieu des spectacles & des plaisirs où il passe ordinairement sa vie ?

Il est étonnant , milord , comment des hommes abandonnent toute l'autorité de la tradition , éludent toute la force des plus grands témoignages , pour s'en rapporter aveuglément à deux ou trois personnes qui leur donnent des leçons d'incrédulité. Ils ne veulent aucune inspiration , & ils les regardent comme des gens inspirés ; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a que les passions qui attachent à l'incrédulité. On

abhorre une religion qui gêne, quand on veut suivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le christianisme est un superbe tableau, tracé de la main de Dieu, & qu'il présenta lui-même aux hommes, lorsqu'il n'étoit encore qu'ébauché, jusqu'au moment où Jesus-Christ vint l'achever, en attendant qu'il lui donne le lustre & le coloris qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors la religion sera le seul objet qui fixera nos regards, parce qu'elle sera dans l'essence de Dieu même, faisant un tout avec lui, selon l'expression de saint Augustin.

Cette marche est conforme au temps qui constitue cette vie, & qui n'existe que par succession. Ainsi Dieu a varié les formes de la religion, parce que nous sommes dans un monde qui varie; & il la fixera d'une manière immuable dans le ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce sont ces combinaisons & ces proportions qui font éclater la sagesse de l'être suprême. La religion étant pour l'homme, il a voulu qu'elle suivît les progressions de l'hom-

me selon ses différentes manieres d'exister.

On ne voit rien de tout cela , lorsqu'on est terrestre ; & vous en jugeriez comme moi , si vous étiez dégagé de tous ces plaisirs , de toutes ces richesses qui vous matérialisent malgré vous. Le christianisme est esprit & vie ; & l'on s'en éloigne prodigieusement , lorsqu'on ne s'occupe que de ce qui est corporel. Les ames ne deviennent lumineuses à la mort , que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les assiégent & qui les offusquent. La vraie philosophie fait ce que la mort fera , en dégageant l'homme de tout ce qui est charnel ; mais ce n'est que la philosophie moderne , qui ne connoît d'existence que celle de la matiere , & qui regarde la métaphysique comme une science purement chimérique , quoiqu'elle soit plus certaine que la physique même , qui n'est appuyée que sur les sens.

Je n'entre point dans les preuves de la religion , parce qu'elles ont été si souvent & si bien exposées dans des ouvrages immortels , que je ne ferois que répéter. Jesus-Christ est le principe & la fin de toutes choses , la clef

de tous les myſteres de la grace & de la nature ; de ſorte qu'il n'eſt point ſurprenant qu'on s'é gare dans mille ſyſtèmes abſurdes , lors qu'on n'a point cette ſublime bouſſole. Je ne puis vous rendre raiſon de rien dans le phyſique comme dans le moral , écrivoit le célèbre cardinal Bembo à un philoſophe de ſon temps , ſi vous n'admettez Jeſus-Chriſt. La création de ce monde même eſt inexplicable , incompréhenſible , même impoſſible , ſ'il n'a pas été fait pour le verbe incarné : car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere , que ce qui eſt infini. Voilà pourquoi Jeſus-Chriſt eſt appelé par S. Jean, l'*alpha* & l'*omega* , & que l'apôtre nous dit que les ſiècles ont été faits par lui. *Per quem fecit & ſæcula.*

Etudiez à fond cet homme - Dieu , autant qu'une créature en eſt capable , & vous trouverez en lui tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe , & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choſes viſibles & inviſibles , & vous le reconnoîtrez pour ce ſouffle divin qui fait germer dans les cœurs la juſtice & la ſaineté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une manière ſatisfaiſante , quand

on lui demandera ce que c'est que Jesus-Christ , cet homme tout à la fois si simple & si divin , si sublime & si abjet , si pur dans tout le cours de sa vie , si grand au moment de sa passion , si magnanime à sa mort. Il faut cependant ici répondre sans tergiverfer. Si ce n'est qu'un homme , il n'est plus qu'un imposteur ; car il a dit qu'il étoit Dieu , & dès-lors que deviennent ses sublimes vertus , que devient son évangile , qui défend d'employer jusqu'au moindre équivoque ; & comment rendre raison de ses victoires & de celles de ses disciples dans toutes les parties du monde ? Et si c'est un Dieu , que doit-on penser de sa religion , & de ceux qui osent la combattre ?

Ah ! milord , voilà ce qu'il faut connoître , ce qu'il faut approfondir , plutôt que toutes les sciences profanes auxquelles vous vous livrez. Les sciences finiront : *lingue cessabunt , scientia destruetur* (1) ; & il n'y aura que la connoissance de Jesus-Christ qui surnagera sur l'abyme où les temps & les éléments iront s'engloutir.

Considérez-vous vous même , & cette

(1) Les langues cesseront , & la science sera abolie.

vue vous conduira nécessairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu sur votre personne, cette action vous annonce une providence, cette providence vous avertit que vous êtes cher au créateur, & cet avertissement vous conduira de vérités en vérités, jusqu'à celles qui sont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre dernière fin, vous devez nécessairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh! que peut-il être, s'il n'est Dieu?

La religion sera toujours sûre de gagner son procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il suffit de remonter à la source, de l'analyser & de la suivre jusqu'où elle doit aboutir, pour connoître sa véracité; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'est plus qu'un squelette que les impies mettent à sa place. Je ne suis donc plus surpris si ceux qui ne sont pas instruits, & qui jurent sur la réputation des esprits à la mode, en ont peur.

J'attends, milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre esprit un jugement plus solide que celui que vous avez porté jusqu'ici du christianisme. Désaites vous de tous les

systèmes & de toutes les opinions dont vous vous êtes malheureusement rempli. Entrez comme un homme tout nouveau dans le chemin que la tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment. Appelez de vos préventions à vous-même ; car ce n'est pas vous jusqu'ici qui avez prononcé. Pour moi j'agis réellement d'après ce que me disent mon cœur & mon esprit, quand je vous assure de toute l'affection avec laquelle je serai toute la vie votre serviteur, &c. *Le cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 29 novembre 1768.

LETTRE CXX.

*A M. le comte * * *.*

JES réflexions que vous faites, monsieur le comte, sur l'état présent des différens cours de l'Europe, sont très-judicieuses. On voit que vous les connoissez parfaitement, & que, sans être dans les cabinets des princes, vous savez au mieux ce qui s'y passe.

Il est beau d'être au niveau de son siècle pour bien le connoître, & pour

appercevoir les ressorts qui font agir les personnages qui brillent sur la scène du monde.

L'homme dont vous me parlez, est un homme de laine, sans consistance & sans fermeté, sur lequel par conséquent on ne peut absolument compter. Il est une autre personne que vous connoissez zélée, comme on doit l'être, pour l'auguste maison de Bourbon; mais elle part de son palais avec la résolution la plus ferme de parler fortement au saint pere pour l'affaire de Parine; & à peine est-elle devant lui, qu'elle n'ose plus rien dire. Quant au petit prélat qui devoit agir & se constituer médiateur, c'est une ame indécise qui remet toujours les choses au lendemain, & qui n'a point d'autre réponse que : *vedere-mo ; nous verrons.*

On pourroit bien en dire un mot au général des***; mais il n'est pas à propos de le compromettre, & surtout aujourd'hui que le secret même, imposé par le saint office, n'est pas gardé. Quant à son assistant, c'est bien un bon homme.

La France & l'Espagne ont ici beaucoup de grands, qui avec raison leur sont attachés; mais il sont tourmentés par tant de personnes qui les assiègent,

& qui font parler le ciel comme elles veulent, qu'ils n'osent s'expliquer.

La dévotion, peu éclairée, & qui malheureusement n'est que trop en usage, souffre à tout moment qu'on doit tout sacrifier pour soutenir les intérêts de Dieu ; comme si Dieu exigeoit que son premier ministre sur terre se brouillât avec toutes les puissances catholiques, pour soutenir des droits seigneuriaux, & pour conserver bon gré mal gré un corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on est prévenu contre lui. Car, supposons pour un moment que ce ne fussent que des préventions, il est toujours vrai qu'on ne peut plus être utile quand on est en butte à des princes puissants ; mais il est impossible de faire entendre raison sur cet objet à ceux qui ont adopté une manière de penser conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe, où l'on ne voit point d'issue, & le meilleur parti qu'on puisse prendre ; c'est de garder le silence, & d'attendre les moments de Dieu. Il saura bien, quand il voudra, éclairer les esprits, & leur faire connoître ses desseins.

Le mal est que, plus on attend, & plus on s'aigrit. Je suis persuadé, monsieur le comte, malgré tout le

talent que je vous connois , que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embarras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les hauts cris, quand on parle d'accomodement ; & il est impossible de leur rien dire , parce qu'ils se croient inspirés.

Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le grand-prêtre , & que nous lisons dans l'épître de S. Jude que S. Michel n'osa pas proférer des imprécations contre le démon même, mais qu'il se contenta de lui dire : que Dieu te réprime ; *non est ausus judicium inferre blasphemie , sed dixit : imperet tibi Dominus.*

D'où je conclus que la plupart des hommes , de quelque maniere qu'ils pensent font plier la religion devant leurs préjugés. Les uns sont excessivement amis du corps religieux qui fait aujourd'hui le sujet des contestations ; les autres excessivement ennemis ; & il en résulte qu'on ne voit point les choses comme elles doivent être vues , & que ce n'est plus la vérité qu'on écoute , mais la passion. Pour moi qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes , & qui

détestai toujours les cabales & les préjugés, je pense qu'un pape n'a rien de mieux à faire que d'examiner sous les yeux de Dieu toutes les pieces pour & contre, ainsi que tous les inconveniens qui résultent d'un côté ou de l'autre ; & c'est alors qu'il peut & doit prononcer : car il est juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fût le simple exécuteur des volontés des princes. Il n'y a que celui qui a établi un ordre religieux, qui puisse le détruire ; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être insensé pour le lui contester.

Ce qui me rassure au milieu de tous ces maux, c'est que quoique la barque de saint Pierre doive toujours être agitée, le seigneur doit aussi toujours la soutenir au milieu même des plus grandes tempêtes. Vous en êtes persuadé mieux que personne, vous, Monsieur, qui toujours appliqué à méditer les vérités éternelles ne voyez tout ce qui a rapport à la religion qu'avec les yeux de la loi.

Ce sont ces yeux, bien différens des yeux philosophiques, qui nous élèvent au-dessus de ce monde, & qui nous répandent dans l'immensité de Dieu. Aussi n'y a-t-il rien de plus absurde que de dire avec les philosophes modernes :

que le chrétien n'a que des vues excessivement bornées. Une ame qui s'étend jusques dans l'éternité, & qui s'élève au-dessus de l'univers, pour arriver jusqu'à Dieu, esprit purement immatériel, peut-elle être une ame rétrécie dans ses idées ?

Quand on voudra faire le parallele de la religion avec la philosophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immensément toutes les facultés de l'esprit, & que l'autre les resserre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde est le *nec plus ultra* pour un philosophe du temps, & ce monde n'est qu'un atôme pour le chrétien. L'un en fait son bonheur & sa fin ; l'autre ne le regarde que comme une figure qui passe, & n'y donne qu'un simple coup-d'œil. L'un l'adore, parce qu'il est son tout & son Dieu ; l'autre ne l'envisage que comme une vapeur qui va bientôt se dissiper.

Ne comptez point sur le prélat*** ; il est trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, &c.

Mes compliments à M. l'abbé,

L E T T R E CXXI.

A un prélat.

Vous m'avez obligé sensiblement d'avoir rendu service au révérend pere Aimé de Lamballe. C'est un capucin que j'affectionne singulièrement, à raison de ses bonnes qualités. Il a les vertus de son état, c'est-à-dire, qu'il est humble, doux, zélé & fort appliqué à maintenir la regle dans toute sa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit beaucoup, & sur ce qu'on ne fait rien.

Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les esprits fermentent & qu'il y a de grandes affaires à traiter, chacun s'érige en politique & en novelliste, sur-tout dans Rome où nous avons un monde de spéculateurs & d'oisifs.

Les uns craignent, les autres espèrent; cette vie n'étant qu'une succession d'inquiétudes & de desirs. On dé-

bitoit hier que le roi de Naples faisoit défilér des troupes jusqu'à nous. saint Ignace qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrants. En ce cas il a été sûrement exaucé; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'ai été réellement très-touché de leurs maux; ils sont doublement mes freres, à titre d'hommes & de religieux; &, si l'on traite ainsi le bois verd, que fera-ce du bois sec? *Quid in arido fiet?*

Vous ne trouverez plus ici votre directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours se présenter sans qu'on l'appelle, ne nous donne point de relâche. Elle fait sa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de sécurité, que si l'on étoit sûr qu'elle ne dût jamais passer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comptez toujours sur mon estime & sur mon amitié; c'est tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 avril 1768.

L E T T R E C X X I I .

Au marquis CARRACCIOLI.

JE vous rends mille actions de grace, Monsieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre ; *Les derniers adieux de la maréchale à ses enfants* : c'est le livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri : vous devriez nous le donner en Italien, d'autant plus que je le regarde comme un traité d'éducation parfaitement complet.

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les anecdotes intéressantes sur la vie de Benoît XIV : vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorsqu'on veut mettre au jour l'histoire d'un souverain pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit : chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort, il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tous ce qu'ils sont.

Je vous exhorte, Monsieur, à con-

tinuer toujours vos travaux littéraires ,
 si utiles au public , pourvu que ce ne
 soit pas au détriment de votre santé ,
 & à me croire encore mieux que je ne
 puis dire , votre affectionné serviteur ,
le cardinal Ganganelli.

A Rome , ce 13 septembre 1768.

LETTRE CXXIII.

*A M. l'ambassadeur de ***.*

(1) **S**I l'affaire de Parme , comme
 celle des jésuites , intéressoit la foi ,
 alors il ne pourroit y avoir ni temporisa-
 tion , ni accommodement , ni capitula-
 tion , parce que la réponse des pon-
 tifes , à celui qui voudroit altérer , la
 foi , c'est de se laisser égorger.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que je crains

(1) Ce qui précédoit ce premier *alinea* dans l'édition précédente , étoit une lettre d'un ambassadeur , à laquelle celle-ci est la réponse. Un copiste , par erreur , avoit confondu les deux lettres ensemble , & n'en avoit fait qu'une. On supprime donc ici ce qui formoit la lettre de l'ambassadeur , pour ne laisser que la réponse du cardinal Ganganelli , par la raison qu'il n'y a dans ce recueil aucune lettre étrangère.

que les souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira , & qu'on ne soit obligé de céder dans un temps où l'on rejettera toute soumission.

Rome n'est plus dans ces temps , où des hommes de tout rang venoient lui apporter des offrandes & des vœux. Et quand elle y seroit , pourroit-elle consciencieusement blesser les droits des couronnes ? Un pape doit sans doute conserver les immunités ; mais ce n'est pas quand cela occasionne une scission , d'autant plus que Rome est le centre d'unité ; & qu'elle ne peut pas , pour des articles qui ne touche , ni la morale , ni le dogme , exposer ceux qui vivent dans son sein , à s'en séparer.

Si , lorsque les souverains commencerent à se plaindre des jésuites , le général eût lui-même écrit aux monarques pour fléchir leur courroux , pour leur demander qu'on punît sévèrement ceux qui avoient pu les offenser ; si le saint pere lui-même eût suivi ce plan , les monarques auroient du s'appaiser ; & je pense réellement qu'ils l'eussent fait , pourvu toute fois qu'on eût offert une réforme ; mais on s'est obstiné , & l'on s'obstine encore à soutenir la société : & voilà ce qui souleve tous les esprits.

Le général des carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorsqu'il écrivit lui-même au roi de Portugal, pour le supplier d'empêcher ses religieux de commercer au Bréfil. Il conseilla au R. P. Ricci de faire la même démarche; mais celui-ci ne voulut pas s'y prêter.

Quel est le souverain qui ne soit pas maître de conserver dans ses états, ou d'en expulser ceux qui lui déplaisent? J'ose dire que le ministère actuel n'a pas bien saisi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les suites : *il a de beaux yeux qui ne voient rien.*

Avignon, Benevent & Porte-Corvo nous annoncent que si on ne s'accommode promptement on prendra encore d'autre pays; & voilà comment on perd insensiblement des domaines, dont une longue jouissance rend la possession très-légitime

Benoît XIV, quoique timide, auroit satisfait les souverains dans cette crise; & il est fâcheux que Clément XIII, dont nous respectons tous la piété, ainsi que celle du cardinal son neveu, apperçoive les choses sous un autre point de vue. J'ai osé lui en parler, & il en a paru frappé; mais aussitôt les gens intéressés à l'entretenir dans la façon de penser qu'ils lui ont suggé-

rée , se présentent , & lui font des raisonnemens spécieux , pour qu'il persiste dans ses sentimens. On lui dit qu'un corps religieux , qui a rendu les plus grands services dans les deux mondes , qui fait un vœu d'obéissance expresse au saint siege , doit être absolument conservé , & que ce n'est qu'en haine de la religion qu'on cherche à le détruire ; mais on ne lui dit pas que le pere commun des fideles ne doit point irriter les princes les plus religieux & les plus obéissans au saint siege ; mais on ne lui dit pas qu'il en peut résulter une scission entre le saint siege & le Portugal , & qu'un chef de l'église doit trembler , quand il s'agit d'une séparation qui peut avoir les suites les plus funestes.

Ce n'est rien quand on ne perd que quelques portions de terre , en comparaison des ames qui se perdroient par le schisme. Quel tableau que l'Angleterre pour Clément VII , s'il vivoit aujourd'hui ! on en frémit d'horreur. Certainement les souverains qui regnent actuellement , ne penseroient jamais à se séparer ; mais peut-on répondre de ceux qui leur succéderont ? Ce n'est pas toujours ce qui se présente sous un air de piété , qui est le plus

expédient. Un pape est établi chef de l'église, pour arracher comme pour planter : les bons livres qu'auront laissé les jésuites, subsisteront après eux. Les ordres religieux n'ont reçu en partage, ni l'infailibilité, ni l'indéfectibilité ; s'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui ce seroit sans doute une grande perte ; mais l'église de Jesus - Christ n'en seroit ni moins sainte, ni moins apostolique, ni moins respectable. Les sociétés religieuses sont sur le pied des troupes auxiliaires ; & c'est au grand pasteur à examiner quand elles sont utiles, & quand elles ne le sont plus.

Les humiliés, les templiers même, firent du bien pendant quelque temps, parce qu'il n'y a point d'ordre qui n'édifie, sur-tout dans les commencements de son institution ; & ils ont été éteints quand les rois & les papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les jésuites pouvoient opérer ; mais je regretterois encore davantage les royaumes qui pourroient se séparer. Ces peres doivent sentir eux-mêmes la justesse de mes raisons ; & j'ai la présomption de croire que je les en ferois convenir, si j'avois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien

se dépouiller des préjugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur général, ils n'auroient pas subi les orages qu'ils ont essuyés.

C'est ainsi que je pense, quoique religieux, & j'en dirois autant de mon ordre même, si (à Dieu ne plaise) il devenoit en butte aux princes catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événements selon la religion & l'équité; & comme ce sont deux lumières sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit point dans l'église d'autre parti que celui de Jesus-Christ, chaque fidele attendroit en paix les événements marqués par la providence, sans se passionner pour Cephass & pour Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles; & parce qu'on aura connu un religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni on ne doit éteindre l'ordre dont il est membre. Ce n'est ni bien juger, ni bien raisonner.

Quand on n'a vu, ni l'instruction

d'une affaire , ni les raisons sur lesquelles on doit juger , il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les souverains & un corps religieux , célèbre par ses talents & par son crédit ; & si l'on n'en connoît pas les motifs , on ne peut ni on ne doit en parler. Je ne prétends point , encore une fois , qu'on doive détruire les jésuites ; mais je pense qu'on doit écouter les plaintes des souverains , & supprimer ces religieux s'il y a de fortes raisons pour le faire.

On ne sait point encore précisément pourquoi les templiers furent détruits , & l'on veut déjà savoir pourquoi les jésuites pourroient l'être. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se justifient & qu'il n'y ait ni division , ni destruction ; car j'ai l'ame vraiment pacifique , & incapable de haïr personne , encore moins un ordre religieux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Rome , ce 29 octobre 1768.



LETTRE CXXIV.

*A M. le marquis de * * *.*

Nous voilà dans la plus grande crise qu'il y eut jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureusement nous n'avons rien à opposer à cette bruyante tempête. Le pape se confie à la providence ; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en desire ; & d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouisse d'un droit seigneurial sur le duché de Parme ?

Rome n'a qu'une administration purement spirituelle dans tous les royaumes catholiques, & son autorité temporelle n'existe que pour l'état ecclésiastique, & encore est-ce par la concession des souverains auxquels on veut résister.

La cour de Rome ne peut oublier qu'elle doit à la France presque toutes ses richesses & toute sa splendeur ? & si elle s'en souvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choses qu'il a droit d'exiger ?

Je

Je compare les quatre principaux royaumes qui soutiennent le S. siege , aux vertus cardinales , la France a la force , l'Espagne à la prudence , &c.

Le S. siege , ainsi environné , se montre redoutable à ses ennemis ; & c'est alors qu'on peut lui dire : *cadent à latere tuo mille , & decem millia à dextris tuis ; ad te autem non appropinquabit.* (1)

Je gémis , je vous l'avoue , mon très-cher monsieur , à la vue des maux que tout cela nous prépare , & je dirois volontiers que ce calice d'amertume s'éloigne de nous , non parce qu'on nous ôte notre manteau , & qu'on peut nous ôter notre robe , mais parce que je crains une rupture ; & combien de malheurs n'entraîneroit-elle pas , quoique la religion ne puisse jamais périr !

Si le S. pere dont le cœur est la pureté même , vouloit seulement se faire représenter les actes de bienfaisance des monarques François envers le S. siege , il n'hésiteroit pas de déférer aux desirs de Louis XV , touchant le duché de Parme ; mais vous savez que chaque

(1) Il en tombera mille à votre droite , & dix mille à votre gauche ; & le mal n'approchera point de vous.

chose a deux faces , & que l'aspect sous lequel on présente celle-ci au S. pere , est absolument contraire aux vues des souverains.

On sentira la nécessité de revenir sur ses pas , & , si ce n'est pas ce pape-ci , ce sera son successeur , chose d'autant plus fâcheuse , que Clément XIII est un pontife digne des premiers siècles de l'église par sa piété , & qu'il mérite d'être béni par tous les royaumes qui reconnoissent son autorité.

Le sacré college pourroit lui faire des représentations ; mais , outre qu'il est partagé de sentiments sur l'affaire de Parme , & sur celle des jésuites , le pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit son conseil.

Je ne suis point étonné de ce que M. le cardinal *** s'intéresse vivement à la société & à son général ; il a des raisons toutes naturelles pour lui être attaché : mais je suis surpris de ce qu'on l'a consulté de préférence sur cet objet , tout le monde sachant quelle est sa maniere de penser. On ne doit jamais , dans les circonstances critiques , prendre conseil que de ceux qui sont entièrement désintéressés ; autrement on devient , sans le

vouloir , & même fans s'en défier , un homme de parti.

Il est beau de n'aimer que la vérité , & de la connoître telle qu'elle est. Tant d'illusions en prennent l'apparence , qu'on y est souvent trompé. Quand on veut la voir fans nuage dans une affaire qui se présente , il faut se dénuer de tout ce qu'on fait , s'instruire comme si l'on ne savoit rien , enfin prendre conseil des personnes qui voient & qui jugent sans préoccupation.

Il faut , outre cela , avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumières surnaturelles ; car le Seigneur sonde nos cœurs & nos reins ; & , si ce n'est pas l'amour de la justice qui nous anime dans nos recherches , il nous abandonne à nos propres ténèbres.

Je suis de toute la plénitude de mon cœur , &c.

A Rome , ce 7 Janvier 1769.



L E T T R E C X X V.

A un religieux de son ordre.

LA providence , en m'élevant au cardinalat , ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je suis sorti : c'est une perspective qui m'est toujours présente , & que je trouve admirable pour écarter l'amour propre. La dignité que je possède , & pour laquelle je n'étois pas né , a plus d'épines que de roses , & en cela elle ressemble à toutes les places éminentes.

Je suis souvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la personne du monde que je respecte le plus , & qui mérite davantage toute ma reconnoissance. C'est le plus cruel combat que puisse éprouver mon cœur.

La charité , inséparable de la vérité , n'a pas toujours des choses gracieuses à dire ; mais bien des personnes prennent le change sur cet objet , s'imaginant que la charité est toujours douce & toujours complaisante : en ce cas elle ressembleroit à la flatterie. Il y a des circonstances où la charité s'enflamme , où elle

éclate , où elle tonne. Les peres de l'église qui en furent remplis , ne parloient que par son organe , & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'évêque de***, vous lui ferez mes complimens sinceres, & vous lui direz qu'on a tout employé pour pacifier les choses , & que tout est inutile. Dieu tôt ou tard manifestera ses volontés ; car c'est toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie , en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres son d'un grand secours pour ceux qui le consultent. Il a le suprême talent de conduire , sans avoir les petitesse de la plupart des directeurs : car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent , aurôient eux-mêmes besoin d'être dirigés ; & ce sont presque toujours les femmes qui les perdent en ayant pour eux des attentions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur semble , lorsqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance , que c'est au moins l'archange Gabriel. Il est sans doute à propos qu'on ait une véritable estime pour ceux qu'on consulte , & qu'on écoute comme les oracles de la loi ; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute personne qui est dans un continuel enthousiasme de son directeur , peut se persuader qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle surprise pour une multitude de dévotes qui , croyant être sincèrement à Dieu , ne sont qu'à leur directeur , & qui , au moment de leur mort , entendront de la bouche suprême qui prononcera les derniers arrêts. Comme ce n'est pas moi que vous avez aimé , retirez-vous , je ne vous connois pas : *Discedite , nescio vos.*

C'est ce qui m'a long-temps fait trembler sur le chapitre des directeurs. J'aurois bien souhaité que celui qui fut jadis le mien à Rome , & qui est mort en odeur de sainteté , eût rendu publique sa maniere de diriger. Il étoit un homme céleste qui élevoit au-dessus de l'humanité , & qui vouloit absolument qu'on l'oubliât , pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu seul.

Il nous manque en Italie un bon livre sur la direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit , pour le composer , premièrement l'esprit de Dieu ; secondement , une grande connoissance du cœur humain ; car on ne

peut croire avec quelle adresse l'amour propre & mille affections sensibles vont s'y placer, tandis qu'on se persuade que ce sont des sentiments sublimes & dignes des regards de l'éternel. Voilà pourquoi il est si difficile de nous juger.

Je vous souhaite ce que vous pouvez desirer, parce que je sais que vous ne desirez que d'excellentes choses, & je suis votre très-cher & très-affectionné serviteur, *Le cardinal Ganganelli.*

Au couvent des SS. apôtres.

LETTRE CXXVI.

*Au comte de ***.*

Nous sommes enfin convoqués pour un consistoire qui doit terminer de grandes choses. On s'y occupera des malheureuses affaires qui nous ont brouillés avec les puissances depuis du temps. Il paroît que le saint pere se sentant enfin hors d'état de résister, acquiescera aux desirs de la maison de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les

causes de son mécontentement , & chacun donnera son avis.

Plût à Dieu qu'on eût suivi ce plan dès le commencement ! Mais on ne voit souvent les suites d'une fâcheuse affaire , que lorsqu'on s'y est engagé.

Je vous conseille d'en conférer avec... Rome, quoique renommée pour sa politique , n'est pas toujours Vous m'entendez.

Les ministres continuent de porter les plaintes les plus amères ; & les parties intéressées à ne rien terminer , forment des circonvallations , des obfessions , & Votre esprit vous dira le reste.

Il y a tout lieu de présumer que la France , l'Espagne & le Portugal auront , &c.

Je ne vous dirai rien , si l'on m'impose silence ; & certainement vous m'approuverez. Je ne veux pas m'exposer aux mêmes reproches que le petit homme en question , pour avoir trahi le secret.

Outre la probité cardinaliste , j'ai la probité naturelle qui fait l'essence de l'honnête homme , & c'est un double engagement pour être discret ; mais nous ne le ferons pas assez pour que la

chose ne se divulgue sur le champ ; & je ne serois même pas surpris que les gazetiers de Hollande en fussent instruits.

Je ne puis rien savoir d'avance , parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene , est aussi rembrunie que mon habit ; & je ne me trouve pas conséquemment dans les cercles brillants où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les choses que par la voie de notre cher abbé , Mais fait-il tout , & dit-il toujours vrai ? Ce n'est pas qu'il veuille tromper ; mais son imagination , mais sa vivacité , &c.

J'ai revu le postillon aîlé il m'a remis les lettres que j'attendois , & qui ne contiennent que de sages réflexions sur ce que je voulois savoir. Adieu sans cérémonie , comme vous me l'avez ordonné.

A Rome , ce 31 janvier 1769.



L E T T R E C X X X V I I .

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le consistoire dont je vous ai parlé. Le saint pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une violente convulsion, jeta un grand cri, & expira. C'étoit aujourd'hui même que nous devions nous rassembler pour tirer à l'alembic ce qui tient toutes les cours catholiques en suspens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raisonnera diversement sur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonstance présente.

Je regrette sincèrement le feu pape, à raison de ses excellentes qualités, & de la reconnoissance que je lui dois. La religion doit faire son éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, aussi pures que ses intentions, & par un zele à toute épreuve; mais je dirai toujours; c'est dommage qu'il n'ait pas saisi les choses comme il devoit les envisager.

Il laisse des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & surtout, le cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puisse voir.

La grande difficulté sera maintenant de savoir qui l'on choisira. Je le plains d'avance ; & je ne m'avilerais point de vous dire : c'est tel ou tel ; car c'est toujours celui auquel on ne pensoit pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra le savoir à la piété. Un pape, comme vicaire de Jesus-Christ, doit avoir une vraie dévotion ; & comme prince temporel, beaucoup de connoissances & de sagacité. Heureusement le sacré college nous offre dans ses membres de quoi choisir avec facilité.

Priez pour que le seigneur nous inspire, & qu'il nous donne un chef selon son cœur, & selon celui des rois.

J'ai vu depuis peu Monsignor Marfoschi : c'est un prélat admirable pour la science & pour la candeur.

Le conclave sera plus supportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie.

Je vais tout simplement quitter une cellule, pour passer dans une autre ; & si l'on intrigue, je vous proteste que je

n'en aurai rien , étant l'homme qui se mêle le moins de faire des partis.

Vous connoissez mon cœur, & je n'ai pas besoin de vous dire que je suis, &c.

A Rome, ce 3 février 1769.

LETTRE CXXVIII.

A un religieux de ses amis.

J'ENTRE au conclave ; priez le seigneur qu'il bénisse nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une si longue tempête.

On m'a presque engagé à prendre un conclaviste François. Outre que j'aime infiniment sa nation, il a d'excellentes qualités : d'ailleurs je m'en rapporterai à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscretion, au cas qu'il voulût parler : *secretum meum mihi.* (1)

Vous direz à notre prélat que je n'ai pu répondre à sa lettre, & que je l'at-

(1) Mon secret est pour moi.

tends lui-même au couvent des SS. apôtres , dès le jour même que le conclave finira. Les esprits sont divisés , mais Dieu peut tout sur les cœurs , & c'est son ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer , au moment de ma liberté , le livre dont je vous ai parlé. Adieu. Je suis toujours votre serviteur & votre ami , *le cardinal Ganganelli.*

A six heures du matin.

LETTRE CXXIX.

*A monsignor * * *.*

VOILA quatre mois que je ne suis plus , ni à moi ni à mes amis , mais à toutes les différentes églises , dont , par la permission divine , je suis devenu le chef , & à toutes les cours catholiques , dont plusieurs , comme vous savez , ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir pape dans des temps plus litigieux ; & c'est précisément sur moi que la providence a fait tomber un poids si accablant.

J'espere qu'elle me soutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force, tout à la fois si nécessaires, pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur, & qui ne peuvent se déterminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu, aussi étranger aux grandeurs qui m'assiégent, que si je n'en savois pas même le nom, & vous pourrez me parler avec la même franchise que vous me parliez auparavant, parce que la papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 septembre.



LETTRE CXXX.

A un seigneur Portugais.

VOUS ne devez pas douter, monsieur, que je n'aie tout l'empressement possible pour reserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la cour de Rome & celle du Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout temps la liaison intime qui régna entre ces deux puissances, & je serai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied; mais comme pere commun des fideles, comme chef de tous les ordres religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider !

J'aurai déjà un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché; & ç'en seroit un énorme, de proscrire tout un ordre sur des rumeurs, sur des préventions, & même sur des soupçons. Je n'oublierai point, qu'en attendant à Cesar ce qui appartient à Cé-

far, je dois rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déjà chargé quelqu'un de parcourir les archives de la Propagande, & de me procurer la correspondance de Sixte - Quint, mon illustre confrere & mon prédécesseur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accusation, appuyés de témoignages qu'on ne puisse rejeter. Je deviendrai secrètement l'avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les justifier, avant de rien prononcer.

Le roi de Portugal est trop religieux, ainsi que les rois de France, d'Espagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la religion exige des sacrifices, toute l'église m'entendra, & . . .

Je voudrois bien que la providence ne m'eût pas réservé pour des temps aussi calamiteux ; car de quelque manière que j'agisse, je ferai des mécontentes, j'occasionnerai des murmures, & je me rendrai odieux à une multitude de personnes, dont j'envie l'estime & l'amitié.

Je me regarde comme ces prophètes que Dieu suscitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur

rang exposé au combat , quoiqu'ils n'aient que des vues de paix , mais qui par leur poste , se trouvent nécessairement obligés d'agir.

Tout est entre les mains de Dieu ; qu'il dirige ma plume , ma langue , & mon cœur ; je me soumettrai à tout , & je ferai tout ce qu'il faudra faire , sans en redouter les suites , &c.

LETTRE CXXXI.

A un religieux de ses amis.

SI vous me croyez heureux , vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour , je me réveille souvent au milieu de la nuit , & je soupire après mon cloître , ma cellule & mes livres. Aussi puis-je dire que je regarde avec envie votre position. Ce qui me rassure , c'est que le ciel lui-même m'a placé sur la chaire de S. Pierre au grand étonnement du monde entier ; & que s'il me destine à quelque œuvre importante , il me soutiendra.

Je donnerois tout mon sang , Dieu le fait , pour que tout fût pacifié , pour

que tout le monde rentrât dans son devoir , pour que ceux qui ont déplu voulussent se réformer , & qu'il n'y eût ni division ni suppression.

Je n'en viendrai aux dernières extrémités , que pressé par de puissants motifs , afin que la postérité me rende au moins justice , au cas que mon siècle vînt à me la refuser. Ce n'est pas là ce qui m'occupe , mais bien l'éternité redoutable pour tout le monde , & surtout pour les papes.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que vous me demandez ; vous saurez que je n'oublie point mes amis , & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois , c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles : on les trouve à ma porte , dans ma chambre , dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être , en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié , qu'il n'avoit pas bien prophétisé , quand il disoit à nos camarades que j'irois sûrement finir mes jours en France. Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise , ou je serois donc

destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, CLÉMENT.

A Castelgandolfe.

LETTRE CXXXII.

*Au R. P. Aimé de Lamballe , général
des capucins.*

JE vous suis sincèrement obligé des prières que vous adressez au ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin , comme particulier & comme chef de l'église. Je m'unis à toutes vos peines , à tous vos travaux , bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence , & d'une manière agréable à Dieu.

Si vous restez long-temps à Paris , comme je le crains , à raison de votre incommodité , vous aurez occasion d'y voir monsignor Doria , que j'aime de toute la plénitude de mon cœur , comme un prélat qui sera un jour la joie & l'honneur de l'église. Je vous vois au milieu d'un monde où il y a de grands vices & de grandes vertus ; & où , par une providence toute particulière , le zele du roi très-chrétien & de

toute la famille royale pour la religion , & la grande piété du prélat qui occupe le siege de Paris , arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Ameñez avec vous quelque religieux François , qui par sa science , honore ici sa nation. Les Dominicains penserent sagement , quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici , votre digne compatriote , qui perpétue la gloire de son ordre par son érudition.

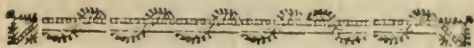
Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à madame Louise , je vous charge de lui dire que je suis toujours dans l'admiration du sacrifice qu'elle a fait. Assurez tous vos confreres que je les aime sincèrement dans notre Seigneur , que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre fondateur.

Je parlerai au cardinal de Bernis sur ce que vous desirez. On vous demande souvent en France de ses nouvelles , car je fais qu'il est aussi cher aux François qu'aux Italiens.

Je souhaite vous revoir en bonne santé ; & je suis tout à vous comme par le passé.

Signé , CLÉMENT XIV.

A Rome , ce 2 avril 1773.

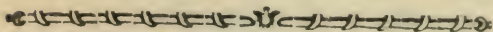


LETTRE CIRCULAIRE

D E

CLÉMENT XIV,

*A tous les patriarches , primats , arche-
vêques & évêques , au sujet de son
exaltation.*



CLÉMENT XIV.

A nos vénérables freres , salut
& bénédiction apostolique.

QUAND nous considérons les de-
voirs du suprême apostolat , dont nous
avons été revêtus , le poids d'un si
grand fardeau nous accable ; & il nous
semble , que tirés d'un repos d'une vie
tranquille , nous avons été jettés en
pleine mer , où nous sommes presque
submergés par la violence des flots.

Mais c'est l'ouvrage du Seigneur , &
nos yeux le voient avec admiration.

Les jugements impénétrables de Dieu , & non les conseils humains , nous ont chargés des plus redoutables fonction de l'apostolat , lorsque nous étions bien éloignés d'y penser. Cette conviction donne une pleine confiance que celui qui nous a appelés aux soins pénibles du suprême ministère , viendra calmer nos craintes , aider notre faiblesse , & nous exaucer. Pierre qui doit être notre modele , fut rassuré par le Seigneur qui lui reprocha son peu de foi , lorsqu'il croyoit enfoncer dans la mer. Il n'y a pas de doute que notre divin chef , qui dans la personne du prince des apôtres , nous a confié les clefs du royaume des cieux , & nous a commandé de paître ses brebis , n'ait voulu que nous éloignassions de nous toute incertitude d'obtenir du secours. Nous nous soumettons donc sans réserve à celui qui est notre force & notre soutien , nous abandonnant à sa puissance & à sa fidélité. Il achevera en nous , par sa bonté , l'œuvre qu'il a commencée ; & notre bassesse même ne servira qu'à faire briller sa miséricorde aux yeux de tous les hommes , avec plus d'éclat ; car s'il a résolu d'accomplir dans ces temps malheureux , quelque chose pour l'utilité de son

église , par le ministère d'un serviteur aussi inutile que nous , tous les hommes verront évidemment qu'il en est seul l'auteur & le consommateur , & que c'est à lui seul que la gloire en doit être rapportée. Mais plus le secours sur lequel nous comptons est puissant , plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer : plus l'honneur auquel nous avons été élevés est sublime , plus nous devons apporter de soins pour en remplir dignement les fonctions.

A mesure que nous jettons les yeux sur toutes les contrées du monde chrétien , nous vous appercevons , nos vénérables freres , comme partageant avec nous nos glorieux travaux ; & cet aspect nous remplit de consolation. nous reconnoissons en vous , avec la plus grande joie , de dignes coopérateurs , des pasteurs fideles, des ouvriers évangéliques. Aussi est-ce à vous que nous nous empressons d'adresser la parole , dès le commencement de notre apostolat ; c'est dans votre sein que nous voulons répandre les sentiments les plus intimes de notre ame ; & s'il paroît que nous vous fassions quelque exhortation , & que nous vous donnions quelque avis , ne les attribuez qu'à la déviance de nous-même , &

pensez qu'ils sont les effets de la confiance que nous inspirent vos vertus , & votre amour filial envers nous.

D'abord nous vous prions & supplions , nos vénérables freres , de demander continuellement à Dieu , qu'il fortifie notre foiblesse ; & c'est un retour de tendresse que nous avons droit d'attendre de vous. Priez pour nos besoins , comme nous prions pour les vôtres , afin que soutenus mutuellement , nous puissions être plus fermes & plus vigilants. Nous prouverons par l'union des cœurs , cette unité par laquelle nous ne faisons tous qu'un seul & même corps ; car toute l'église n'est qu'un seul édifice , dont le prince des apôtres a posé les fondements. Beaucoup de pierres ont été liées ensemble pour sa construction ; mais toutes sont appuyées sur une seule qui est Jesus-Christ même.

Chargés , comme son vicaire , de l'administration de sa puissance , nous sommes élevés par sa volonté à la place la plus éminente ; mais unis avec nous , comme avec le chef visible de l'église , vous êtes les principales parties de ce même corps. Il ne peut rien arriver aux uns , que les autres n'en soient affectés ; de même qu'il n'est

n'est rien de tout ce qui peut vous intéresser , qui ne soit un objet de notre sollicitude. C'est pourquoi , dans un parfait accord , animés du même esprit qui , émané du chef suprême , & répandu dans tous les membres , leur donne la vie , nous devons principalement travailler pour que tout le corps de l'église soit sain & entier , & que , ne contractant ni rides ni taches , il fleurisse par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. On peut y réussir avec le secours divin , si chacun , selon son pouvoir , s'enflamme de zèle pour la garde du troupeau qui lui est confié , si chacun s'applique avec soin à le garantir de toute séduction , & à lui procurer des instructions solides , & des moyens propres à le sanctifier.

Il n'y eut jamais un temps où il fût plus nécessaire de veiller au salut des âmes. Chaque jour voit les opinions les plus capables d'ébranler la religion , se répandre de toutes parts , & des hommes en foule se laisser séduire par l'appas de la nouveauté. C'est un poison mortel qui s'insinue dans toutes les conditions , & qui cause les plus cruels ravages.

Nouveau motif , nos vénérables fre-

res , pour travailler avec plus d'ardeur que jamais à réprimer la fureur qui ose attaquer les loix les plus saintes , & outrager la divinité même.

Vous réussirez dans cette généreuse entreprise , non par les secours de la sagesse humaine , mais par la simplicité de la parole de Dieu , plus perçante qu'une épée à deux tranchants. Vous repousserez sans peine toutes les attaques de l'ennemi ; vous émousserez aisément tous ses traits , lorsque vous ne présenterez dans tous vos discours que Jésus - Christ , & Jésus - Christ crucifié. Il a bâti son église , cette cité sainte , & l'a munie de ses loix & de de ses préceptes. Il lui a confié la foi qu'il est venu établir , comme un dépôt qu'elle doit garder religieusement & dans toute sa pureté. Il a voulu qu'elle devînt le rempart inexpugnable de sa doctrine & de sa vérité , & que les portes de l'enfer ne prévalussent jamais contre elle. Préposés au gouvernement & à la garde de cette cité sainte, conservons donc soigneusement, nos vénérables freres , le précieux héritage de la foi de notre saint fondateur , & divin maître , que nos pères nous ont transmis dans toute son intégrité , afin

que nous le transmettions de même à nos descendants. Si nos actions & nos conseils sont conformes à cette regle, consignée dans les livres saints, si nous marchons sur les traces de nos peres, qui ne peuvent nous égarer, assurons-nous que nous serons assez forts pour éviter toute fausse démarche, capable d'affoiblir la foi du peuple chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de l'église. Ne puissions que dans l'écriture & dans la tradition ce qu'il nous importe de connoître & d'observer ; ce sont les sources sacrées de la divine sagesse, & c'est là qu'on trouve tout ce qu'on doit croire & pratiquer ; ce qui concerne le culte, la discipline, la maniere de bien vivre, est renfermé dans ce double dépôt. Nous y verrons la profondeur de nos sublimes mysteres, les devoirs de la piété, les regles de la justice & de l'humanité. Nous nous y instruirons de ce qu'on doit à Dieu, à l'église, à la patrie, au prochain, & nous reconnoîtrons qu'il n'y a point de loix qui établissent mieux que la vraie religion, le droit des nations & sociétés. Aussi n'a-t-on jamais attaqué la doctrine de Jesus-Christ, sans troubler la tranquillité des peuples, sans

altérer l'obéissance due aux souverains, & sans répandre de toutes parts le trouble & la confusion.

Il y a une telle liaison entre les droits de la majesté divine & ceux des princes de la terre, que, lorsqu'on observe les loix du christianisme, on obéit aux souverains sans réserve, on respecte leur puissance, & l'on chérit leur personne.

Nous vous exhortons, en conséquence, nos vénérables freres, autant qu'il est en nous, de bien inculquer dans l'esprit des peuples qui vous sont confiés, l'obéissance & la soumission envers les souverains; car parmi les commandements de Dieu, celui-ci est spécialement nécessaire pour maintenir l'ordre & la paix. Les rois n'ont été élevés au rang éminent qu'ils occupent, que pour veiller au salut & à la sûreté publique; que pour contenir les hommes dans les bornes de la sagesse & de l'équité. Ils sont les ministres de Dieu pour faire observer la justice, & ils ne portent le glaive, que pour exécuter la vengeance de Dieu, en punissant quiconque s'écarte de son devoir. Ils sont encore outre cela les enfants les plus chéris de l'église,

& ses protecteurs ; & c'est à eux qu'il appartient de maintenir ses droits , & de défendre ses intérêts. Ayez donc soin qu'on fasse comprendre aux enfans mêmes , dès qu'ils seront susceptibles de raison , que la fidélité envers les souverains doit être inviolablement gardée , qu'on doit se soumettre à leur autorité , observer leurs loix , non-seulement par la crainte du châtimement , mais encore par le devoir de la conscience.

Quand vous aurez , par votre application & par votre zele ainsi disposé l'esprit des sujets à obéir aux rois , à les respecter & à les aimer de toute la plénitude de leur cœur , alors vous aurez travaillé efficacement à la tranquillité des citoyens , & à l'avantage de l'église , car l'un est inséparable de l'autre. Mais pour vous acquitter de ce devoir avec un succès infailible , vous joindrez aux prières que vous faites journellement pour les peuples , des prières particulières pour les rois , afin d'obtenir de Dieu leur conservation , leur prospérité , & la grace qui leur est nécessaire pour gouverner selon la sagesse & avec équité.

C'est ainsi qu'en travaillant au

bonheur de tous les hommes, vous remplirez dignement les fonctions de votre saint ministère ; car il est juste & convenable que les pontifes , qui ont été établis pour les hommes , dans ce qui concerne le culte de Dieu , présentent à Dieu les vœux de tous les fideles , suppliant sans cesse le Seigneur qu'il soutienne & qu'il affermissé celui qui veille à la tranquillité publique , & à la conservation de tous les citoyens.

Il seroit sans doute superflu de rappeler ici toutes les autres obligations que vous impose la dignité pastorale. Vous êtes pleinement instruits de tous les devoirs qu'exige la religion chrétienne , vivant dans l'heureuse pratique de toutes les vertus : car vous ne manquez pas d'avoir continuellement sous les yeux Jesus - Christ même , notre chef , le prince de tous les pasteurs , & d'exprimer en vous le parfait modele de charité , de sainteté & d'humilité. Nos travaux , nos pensées ne peuvent avoir un objet plus glorieux & plus excellent que celui qui , la splendeur de la gloire de son pere , & le caractère de sa substance , a bien voulu nous élever à la qualité d'enfants de Dieu , par adoption , & nous faire ses

cohéritiers. C'est le moyen de conserver l'union & l'alliance des hommes avec Jesus-Christ, & d'imiter ce divin modele de patience , de douceur & d'humilité. C'est pourquoi il est dit : *Montez sur une haute montagne , vous qui annoncez l'évangile à Sion.*

Si vous avez un desir ardent de vous conformer à ces devoirs , il n'est pas possible que cette sainte ardeur ne passe de votre cœur dans celui de tous les peuples , & qu'ils n'en soient vivement enflammés : car l'exemple du pasteur a une vertu & une force étonnante pour remuer l'ame des fideles qui lui sont confiés. Lorsqu'ils appercevront que toutes ses pensées & toutes ses actions sont réglées sur le modele de la vraie vertu , lorsqu'ils les verront éviter tout ce qui pourroit ressentir la dureté , la hauteur , la fierté ; ne s'occuper que des œuvres qu'inspirent la charité , la douceur , l'humilité : alors ils se sentiront vivement animés à suivre des exemples si admirables & si édifiants.

Quand on est convaincu qu'un pasteur s'oublie soi-même pour se rendre utile aux autres , qu'il se plait singulièrement à soulager les indigents ,

qu'il aime à consoler les affligés , à instruire les ignorants ; qu'il fait ses délices de les aider de ses bons offices & de ses conseils ; qu'enfin tout annonce en lui une parfaite disposition à donner sa vie pour le salut de son peuple : alors chacun frappé de ses vertus , touché de ses exemples , rentre en soi-même & se corrige de ses défauts. Mais si un pasteur , au contraire , uniquement attaché à ses propres intérêts , préfère les biens de la terre à ceux du ciel , comment pourra-t-il engager ses ouailles à n'aimer que Dieu , & à se rendre service les uns aux autres ? S'il soupire après les richesses , après les plaisirs , après les honneurs , comment pourra-t-il leur en inspirer le mépris ? S'il est fastueux , enflé d'orgueil , comment persuadera-t-il la douceur & l'humilité ?

Puis donc que vous êtes chargés , nos vénérables freres , de former les peuples selon les maximes de Jesus-Christ , votre premier devoir est de vivre dans la sainteté , la douceur , l'innocence des mœurs dont il nous a donné l'exemple. Assurez-vous bien que vous ne ferez un digne usage de votre autorité , qu'en aimant mieux

donner des preuves de modestie & de charité , qu'en faisant ostentement de marques de votre dignité. Ayez pour principe que si vous vous acquittez scrupuleusement des devoirs qui vous sont imposés , vous serez comblé de gloire & de bonheur ; & qu'au contraire , si vous les négligez , vous vous couvrirez de honte , & vous vous préparerez les plus grands malheurs. Ne desirez donc point d'autres richesses , que de gagner à Dieu les âmes qu'il a rachetées de son propre sang : ne recherchez point d'autre gloire , que celle de vous consacrer totalement au Seigneur , pour travailler sans relâche à étendre son culte , à relever la beauté de sa maison , à extirper les vices , à cultiver les vertus. Tel doit être le seul objet de vos pensées , de vos desirs , de vos actions , de votre ambition. Et ne pensez pas , nos vénérables frères , qu'après avoir passé long-temps dans ces pénibles travaux , il ne vous restera plus de quoi exercer votre vertu. Telle est la nature de notre ministère , telle est la condition d'un évêque , c'est qu'il ne doit jamais voir de terme à ses sollicitudes & à ses soins , c'est qu'il ne peut jamais se permettre de repos.

car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes , n'en doivent point mettre à leur activité. L'attente d'une récompense éternelle est bien capable d'adoucir toutes les peines.

Eh ! qu'est-ce qui pourroit paroître difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable que le Seigneur partagera avec tous ceux qui auront fidèlement gardé & multiplié son troupeau , quand il viendra leur demander compte de leur administration ? Outre cette espérance si précieuse , si douce , vous éprouverez , dans les travaux mêmes de la vie épiscopale , des joies & des consolations qu'on ne peut exprimer. Quand Dieu seconde nos efforts , nous voyons les peuples s'unir étroitement par le lien d'une charité réciproque , se distinguer par leur innocence , par leur candeur , par leur piété ; nous voyons une multitude d'excellents fruits que nos veilles , nos fatigues , nos sueurs , font croître dans le champ de l'église.

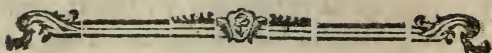
Puissions-nous , par un concert unanime de volonté , de zèle , d'application , puissions-nous , nos très-chers & vénérables frères , faire revivre , dans le temps de notre apostolat , cet état

florissant de la religion , & lui rendre toute la beauté de son premier âge ! Puissions-nous vous en féliciter , & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur ! Qu'il daigne , ce Dieu de miséricorde , nous soutenir par le secours de sa grace , & remplir nos cœurs de tout ce qui lui est agréable.

En gage de notre charité , nous vous donnons , avec toute l'affection possible , & à tous les fideles de vos églises , la bénédiction apostolique.

A Rome , à Sainte Marie-Majeure , le douzième jour de décembre , l'an 1769 , & le premier de notre pontificat.





L E T T R E

*A LOUIS XV, roi très-chrétien,
sur l'irréligion..*

Nous ne connoissons rien de plus propre à enflammer votre zele, que le motif qui nous engage à vous écrire. Il ne s'agit point ici de nos intérêts personnels, mais de ceux-mêmes de la religion. Si nous sommes assurés de votre royale protection pour nous-même, nous avons bien plus lieu de croire que vous l'accorderez à des instances qui n'ont d'autre objet que les avantages de l'église.

C'est la cause commune de Dieu, & du christianisme, que nous vous déferons, notre très-cher fils en Jesus-Christ. Nous ne voyons qu'avec la plus profonde douleur le culte établi par le législateur suprême attaqué depuis long-temps par des hommes impies, qui ne cessent de diriger contre lui les traits sacrileges de leur esprit pervers. On diroit qu'ils ont fait une conspiration

générale, pour renverser de fond en comble, par les efforts les plus audacieux, ce qu'il y a de plus vénérable & de plus sacré. Ils ne rougissent pas de produire chaque jour une foule d'écrits, monument éternel de leur folie, pour détruire jusqu'aux premiers principes des bonnes mœurs, pour rompre les liens des toutes les sociétés, & pour séduire les âmes simples, par le funeste talent qu'ils ont de semer avec intérêt leurs dogmes pervers.

L'étonnante rapidité de leurs progrès nous persuade qu'il n'y a pas d'affaire plus importante & plus pressée, que d'opposer une digue à ce torrent.

Il ne suffit pas d'ôter des mains des lecteurs tous les ouvrages empoisonnés qui sortent de cette horrible école, il faut encore que le zèle des évêques nos vénérable frères, vienne à notre secours, afin que réunissant nos forces, nous puissions combattre d'un commun accord les différents ennemis de la religion, & la venger des outrages qu'on lui fait journellement.

Nous voyons à cette occasion avec une joie inexprimable, que les prélats du vaste & florissant empire de votre

majesté , maintenant assemblés à Paris pour les affaires du clergé , entrent parfaitement dans nos vues , & que leur sollicitude pastorale les engage à mettre tout en œuvre pour arrêter les ravages de l'incrédulité : nous avons une ferme confiance , qu'en travaillant comme ils vont faire pour la cause de Dieu , ils recevront abondamment l'esprit de conseil & de force. Ce n'est pas une petite consolation pour nous , de les voir se porter d'eux-mêmes avec la plus vive ardeur à remplir un devoir aussi intéressant.

Mais s'ils ont besoin de la protection du très-haut , ils ont aussi droit d'attendre de vous , notre très-cher fils , les secours nécessaires pour seconder & couronner leurs travaux. Aussi vous prions-nous , autant qu'il est en nous , de les favoriser dans tout ce qu'il feront pour la religion , & de les soutenir avec vigueur ; alors ils donneront efficacement des preuves du zèle qui les anime , non-seulement pour le salut des fideles , mais pour l'avantage temporel de leur patrie , ainsi que pour votre personne sacrée ; car la religion étant le plus ferme appui des trônes , on contient faci-

lement dans l'obéissance, due aux rois, les peuples qui obéissent à Dieu.

D'où il est facile de voir que nos soins & nos sollicitudes, ne tendent pas moins à affermir votre autorité royale, qu'à maintenir les intérêts de Dieu. Les sociétés humaines sont bien plus redevables de leur conservation & de leur sûreté à l'exercice du vrai culte & à la stabilité de la doctrine révélée, qu'à la force des armes, ou à l'abondance des richesses.

Le vrai moyen d'attirer sur votre personne sacrée, sur les princes & princesses de votre sang, les effets les plus précieux de la miséricorde divine, c'est de maintenir publiquement la foi & la piété dans leur intégrité. En cela vous posséderez éminemment l'art de régner, cet art par lequel vos ancêtres se montrèrent toujours rois très-chrétiens ; & vous soutiendrez votre gloire & la leur, ajoutant sans cesse à leur exemple les marques les plus éclatantes de votre religion.

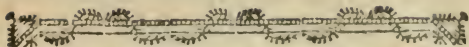
Cet objet exigeroit sans doute que nous en traitassions plus amplement ; mais la haute opinion que nous avons de votre piété, vraiment royale, nous

fait regarder comme superflu un plus long discours sur ce sujet.

Dans la ferme confiance que votre majesté nous accordera ce que nous lui demandons , avec autant de zele que de justice , nous prions le tout-puissant par qui vous réglez , qu'il vous conserve long temps , ainsi que votre auguste famille , & nous vous donnons , avec toute la tendresse dont nous sommes capables , notre bénédiction apostolique. Puisse-t-elle être un heureux présage de la grace & de la félicité que nous vous souhaitons !

A Rome , ce 21 mars 1770.





L E T T R E

A madame LOUISE DE FRANCE.

CLÉMENT XIV.

NOTRE très-cher fils en Jesus-
Christ, salut.

IL nous semble que les travaux les plus pénibles de l'apostolat, dont nous avons été revêtus, n'ont plus rien que de doux & de léger, depuis que nous avons appris votre sainte & généreuse résolution. Vous ne pouviez rien entreprendre de plus grand, rien de plus sublime que d'échanger la pompe d'une cour royale pour l'abjection d'une maison religieuse. Soit que nous considérions la pieuse condescendance de notre très-cher fils en Jesus-Christ, Louis, votre auguste pere le roi très-chrétien, qui vous permet d'accomplir un pareil sacrifice ; soit que nous envisagions les précieux avantages qui doivent en résulter pour le bien de

l'église , nous ne pouvons contenir notre joie & notre admiration.

Graces soient à jamais rendues à Dieu , l'auteur de tout bien , de ce qu'il a voulu donner dans votre personne , un exemple aussi frappant à tous les princes , & à toutes les nations ; de ce qu'il a daigné consacrer notre pontificat par une époque aussi glorieuse. ~~C'est un sujet de félicitation~~ pour nous-mêmes comme pour vous. Eh ! comment ne serions-nous pas ravis à la vue des abondantes richesses dont le Seigneur vient de vous combler , & de cette force toute divine qui , après les plus mûres réflexions , vous fait embrasser un genre de vie , qu'on peut appeller une ébauche du ciel ? Il n'y a que Dieu lui-même , qui ait pu vous inspirer un si généreux dessein. Vous avez compris , à la faveur de sa lumière , que toutes les grandeurs du monde ne sont que de foibles vapeurs ; tous ses plaisirs , que des illusions ; toutes ses promesses , que des mensonges ; que l'ame enfin ne peut trouver sa paix que dans le doux exercice de l'amour de Dieu , & que vous ne regneriez qu'en servant lui seul.

C'est maintenant , dans le port où

vous êtes, qu'à l'abri des écueils & des naufrages vous allez jouir de la plus délicieuse tranquillité, goûter plus que jamais les saintes & divines voluptés, qui sont le partage des amis de Dieu. Quand on fait triompher du monde, on possède les plus grandes richesses au milieu de l'indigence. On trouve dans le renoncement à soi-même, la vraie liberté; la grandeur & la gloire dans les abaisséments de la plus profonde humilité. Rien n'est comparable au bonheur de concentrer toutes ses pensées, tous ses desirs dans le sein de Dieu; de vivre avec lui seul, de s'enflammer de son amour, de n'avoir d'autre espérance que celle de le posséder pour toujours.

Que votre courage augmente, notre très-chère fille, à proportion des graces que le Seigneur verse sur vous à pleines mains. Persévérez de toutes vos forces dans le noble dessein que vous avez formé de tendre & de parvenir à la sainteté. Occupez-vous continuellement de celui que vous vous êtes proposé d'aimer & de servir tous les jours de votre vie; pensez que la récompense qui fait l'objet de vos desirs est infinie, & que les fruits que vous attendez sont incorruptibles. Par-là vous

changerez vos travaux en délices , & vous goûterez par avance les douceurs de la céleste patrie.

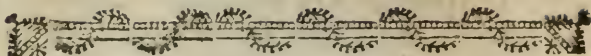
Plus nous réfléchissons sur la généreuse démarche que vous venez de faire , plus nous nous réjouissons , dans l'espoir que ce magnifique exemple fera naître chez plusieurs personnes l'envie de l'imiter. Vous ne manquerez pas de vous rappeler que , le roi votre tendre ~~pere~~ ayant sacrifié jusqu'au plaisir qu'il avoit de vivre avec vous , pour ne pas s'opposer à votre vocation , vous devez mettre tout en œuvre , afin de lui témoigner un juste retour. Le seul moyen de vous en acquitter , sera de demander continuellement à Dieu , qu'il le rende heureux dans cette vie & dans l'autre.

Votre zele pour l'église , qui nous est très-connu , ainsi que votre respectueux attachement pour le saint siege , sont de nouveaux motifs de joie & de consolation : car nous sommes persuadés que vous présenterez continuellement à Dieu & nos besoins particuliers & ceux de la religion. Nous vous offrons en reconnaissance de ces bons offices , tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendresse paternelle. Rien ne

peut répondre à l'extrême desir que nous avons de seconder vos pieuses intentions, & de favoriser la ferveur avec laquelle vous marchez dans les sentiers de la vertu. Ainsi, quoique nous soyons intimément convaincus de votre zele & de votre persévérance, nous donnons volontiers à votre confesseur, présent & futur, le pouvoir d'adoucir votre regle, & même de vous en dispenser, dans tous les cas où votre foiblesse ne pourroit correspondre à votre courage. Nous vous accordons outre cela, en vertu de notre autorité apostolique, une indulgence pleine & entiere, toutes les fois que vous approcherez de la table sacrée; &, pour vous témoigner encore plus notre affection, nous concédons la même grace à nos saintes filles en Jesus-Christ, vos dignes compagnes, & nous les rendons participantes, ainsi que vous, de notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, le 9 mai 1770, la premiere année de notre pontificat.





L E T T R E

A LOUIS XV, *roi très-chrétien ;*
touchant la prise d'habit de madame
LOUISE.

Notre très-cher fils en Jesus-
Christ, salut.

IL est juste qu'en même-temps que nous écrivons à notre très-chère fille en Jesus-Christ, la princesse Louise-Marie, pour la féliciter sur la grandeur de son sacrifice, nous répandions notre joie dans le sein paternel de votre majesté. Vous nous causez des transports d'alégresse d'autant plus vifs, que vous avez la plus grande part à une action si éclatante & si admirable ; mais ce qui remplit notre ame d'une satisfaction infinie, c'est qu'après avoir applaudi à la généreuse démarche de votre auguste fille, vous avez encore montré un courage extraordinaire, en vous séparant d'elle, malgré ses précieuses qua-

lités qui vous la rendoient si chere. Dès que vous avez cru entendre la voix de la religion , vous avez étouffé le cri de la nature , & vous n'avez plus vu qu'une future épouse de Jesus-Christ dans celle qui étoit votre fille bien-aimée. Ainsi vous avez ouvert vous-même le chemin du ciel à une pieuse princesse qui desiroit y entrer avec ardeur , & vous avez contribué par votre généreux consentement à la mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine , & des flots tumultueux qui l'agitent.

Je la vois , dans la sainte retraite qu'elle s'est choisie , apprendre au monde entier , qu'il n'y a rien de plus fragile & de plus vain que tous les délices & toutes les grandeurs de cette vie ; qu'il est nécessaire de ne les regarder que comme des écueils , d'autant mieux qu'elles deviennent les causes lamentables d'une multitude de maux , en mettant obstacle à l'acquisition d'un bonheur éternel.

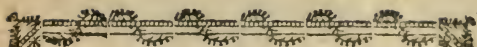
La part que vous avez à une si belle action , doit vous donner la plus grande confiance dans les prieres de votre illustre fille ; elle ne cessera de recommander au Seigneur votre auguste personne , votre famille royale , votre

royaume entier, &, ce qui doit singulièrement intéresser votre majesté, le salut de votre ame. C'est une puissante intercession que vous vous êtes ménagée auprès du Tout-Puissant. Ainsi il vous importe extrêmement de retirer tout le fruit possible d'un événement que la providence a permis pour votre propre bien.

Nous souhaitons de toute la plénitude de notre cœur, que vous receviez ici les témoignages de notre affection, comme les doux épanchements d'un père qui vous aime tendrement, & qui n'est pas moins jaloux de votre gloire & de votre félicité, que de la sienne propre. Pour vous en convaincre, nous vous donnons le plus affectueux qu'il est possible, notre très-cher fils en Jesus-Christ, notre bénédiction apostolique, comme une preuve indubitable de l'amour singulier que, &c.

Donné à Rome le 9 mai 1770, la première année de notre pontificat.





SECONDE LETTRE

*A LOUIS XV, roi très-chrétien,
sur le même sujet.*

APRÈS avoir félicité votre majesté par notre lettre du 9 mai dernier sur le courage héroïque avec lequel la princesse Louise, votre auguste fille, devoit embrasser la vie religieuse ; après lui avoir témoigné toute la plénitude de notre joie à ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer encore aujourd'hui, qu'elle est notre alégresse, & quels sont nos transports à l'approche d'un pareil sacrifice. Son zele est si ardent, qu'il ne peut plus souffrir aucun délai, & qu'elle se sent embrasée du desir de se voir revêtue du saint habit des carmélites, des mains de notre vénérable frere Bernardin, archevêque de Damas, notre nonce ordinaire auprès de votre majesté.

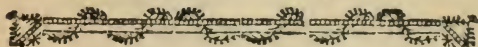
Dès la premiere nouvelle que nous eûmes de son généreux dessein, nous reconnûmes que l'esprit de Dieu agissoit

d'une maniere toute merveilleuse sur l'ame de cette auguste princesse, & nous nous sentîmes pressés du plus grand desir d'aller faire nous-mêmes en personne la cérémonie de la vêtue, dont notre nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité d'un aussi grand jour. Mais la distance des lieux nous rendant la chose impossible, nous accomplissons nos desirs en partie, en chargeant le nonce, notre susdit frere, de cette auguste fonction : nous paroîtrons y assister en quelque sorte nous-mêmes, & conduire notre très-chere fille en Jesus-Christ aux noces de son divin époux. Nous vous prions d'agréer les lettres que nous avons adressées à ce sujet au nonce qui nous représentera ; & nous nous persuadons que vous y acquiescerez d'autant plus volontiers, que ces dispositions n'ont pas d'autre principe que notre zele & notre affection pour votre majesté.

Recevez comme un gage certain de ces sentiments, & comme le présage heureux des bénédictions divines, notre bénédiction apostolique. Nous vous la donnons avec toute la tendresse d'un pere, ainsi qu'à tous vos augustes enfants ; & sur-tout à la pieuse princesse

qui fait le sujet mémorable de notre commune allégresse.

*Donné à Rome , le 18 juillet 1770 ,
la seconde année de notre pontificat.*



SECONDE LETTRE

A madame LOUISE DE FRANCE.

Notre très-chère fille en Jesus-Christ ,
salut.

ENFIN il approche ce jour , de votre vie le plus glorieux & le plus fortuné , jour où , par les liens les plus intimes & les plus sacrés , vous allez devenir l'épouse de Jesus-Christ même , & lui dévouer toutes vos actions , tous vos desirs & toutes vos pensées.

Nous fûmes transportés de joie , & nous applaudîmes à votre magnanimité , dès l'instant que foulant aux pieds les vanités du siècle , vous renonçâtes aux délices de la cour la plus brillante , pour vous confiner dans l'obscurité du cloître , & pour y faire l'apprentissage de la vie la plus humble , & la plus mortifiée ; mais votre profession publique , par laquelle vous allez rendre le

ciel & la terre témoins de votre généreux sacrifice , met le comble à notre joie. N'oubliez jamais que le Seigneur , en vous appelant du sein des grandeurs , pour vous faire vivre à l'ombre de la croix , vous avoit marquée du sceau des prédestinés. Plus vous occupiez dans le monde un rang éminent , plus ce bienfait est signalé , & plus votre ame doit être pénétrée d'amour & de reconnoissance.

Toutes les fêtes du siècle n'ont rien de comparable avec ce grand jour , où , docile aux inspirations de la grace , vous allez vous abandonner toute entière à la conduite de Dieu , & le prendre solennellement pour votre héritage.

Plût au ciel , notre très-chère fille , qu'il nous fût possible d'assister en personne à cette auguste cérémonie , & d'être non-seulement le témoin , mais encore le ministre d'un sacrifice aussi héroïque ! Cependant , quoique ce bonheur nous soit refusé , nous ne laisserons pas d'en jouir autant qu'il nous sera possible , en nous faisant représenter par notre vénérable frere l'archevêque de Damas , notre nonce ordinaire. Ce fut déjà par ses mains que nous vous revêtîmes de l'habit sacré ; ce sera en-

core par les siennes que nous recevrons vos vœux ; & pour que rien ne manque à la solennité d'un si grand jour, nous le chargeons de vous faire part de tous les trésors de l'église.

Nous ne doutons pas que vous ne répondiez à toutes les marques de notre tendresse paternelle, en avançant de plus en plus dans la carrière où vous êtes entrée, par la pratique constante de toutes les vertus, & sur-tout celle de l'humilité. C'est elle qui vous apprendra que vous ne pouvez vous glorifier de rien ; que vous tenez tout de Dieu ; que vous devez vous défier continuellement de vos propres forces, ne point vous appuyer sur vos mérites, mais uniquement sur sa grace toute-puissante, & vous croire en même temps capable de tout en celui qui vous fortifie, ne cessant jamais de recourir à sa miséricorde infinie.

Ces sentiments, profondément gravés dans votre ame, répandront la modestie chrétienne sur tout votre extérieur ; & à l'ombre de cette humilité, l'amour divin s'enracinera dans votre cœur, & fera germer les fruits les plus utiles & les plus abondants.

Ce n'est point en forme d'avis que

nous vous parlons de la sorte , pensant que vous n'en avez pas besoin ; mais pour vous rendre encore plus précieux le genre de vie auquel Dieu vient de vous appeller.

Vous vous ferez sûrement un devoir capital de témoigner en toute occasion la plus vive reconnoissance à votre auguste pere , lui qui vous aime si tendrement , & qui a tout fait pour vous ; vous ne cesserez de demander à Dieu qu'il le conserve , qu'il fasse prospérer son royaume , ainsi que son auguste famille ; & qu'il lui accorde sur-tout l'éternelle félicité.

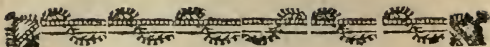
Quant à nous , s'il nous est permis de réclamer les droits que nous donne notre tendresse , nous vous conjurons d'attirer sur notre personne , comme étant votre pere en Jesus - Christ , les regards favorables du Seigneur , & de le prier sans cesse pour l'église confiée à notre sollicitude & à nos soins. Maintenant que vous lui êtes plus intimement attachée , vous devez vous intéresser plus que jamais à tout ce qui concerne son avantage & sa gloire. Soyez persuadée de votre côté que nous demanderons continuellement à Dieu qu'il bénisse vos pieuses résolutions , & qu'il

vous fasse croître de plus en plus dans son saint amour.

Recevez pour gage de notre affection paternelle notre bénédiction apostolique ; nous vous la donnons de tout notre cœur , ainsi qu'à tout l'ordre des carmélites , auquel vous allez être pour toujours associée.

Donné à Rome , à sainte Marie-Majeure sous l'anneau du pécheur , le quatorze août mil sept cent soixante & onze , la troisième année de notre pontificat,





L E T T R E

*A Mgr. BERNARDIN GIRAULT ;
archevêque de Damas , nonce auprès
de S. M. très-chrétienne.*

Vénérable frere , salut & bénédiction
apostolique.

Nous avons appris que la princesse
Louise-Marie de France , notre très-
chere fille en Jesus-Christ , retirée au
monastere des carmélites-déchaussées
de saint Denis , desire avec la plus vive
ardeur embrasser leur saint institut , &
que pour satisfaire plus pleinement sa
dvotion , elle doit recevoir l'habit de
vos mains , comme étant supérieur de
l'ordre.

Quand je me représente cette prin-
cesse , née au milieu des délices & des
grandeurs , enfin à la cour la plus bril-
lante de l'univers , se dévouer à la vie
la plus austere & la plus retirée , je ne
puis qu'admirer & reconnoître en même
temps l'impression de l'esprit saint ,

qu'on doit appeller un miracle du Très-Haut. Nous en sommes si vivement pénétrés , que pour répondre aux sentiments inexprimables du zele qui nous anime , & de la joie qui nous transporte , nous vous chargeons de faire cette cérémonie en notre nom.

Ainsi pour donner à cette sainte & célèbre fonction tout l'éclat qu'elle mérite , & toute la solennité dont elle est susceptible , nous vous députons spécialement , notre vénérable frere , & nous vous commettons pour vous en acquitter en notre place.

Cela nous intéressera d'autant plus vivement , que nous croirons y être présents , & voir de nos propres yeux les saints transports avec lesquels notre très-chere fille en Jesus-Christ s'unira de tout son cœur au céleste époux.

Desirant outre cela augmenter la joie commune de l'ordre , & la rendre plus complete , en faisant part à toutes celles qui le composent , des trésors spirituels de l'église , par un effet de notre bienveillance , nous accordons les indulgences plénieres à toutes les carmélites-déchaussées du royaume de France qui , au jour même de la prise d'habit , participeront aux sacrements de pénit-

tence & d'eucharistie , imploreront la clémence du Tout-Puissant , pour l'exaltation de la sainte église catholique , pour notre très-cher fils en Jésus-Christ , Louis roi de France très-chrétien , pour ses enfants , pour la famille royale , & particulièrement pour la princesse qui fait aujourd'hui le sujet de notre joie , & qui va commencer le noviciat de l'état le plus austere & le plus sacré , afin que comblée de jour en jour de nouvelles graces , elle soit encore plus l'ornement de son ordre par la régularité de sa vie , que par la splendeur de son nom ; & vous , notre vénérable frere , nous vous mandons d'informer en diligence toutes les personnes qui y sont intéressées , de la faveur salutaire dont nous voulons bien les gratifier ; & pour marque de notre bienveillance pontificale , nous vous donnons , &c.

*A Rome , ce 18 juillet 1770 , la
deuxième année de notre pontificat.*





L E T T R E

Au roi très-chrétien.

Notre très-cher fils en Jesus-Christ ;
salut.

TOUTES les fois que nous pensons à votre illustre fille , Louise-Marie de France , qui en Jesus-Christ , est aussi la nôtre , nous bénissons Dieu de ce qu'il l'a si saintement inspirée. Nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle donne à l'univers ; exemple qui fait l'honneur de ce siècle , & qui fera l'admiration de la postérité. Plus le moment du sacrifice approche , plus nous redoublons nos prières , & plus nous desirons épancher dans votre cœur les sentiments qui nous attachent à votre personne , en vous rendant le tribut de louanges qui vous est dû , pour la part que vous avez au grand événement dont l'église va être le témoin.

Vous ne pouviez sans doute mieux

faire , que de vous assurer un appui dans les prieres & les vœux de celle qui est totalement dévouée à votre personne , & entièrement agréable à Dieu. C'est en cela que votre sagesse éclate autant que votre religion ; & c'est ce qui nous persuade en même temps que la bonté divine vous fera recueillir les plus grands avantages d'un aussi favorable événement. Nous vous en félicitons de tout notre cœur , & nous applaudissant nous-mêmes , de ce que notre liaison avec notre très-chère fille en Jesus-Christ va devenir plus étroite que jamais. Notre plus grand desir seroit de resserrer encore davantage ces nœuds , en présidant à la cérémonie dont nous voyons les approches , & en recevant entre nos mains les vœux solennels que la piété la plus tendre va prononcer.

Nous en sommes d'autant plus pénétrés , que ce seroit la plus heureuse occasion de vous entretenir , de vous embrasser , de vous montrer sur notre visage même , & dans nos yeux , les sentiments que vous nous inspirez. Alors notre tendresse paternelle , notre charité pastorale venant à éclater , vous assureroient de la manière la plus

forte de toute notre affection. Mais hélas ! nous sommes malheureusement réduits à n'avoir cette satisfaction qu'en idée.

Quant aux autres avantages , nous avons tâché de nous les procurer , malgré notre absence , ayant choisi pour nous suppléer notre vénérable frere l'archevêque de Damas , lui ayant même donné à cet effet le pouvoir le plus spécial & le plus étendu , ainsi que nous en avons déjà usé lorsque nous le chargeâmes de nous représenter à la cérémonie de la prise d'habit.

Instruits comme nous sommes que votre majesté fut alors satisfaite de la maniere dont nous avons disposé les choses pour la vêtue de notre auguste princesse , nous nous flattons que vous approuverez également aujourd'hui les mêmes dispositions.

Ainsi nous vous prions instamment de vous prêter à nos vœux avec la bonté qui vous est ordinaire , en nous laissant la consolation de nous voir encore suppléer par celui qui nous représente. Recevez comme la meilleure preuve que nous puissions vous donner de notre attachement , notre bénédiction.

apostolique , qui comme le gage de toutes les bénédictions du ciel , s'étendra sur toute votre auguste race , & sur tout votre royaume , si nos vœux sont exaucés.

Donné à Rome , à sainte Marie-Majeure , sous l'anneau du pcheur , le 14 août 1771 , la troisième année de notre pontificat.





L E T T R E

Au Duc DE PARME.

IL nous seroit difficile de bien vous rendre toute la joie que nous a causé votre lettre , où nous avons trouvé les sentiments de la plus tendre affection. Nous sommes d'autant plus charmés de recevoir aujourd'hui des marques de votre amitié , que nous vous avons toujours été singulièrement attachés , & que nous n'avons pas cessé de nous intéresser à tout ce qui vous concerne.

Nous vous félicitons en même-temps de ce que vous avez reçu avec toute la bienveillance possible les témoignages de notre amitié , au sujet de l'illustre rejetton qui sera un jour l'héritier de vos vertus , & les marques de notre reconnoissance pour l'ardeur avec laquelle vous avez travaillé à notre réconciliation avec le roi très-chrétien. Par là vous avez mis le comble à votre piété envers le saint siege , & vous avez fait une démarche aussi glorieuse

que méritante. La médiation que vous devez employer auprès de nos chers fils en Jésus-Christ, les rois très-vertueux, vos aïeul, oncle & cousin, pour les engager à effacer jusqu'aux moindres traces des anciennes mésintelligences, & à nous remettre les domaines d'Avignon, de Bénévent & de Porte-Corvo, ne peut manquer d'être très-efficace. Vous nous avez rendu justice, en paroissant convaincu de notre amour extrême pour la paix & pour la concorde, particulièrement avec les augustes souverains de la maison de bourbon, qui ont toujours si bien mérité de nous, de la chaire de S. Pierre, & de toute l'église en général. Nous n'avons jamais douté que la religion & la sagesse de ces mêmes souverains ne leur inspirassent des sentiments aussi pacifiques que les nôtres. Nous concevons les plus fortes espérances de votre médiation, à raison de vos vertus royales, & de l'amour que vous portent avec raison vos augustes parents. Ils se prêteront avec d'autant plus d'empressement à seconder vos bons desseins, qu'ils seront charmés de voir renaître la paix & l'harmonie de la source mê-

me d'où procédoit le sujet de la méfintelligence & de la désunion. Nous saifrons en revanche toutes les occasions de vous prouver de la maniere la plus éclatante notre gratitude & notre affection. Nous vous donnons avec toute la tendresse d'un cœur paternel notre bénédiction apostolique , ainsi qu'à votre vertueuse épouse , & à votre cher fils nouveau né ; & nous prions le Dieu tout-puissant d'accroître de jour en jour vos vertus , & de vous faire acquérir la gloire qu'il réserve à ses élus.





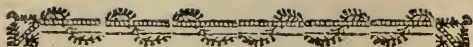
SECONDE LETTRE

Au DUC DE PARME.

Aussi-tôt que vous nous eûtes informés des soins que vous preniez pour nous reconcilier avec les monarques, nos très-chers fils en Jesus-Christ, & pour faire rentrer le saint siege dans ses anciennes possessions, nous résolûmes de vous en rendre les plus sinceres actions de graces. Maintenant que par votre sagesse vous avez achevé ce grand ouvrage, nous ferons éclater notre reconnoissance & notre joie ; nous vous assurons que nous n'oublierons jamais cette généreuse démarche qui nous a procuré les bienfaits les plus signalés, & que la tendresse paternelle que nous vous portons, égale vos rares vertus. Aussi désirons-nous de toute la plénitude de notre ame tout ce qui peut contribuer à votre gloire & à votre félicité. Le marquis de Lano, auquel nous sommes tendrement attachés, à raison de son

mérite & des services qu'il nous rend, a dû vous marquer quels sont nos sentiments à votre égard. C'est pour les cimenter de plus en plus, que nous prions continuellement le seigneur de seconder par l'abondance de ses dons célestes la bénédiction apostoliques dont nous vous gratifions, comme du gage le plus certain de notre affection, &c.





B R E F

*A notre cher fils Pierre-François BOU-
DIER , alors supérieur général des Bé-
nédictins de la congrégation de S. Maur ,
& actuellement grand-prieur de l'abbaye
royale de Saint Denis.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher fils , salut & bénédiction
apostolique.

VOTRE lettre , dictée , par le res-
pect , l'attachement & l'amour le
plus tendre , fait bien voir toute la
joie que vous avez ressentie vous
& votre congrégation , à notre éléva-
tion au souverain pontificat. Mais vos
sentiments pour le siege apostolique
nous étoient déjà connus , & les nou-
veaux témoignages que vous nous en

donnez, ont moins servi à nous prouver ces sentiments qu'à nous en assurer de plus en plus.

Aussi avons-nous été fort sensibles à ces démonstrations de zèle, auxquelles vous & votre congrégation ajoutez un nouveau prix, en suppliant, comme vous faites, le pere des miséricordes, que dans l'administration d'un si important emploi, il soutienne & fortifie lui-même notre foiblesse par son puissant secours.

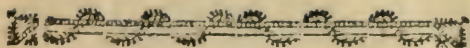
Quant au jugement que vous portez de notre personne, nous n'y voyons que votre indulgence, votre amour filial, & le zèle ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous désirons fort avoir quelque occasion de vous témoigner officieusement toute la bienveillance que nous avons pour vous & pour ceux qui vous sont soumis. Cependant, pour gage de notre tendresse paternelle,

nous vous donnons , notre cher fils ;
& à vos freres , de toute l'effusion de
notre cœur , notre bénédiction aposto-
lique.

*Donné à Rome , à sainte Marie-
Majeure , sous l'anneau du pêcheur ,
le onze août mil sept cent soixante-
neuf , la premiere année de notre pon-
tificat.*

BENOÎT STAY.





B R E F

*A notre cher fils BODDAERT ,
prieur général de l'ordre des Guillelmites.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher fils , salut & bénédiction
apostolique.

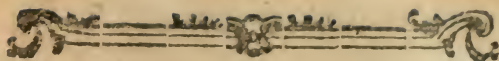
LA joie que vous nous témoignez de notre avènement au souverain pontificat , répond à l'attachement que votre ordre avoit pour nous depuis long-temps. Nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zèle , vous ne joigniez auprès de Dieu le secours de vos prières , pour qu'il daigne soutenir notre foiblesse , & en conséquence nous vous en demandons instamment la continuation comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos sentiments à votre égard , les preuves que nous vous avons déjà données ci-devant de notre bienveillance , vous montrent assez ce que vous pouvez en

attendre. Soyez sûr que notre nouvelle dignité , bien - loin d'affoiblir cette bienveillance , n'a fait que l'accroître & l'augmenter , sur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez , qu'ayant visité avec soin les monasteres de votre ordre , vous les avez trouvés fideles aux regles de leur institut. Cette assurance de votre part nous a fait le plus grand plaisir , elle redouble la tendresse que nous avons pour vous ; & afin de vous en donner un gage , nous vous accordons , notre cher fils , & à tout l'ordre confié à vos soins , de toute l'effusion de notre cœur , notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome , à sainte Marie-Majeure , sous l'anneau du pécheur , le neuf juillet mil sept cent soixante-neuf , la premiere année de notre pontificat.

BENOÎT STAY.





DISCOURS

PRONONCÉ par CLÉMENT XIV
dans le consistoire secret , tenu
le 24 septembre 1770.

*Au sujet de la réconciliation du Portugal
avec la cour de Rome.*

IL semble , nos vénérables freres ;
que la providence ait choisi ce jour 24
de ce mois , pour que je vous notifie le
grand événement qui nous rassemble
dans ce lieu. Ce même jour , l'anniver-
saire de mon arrivée à Rome , de mon
élévation à la pourpre , quelque indigne
que je fusse de cet honneur , est enfin
celui où je vous annonce une réconci-
liation pleine & entiere avec le Por-
tugal.

Nous venons de recevoir des preuves
les plus sinceres & les plus éclatantes
de la soumission & du zele de sa
majesté très - fidelle à notre égard ;
elles ont même surpassé notre attente.

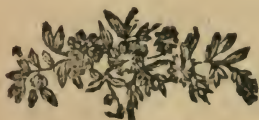
Partie II.

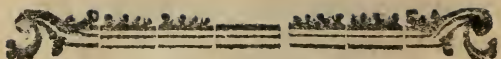
L

Non-seulement les anciennes coutumes & les anciens égards qui subsistoient entre nous & cette couronne sont renouvellés , mais encore confirmés de maniere qu'ils ont acquis une nouvelle force.

Quand nous prédions ce qui vient d'arriver , nous fondions notre espoir sur la foi & sur la piété de notre très-cher fils en Jesus-Christ , qui donna dans tous les temps les marques les plus sûres de son zele pour la vraie religion. Le jour où nous avons été instruits de sa réconciliation , a augmenté la gloire & les avantages du saint siege , en nous remplissant de consolation & de joie. Aussi n'y a-t-il rien que nous ne devions entreprendre , pour témoigner toute notre reconnoissance à sa majesté très-fidelle , & n'y a-t-il point de souhaits que nous ne devions former pour sa conservation , & pour celle de Marie-Anne - Victoire son auguste & chere épouse , qui s'est rendue son émule , en travaillant elle-même avec le plus grand zele à cet accommodement. Le comte d'Oyeras , secrétaire d'état , est aussi digne de notre reconnoissance & de nos éloges , sans oublier le com-

mandeur d'Almada , ministre plénipotentiaire auprès de notre personne , & que nous avons souvent entendu avec la plus grande joie , nous déclarer les sentiments pieux & magnanimes du roi très-fidel. Comme il n'y a pas de moyen plus propre à nous acquitter de notre gratitude envers un prince si digne de nos éloges , que de prier Dieu pour qu'il le comble de ses prospérités : supplions-le sans interruption de nous accorder cette insigne faveur , &c.





DISCOURS

D E

CLÉMENT XIV,

*Dans le consistoire secret , tenu le 6 juin
1774 , sur la mort de LOUIS XV.*

Vénérables freres.

SI quelque chose pouvoit nous consoler au milieu de nos pénibles travaux , c'étoit de savoir que Louis le roi très-chrétien avoit les meilleures intentions & le plus grand attachement pour la religion , ainsi que pour notre personne ; mais hélas ! cette consolation devient aujourd'hui le sujet de la plus vive douleur. Notre vie est remplie d'amertume depuis le funeste événement de sa mort arrivée à la suite de la plus cruelle maladie. Nous en sommes d'autant plus fortement consternés , que nous l'avons perdu au moment qu'il venoit de nous donner des

preuves les plus éclatantes de sa justice, de sa magnanimité & de sa tendre affection enver nous & le saint siege apostolique. Ce qui nous afflige encore plus, c'est que nous ne pouvons maintenant nous acquitter envers lui, que par des larmes & par des regrets.

Adorons néanmoins les décrets de la divine providence, & en nous soumettant aux ordres du tout-puissant, de qui dépend absolument la destinée des rois, reconnoissons que tout est dirigé par sa sagesse & pour sa plus grande gloire.

Il n'y a que cette résignation à la volonté divine qui puisse diminuer notre douleur. A peine eûmes-nous appris les dangers dont la vie du roi étoit menacée, que nous adressâmes au ciel les plus ferventes prières pour obtenir sa guérison. Toute la France éplorée s'unissoit alors à nous, & toute la famille royale versant des torrents de pleurs, s'acquittoit du même devoir, & particulièrement notre très-chère fille en Jesus-Christ, Marie - Louise de France, qui de sa

sainte retraite, élevoit les mains vers le ciel, & pouffoit les plus profonds soupirs.

Si nos vœux n'ont pas été exaucés, nous avons du moins une vive espérance que nos prieres pourront être utiles au repos de son ame, & lui procurer une gloire éternelle.

Notre espoir est fondé sur l'amour qu'il eut toujours pour la religion catholique, sur son attachement au saint siege, sur ses bonnes intentions pour nous, & dont il nous a donné des marques jusqu'au dernier soupir; enfin sur le repentir sincere qu'il a témoigné en présence de toute sa cour, demandant pardon à Dieu & à son royaume des égarements de sa vie, & ne desirant plus vivre que pour les réparer.

Les mêmes prieres que nous avons faites en secret pour le repos de son ame, nous les ferons en public, sans que cela nous empêche de nous souvenir de lui devant Dieu, jusqu'à la dernière heure de notre vie.

Nous devons vous déclarer à cette occasion , nos vénérables freres , que Louis auguste , notre très-cher fils en Jesus-Christ , petit-fils du feu roi , succède aux états & royaume de son aïeul , ayant en même-temps hérité de toutes les vertus héroïques de l'auguste maison des Bourbons.

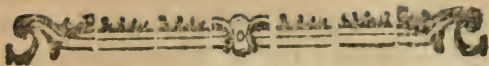
Nous connoissons déjà parfaitement son zele & son attachement pour la religion , ainsi que son amour filial envers nous. Ses lettres touchantes & remplies d'affection , jointes à sa renommée qui publie déjà de toutes parts ses rares qualités , en sont la preuve la plus convaincante. Aussi n'avons-nous rien-plus à cœur que de répondre , le plus qu'il nous sera possible , à de si louables sentiments.

Nous devons pareillement vous informer que notre vénérable frere François-Joachim , cardinal de Bernis , ci-devant ministre du feu roi auprès de notre personne , a été confirmé en cette qualité par des lettres de créance qu'il nous a présentées. En vous marquant à ce sujet notre pleine satisfaction , nous voyons éclater la vôtre ,

sachant que vous êtes aussi persuadés que nous, qu'il est le plus fidele interprete des intentions de son roi & des notres, pour entretenir la plus heureuse harmonie.

Conjurons, par les plus ardentes prieres, le tout-puissant de qui les rois tiennent leur couronne & leur empire, de répandre ses plus abondantes bénédictions sur notre très-cher fils en Jesus-Christ, Louis-auguste de France; afin que dans le cours de son regne, il jouisse de toutes les prospérités, & qu'il vive d'une maniere aussi utile au bien de la religion, qu'avantageuse à l'illustre nation Françoisé.





B U L L E

P O U R

LE JUBILÉ UNIVERSEL

de l'année 1775.

CLEMENT , Evêque ,
 ferviteur des ferviteurs de Dieu ,
 à tous les fideles en Jesus-Christ ,
 qui ces présentes lettres verront ,
 salut & bénédiction apostolique.

L'auteur de notre salut , Jesus-Christ notre seigneur ne s'est pas contenté de procurer aux hommes , par sa passion & par sa mort , la délivrance de l'ancienne servitude du péché , le retour à la vie & à la li-

berté , l'élévation au titre sublime de cohéritiers de sa gloire & d'enfants de Dieu : mais à toutes ces faveurs , il en a ajouté une infiniment précieuse , & destinée pour ceux qui entraînés par la foiblesse humaine & par leur propre perversité , auroient le malheur de déchoir du droit qu'ils avoient à l'héritage divin. Dans le pouvoir qu'il a donné au prince des apôtres de remettre les péchés , lorsqu'il lui confia les clefs du royaume céleste , il a procuré aux pécheurs un moyen d'expier leurs crimes , de recouvrer la première justice , & de recevoir les fruits de la rédemption. Comme c'est-là le seul parti que puissent prendre ceux qui se sont écartés de la loi du Seigneur , pour rentrer dans l'amitié de Dieu , & pour arriver au salut éternel ; les successeurs de S. Pierre , les héritiers de son pouvoir n'ont jamais rien eu de plus à cœur , que d'appeler tous les pécheurs à ces divines sources de miséricorde , que d'offrir & de promettre le pardon aux vrais pénitents , & d'inviter enfin à l'espérance de la rémission , ceux-mêmes qui seroient retenus dans les plus pesantes chaînes du crime.

Quoique dans l'exercice d'une fonction de cette importance, si nécessaire au salut des hommes, ils n'aient jamais interrompu les sollicitudes de leur ministère apostolique ; ils ont néanmoins jugé à propos de choisir & de fixer dans la suite des siècles, certaines époques remarquables, où ils engageroient les pécheurs à fléchir la colere divine, à embrasser la pénitence, comme la seule planche qui reste après le naufrage, & cela par l'espérance d'une plus ample moisson de graces & de pardons, & par la liberté publique & générale de participer aux trésors des indulgences dont ils sont les dépositaires ; & afin qu'aucune génération ne fût privée des précieux avantages attachés à ce temps de relaxation, ils ont fait revenir tous les ving-cinq ans, celui du jubilé ; l'année sainte, l'année par excellence, de grace & de rémission, dont ils ont ordonné l'ouverture dans la ville regardée comme le centre & le siege de la religion.

Nous conformant donc à une coutume si salutaire, & touchant presque à une de ces années privilégiées, nous

nous empresseons de l'annoncer à vous tous , nos chers enfants , qui êtes unis dans la profession d'une même foi avec nous & avec l'église sainte , catholique & romaine ; & nous vous exhortons à travailler au salut de vos ames , & à profiter des moyens de sanctification qui peuvent être pour vous les plus efficaces. Nous vous ferons part de tout ce qui nous a été confié des richesses de la clémence & de la miséricorde divine ; & d'abord de celles qui tirent leur origine du sang de Jesus-Christ. Nous vous ouvrirons ensuite toutes les portes du riche réservoir de satisfactions , qui dérivent des mérites de la très - sainte mere de Dieu , des saints apôtres , du sang des martyrs , & des bonnes œuvres de tous les saints , tant est vif & sincere le desir que nous avons de vous faciliter le recouvrement de la paix & de la réconciliation.

Or rien n'y contribue davantage que la multitude des secours qu'on peut attendre de la communion des saints. Unis à leur auguste société , nous composons tous ensemble le corps de l'église

se , qui est un , indivisible ; & celui de Jesus-Christ lui-même , dont le sang nous purifie , nous vivifie tous , & nous met en état d'être utiles les uns aux autres. Car pour donner plus d'éclat à l'immensité de son amour & de sa miséricorde , pour rendre plus sensible la force & l'efficace infinie de sa passion & de ses mérites , le rédempteur des hommes a voulu en faire rejaillir les effets sur tous les membres de son corps mystique ; afin qu'ils eussent toutes les facilités de s'entr'aider mutuellement , par la communication de leurs secours & de leurs avantages réciproques. Son intention fut dans cette association , si sagement ménagée , dont son sang précieux est le principe , & l'union des cœurs toute la force , de porter la tendresse du pere éternel à user de clémence envers nous , en lui présentant les motifs les plus capables de l'y déterminer ; le prix ineffable du sang de son fils , les mérites des saints , & le pouvoir de leurs suffrages.

Nous vous invitons donc à puiser ; dans ce vaste canal d'indulgences , à vous enrichir dans ces inépuisables tré-

fors de l'église ; & d'après l'usage & l'institut de nos ancêtres , du consentement de nos vénérables freres les cardinaux , &c.

O vous tous , qui êtes les enfans de l'église , ne laissez donc pas échapper cette occasion si précieuse , ce temps si favorable , ces jours si salutaires , sans les employer à appaiser la justice de Dieu , & à obtenir votre pardon : n'allez pas apporter , pour excuses à vos retardemens , les fatigues du voyage , les embarras du transport. Quand il s'agit pour vous d'être comblés des largesses de la grace céleste , d'être introduits dans les tabernacles du Seigneur , feroit-il convenable de vous laisser abbatre par des incommodités , par des obstacles qui n'effrayent jamais ceux que la curiosité & l'envie de s'enrichir conduisent tous les jours dans les régions les plus lointaines ? Ces travaux mêmes que vous pourriez redouter , entrepris par un si noble motif , vous aideront infiniment à vous faire retirer de votre pénitence les fruits les plus abondants. Aussi l'église a-t-elle toujours regardé , comme singulièrement

utile , l'ancienne pratique des pèlerinages , persuadé que les désagréments & les ennuis qui les accompagnent nécessairement , sont autant de compensations pour les péchés passés , & de preuves convaincantes d'un sincère repentir. Que si l'activité de votre zèle, l'ardeur de votre amour pour Dieu venoient à s'enflammer au point de vous faire oublier tout-à-fait vos fatigues , ou à les diminuer , ne vous alarmez pas pour cela : au contraire , cette sainte alégresse accélérera votre réconciliation , & fera même une portion principale de la satisfaction dont vos péchés vous rendoient redevables , *puisqu'il sera beaucoup remis à celui qui aura beaucoup aimé.*

Accourez donc à la Cité de Sion ; venez donc vous rassasier de l'abondance qui regne dans la maison du Seigneur. Tout ici vous portera à la pénitence ; l'aspect même de cette ville, le domicile ordinaire de la foi & de la piété , le sépulchre des Apôtres , les tombeaux des martyrs. Quand vous verrez cette terre qui fut arrosée de leur sang , quand les nombreux ves-

tiges de leur sainteté s'offriront de tous côtés à vos yeux , il vous sera impossible de vous refuser au repentir amer dont vous vous sentirez pressés , pour vous être tant éloigné des regles & des loix qu'ils ont suivies , & que vous avez promis de suivre comme eux. Vous trouverez dans la dignité du culte divin , dans la majesté des temples , une voix puissante qui vous rappellera que vous êtes vous-même le temple du Dieu vivant ; & qui vous animera à l'embellir avec d'autant plus d'ardeur , que vous aviez eu de penchant autrefois à le profaner , & à contrister l'esprit saint. Ce qui soutiendra encore vos résolutions , ce seront enfin les larmes & les gémissements d'un grand nombre de chrétiens , à qui vous verrez déplorer leurs égarements , & en solliciter le pardon auprès de Dieu. Bientôt les sentiments de douleur & de piété dont vous serez témoins , passeront dans vos cœurs avec une facilité qui vous surprendra vous-mêmes.

Mais à cette sainte tristesse , à ce deuil religieux , ne tardera pas à succéder la plus tendre des consolations ,

quand vous verrez une multitude de peuples & de nations accourir en foule pour pratiquer des œuvres de pénitence & de justice. En effet, pouvez-vous jamais espérer spectacle plus agréable, plus ravissant, que celui qui donne à toute la terre une image sensible du glorieux triomphe de la croix & de la religion ? Du moins de notre côté ferons-nous au comble de la joie, lors de la réunion presque universelle des enfants de l'église ; persuadés que nous trouverons pour nous-mêmes dans les mutuels efforts de votre charité & de votre piété, une ample surabondance de secours & de ressources : car nous avons la pleine confiance que, quand vous aurez supplié avec nous le souverain distributeur des graces, pour la conservation de la foi, pour le retour des peuples qui se sont séparés de son unité, pour la tranquillité de l'église & le bonheur des princes chrétiens, vous voudrez bien auprès de Dieu vous ressouvenir de votre pere commun, qui vous porte tous dans son cœur, & procurer par vos vœux & vos instances les forces nécessaires à notre foiblesse, pour soutenir le poids immense qui lui fut imposé.

Pour vous , nos vénérables freres , patriarches , primats , archevêques , évêques , entrez dans notre sollicitude ; chargez-vous en même temps de nos fonctions & des votres ; annoncez aux peuples qui vous sont confiés , ce temps de pénitence & de propitiation ; employez tous vos soins & toute votre autorité à faire fructifier , le plus qu'il est possible , pour le salut des ames , cette occasion favorable d'obtenir le pardon que notre amour paternel fait naître pour tout le monde chrétien , conformément à l'ancienne pratique de l'église. Qu'ils vous entendent expliquer quelles œuvres d'humilité & de charité chrétienne il leur faudra pratiquer pour être mieux disposés à recevoir les fruits de la grace céleste qui s'offre à leurs besoins ; qu'ils comprennent & par vos préceptes & par vos exemples , que c'est sur-tout aux jeûnes , aux prières & aux aumônes qu'il leur faudra recourir.

S'il en est parmi vous , nos vénérables freres , qui veulent prendre , pour surcroit de leurs fatigues pastorales , celle de conduire eux-mêmes une partie de leur troupeau vers la ville

qui est comme la citadelle de la religion, & d'où fortiront les sources d'indulgences ; ils peuvent se promettre que nous les recevrons avec toute la sensibilité du plus tendre des peres. Indépendamment du lustre qu'ils procureront à notre solennité , ils seront eux-mêmes à portée, après de si nobles fatigues , après des travaux si méritoires , de faire la plus ample moisson des largesses de la miséricorde divine ; & de retour avec le reste de leur troupeau , ils auront la consolation de lui distribuer cette précieuse récolte.

Nous ne doutons pas non plus que nos très-chers fils , l'empereur , les rois & tous les princes chrétiens , ne nous aident de leur autorité , dans les vœux que nous formons pour le salut des ames , afin qu'ils aient les heureux succès que nous en attendons. Ainsi nous les exhortons de toute notre ame , de concourir d'une maniere qui réponde à leur amour pour la religion , au zele de nos vénérables freres les évêques , de favoriser leurs entreprises , & de procurer aux pèlerins sûreté & commodité sur les routes. Ils n'ignorent pas que

de pareils soins ne peuvent manquer de contribuer beaucoup à la tranquillité de leur regne ; & que Dieu leur fera d'autant plus propice & favorable à eux-mêmes , qu'ils se montreront plus attentif à augmenter sa gloire pour les peuples.

Mais afin que ces présentes parviennent , &c.

Donné à Rome , à Sainte Marie-Majeure , &c. l'an de notre Seigneur mil sept cent soixante-quatorze , le douzième jour de mai , & la cinquième année de notre pontificat.

Cette bulle , par laquelle je termine ce recueil , peut être regardée comme le testament de Clément XIV. La mort qui travailloit dès lors dans son sein , l'avertissoit intérieurement que sa fin étoit proche ; qu'il parloit à tous les fideles pour la dernière fois , & que Dieu exigeoit de lui le sacrifice de sa vie.

Chacun partageoit un tel malheur ; & toutes les communions , quoique en-

tièrement divitées dans leur croyance , se réunissoient pour demander au Seigneur la conservation d'un pontife , agréable à toutes les couronnes , & cher au monde entier. Les uns se rappelloient la bonté avec laquelle il les avoit reçus ; les autres , son esprit de sagesse & de pacification ; tandis qu'étranger lui-même à l'atrocité des maux qu'il souffroit , il n'employoit sa respiration entrecoupée que pour pousser des soupirs vers le ciel , afin d'obtenir sur la terre le regne de la concorde & de la vérité , & de laisser après lui des vestiges de son amour pour la justice & pour la paix.

Je desirois avoir quelques-unes des lettres qu'il écrivit pendant les six derniers mois de sa vie , qui furent un temps d'épreuve & de douleur ; mais il ne m'a pas été possible d'en obtenir. Du reste nous en avons assez pour être convaincus que ce grand pontife tenoit essentiellement au fond de la religion , sans tenir à aucune opinion , & sans avoir aucun esprit de parti ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'on ne peut se refuser d'être son panégyriste que par préven-

tion, & que la postérité qui l'appréciera selon ses mérites, s'affligera sincèrement de ne l'avoir pas connu. Il n'y aura alors ni passions, ni cabales, ni préjugés capables d'obscurcir sa gloire, & ce sera la vérité seule qui présentera son portrait.

Fin de la seconde partie.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce second Volume.

A

ALGAROTTI , Auteur du Newtonianisme des dames , page 9
Anglois (les) sont enthousiastes de leur patrie , 40. Leurs philosophes ont mis au jour les idées les plus extravagantes , 68
Augustin (Saint) : qualités admirables de ce Pere ,

B.

BEMBO (le cardinal) : ce qu'il disoit à un Philosophe de son temps sur la nécessité d'admettre Jesus-Christ , 49
Benoit XIII (le Pape). Qu'est-ce qui causa ses déplaisirs , 92 & suiv.
Benoit XIV. Marque qu'il donnoit de la gaieté de son caractère , 34. Son

oraison funebre : belle matiere à traiter, 81. Conserva sa gaieté jusqu'à la fin, 87. Son ouvrage de la canonisation des Saints, mérite d'être répandu, 88. Faisoit toujours quelque grace à ceux qu'il avoit grondés, 38.

Bernis (le cardinal de). Actions qui l'immortalise, 15. Il est aussi cher aux François qu'aux Italiens, 188

Bossuet (*M.*) ne doit pas être mis aux rangs des peres avant que l'église ait prononcée, 32 ; fut néanmoins une lampe ardente & luisante, *ibid.*

Bourbon (maison de) : son alliance avec celle d'Autriche, 15 ; heureux effet de ce traité. *ibid.*

C

CAFFÉ : maux qu'il cause à la santé, 103

Canonisation des saints. Ouvrage du pape Benoît XIV, 88. Précautions sévères qu'on prend à Rome pour canoniser un serviteur de Dieu, 89.

Cardinaux romains (les) : leur affabilité envers tout le monde, 102 & *suiv.* Objet de leur état, 111. Qu'est-ce qui doit régler leurs démarches, 112

Carrache. Quel étoit le talent propre de ce peintre. 13

Charité chrétienne. Quelle est sa premiere regle,

Clément

Clément VII (le Pape) auroit frémi d'horreur , s'il eût prévu les suites du schisme d'Angleterre ,

Clément XIII (le Pape) ne voyoit point les choses sous le point de vue qu'il falloit dans son différend avec les Puissances , 163. Raisons qu'on lui représentoit en faveur des jéuites , & celle qu'on ne lui représentoit pas , 165. Devoir déférer au desir de Louis XV touchant le Duché de Parme , 168. Étoit un Pontife digne des premiers siècles , 170. Ne faisoit que ce que lui disoit son conseil , 164. Sa mort très-subite , 178. Avait d'excellentes qualités ; quelle qualité lui manquoit , *ibid.*

Conclave. Etat de Rome pendant le Conclave , 91

Confesseur d'un Souverain , emploi redoutable , 25. Etendue de ses devoirs. *ibid.* Tout ce qu'il doit remontrer au Prince , 28 & suiv.

Conseil. On ne doit prendre conseil que de ceux qui sont entièrement désintéressés , 170

D

DEVOTES (femmes) ne sont souvent qu'à leur directeur , croyant être sincèrement à Dieu , 174

Dieu. L'action de Dieu sur nous , indique une providence , 151. Ne fait point de miracles toutes les fois qu'on en desire , 168

Directeurs (les). Ce sont presque toujours les femmes qui les perdent , 173

Direction (bon livre de) manque en Italie , 174

E

ECCLÉSIASTIQUE (un). Ce qu'il a seulement à faire avec le monde , 135

Ecoles de Rome (les). Quelle est la doctrine qu'on y enseigne , 134

Eglise (l') a seule le droit d'assigner à ses écrivains le rang qui leur est dû , 132. Elle n'est qu'un édifice dont le prince des apôtres a posé les fondements , 106

Eglise Romaine (l'). Ses dispositions favorables à l'égard des communions protestantes , 105

Etude (l') Avantages de l'amour de l'étude , 79

Evénements (les grands) ont souvent

DES MATIERES. 267

pour auteurs des hommes subalternes & obscurs , 53

Evidence (l') , en matiere de religion ,
n'est que pour le ciel , 144

F

F*EMMES* (les) : Leur complexion exige des ménagements de la part de leurs maris , 43

François (les) ont beaucoup plus de littérateurs que de savants , 48

G

G*ANGANELLI* (le Pere) , (dit depuis Clément XIV) , admire les Ouvrages de M. de Buffon , 2. Ce qu'il reproche à cet Ecrivain , *ibid.* Réfute les systèmes sur la formation du monde , 3. Ses raisons sur ce sujet , 4. Plan qu'il auroit suivi , s'il avoit eu à travailler sur l'Histoire de la Nature , 7. Sa satisfaction lorsqu'il trouve à parler de Dieu , 8. Ses réflexions sur la destinée de notre ame , 9. Paroles de S. Augustin qu'il cite à ce sujet , 10. Se loue des bontés du cardinal Querini , 11. Réflexions que sa promenade au bord du Tibre lui inspiroit , 17. Sujet de son travail dans sa

cellule, *ibid.* Est visité par des François, & pourqu i, 18. A quoi il compare l'Italien, l'Allemand & le François, 19 & *suiv.* Justifie le Gouvernement Ecclésiastique, 35. Avis qu'il donne à un Médecin pour vivre en paix avec sa femme, 42. préfere sa cellule à tous les plaisirs du monde, 44. Décrit son régime de vie, 46-60. Comment il en use envers tout écrivain, 47. Qualités que doivent avoir les ouvrages pour lui plaire, 49. Ne peut souffrir les enthousiastes, ni les personnes froides, 67. Trouve mauvais qu'on ait traité de cruel le pape Sixte-Quint, 70. Le justifie sur cette accusation, *ibid.* & *suiv.* Donne des avis à un religieux chargé de l'oraison funebre de Benoît XIV, 81. Haute idée qu'il avoit de ce pape, 84 & *suiv.* Ses réflexions sur la papauté, 93, & sur le sort des souverains, 94. Ses sentiments lors de son élévation à la pourpre, 96. De quel œil il regarde les dignités, 98. Comment il se propose d'en agir avec tout le monde depuis qu'il est cardinal, 99-101. Desire la réunion des protestants à l'église Romaine, 105. Badine avec un ami sur ce qu'il est devenu cardinal, 108. Regrette sa cellule, *ibid.* Ne s'accoutume point aux honneurs qu'on lui rend, 109-137. Ses craintes au sujet de la brouillerie entre

la cour de Rome & la maison de Bourbon, 112 & *suiv.* Principes qu'il pose en discutant cette affaire, 114. Ses sentiments sur celle des jésuites, 117. N'a pas la moindre animosité contre aucun ordre religieux, 120. Pense qu'il est dangereux de soutenir les jésuites dans les circonstances où l'on étoit; *ibid.* Suite de ses raisons pour qu'on ne se brouille pas avec les souverains, par le desir de conserver cette société, 121 & *suiv.* Exhorte le cardinal*** à parler au pape sur ce sujet; 124. Ses remontrances à un religieux qui avoit quitté son couvent, 125. Intercede pour lui auprès du gardien, 127. Exhorte un abbé à lire les peres de l'église, 131. A quoi il compare chaque pere, *ibid.* & *suiv.* Déclare qu'il doit tout ce qu'il fait à la lecture des peres, 133. Se plaint de ce qu'on ne les lit plus, *ibid.* Sa consolation est de s'entretenir avec eux 135. Aime qu'on soit discret, 136. Blâme M. D*** de vexer ses fermiers, l'exhorte à mépriser les biens périssables, 139. Son raisonnement sur la religion, 143. & contre les incrédules, 146 Exhorte un mylord à s'instruire sur la religion, 149. à étudier l'homme-Dieu, *ibid.* Ce qu'il dit de Jesus-Christ, 150. Se plaint de ceux qui n'osent parler au pape sur l'affaire des jésuites, 153. Dis-

cute celle de la brouillerie de la maison de Bourbon avec la cour de Rome, *ibid.* Ses sentiments particuliers là-dessus, *ibid.* & *suiv.* Est touché dans la situation des jésuites, 159. Dit du bien de l'ouvrage intitulé : *les adieux de la marchale à ses enfants*, 160. Suite de ses réflexions sur l'affaire de Parme, & celle des jésuites, 161 & *suiv.* Craint de nouvelles invasions, si la cour de Rome ne s'accocomode pas avec les puissances, 163. Parle au pape sur cette affaire, mais inutilement, & pourquoi, *ibid.* Craint un schisme, 164. Ses raisons, *ibid.* Pese les événements selon la religion & l'équité, 166. Ce qu'il pense touchant les plaintes des souverains, & la destinée des jésuites, 167. Souhaite qu'ils se justifient, *ibid.* Est d'avis qu'on déferé aux volontés de Louis XV, 168. Gémit des maux qu'il craint pour Rome 169. Trouve des épines dans la dignité de Cardinal, 172. Se flatte que le pape acquiescera aux desirs de la maison de Bourbon 175. Entre au conclave après la mort de Clément XIII. 180. Est élu du pape. 181. Ses sentiments sur son exaltation, *ibid.* Prend connoissance des affaires; 182. Travaille à réunir la cour de Rome avec le Portugal, 183. Déclare son impartialité sur l'affaire des Jésuites, *ibid.* Gé-

mit d'être devenu pape dans des temps orageux , 184. Soupire après son cloître , 185. Voudroit pacifier toutes choses , 186. Pense que l'éternité approche, *ibid.* Loue le roi Louis XV. de son zele pour la religion , & M. l'archevêque de Paris de sa piété , 188. Témoigne son admiration du sacrifice qu'a fait madame Louise de France , *ibid.* Ecrit sa lettre circulaire aux patriarches, archevêques & évêques , au sujet de son exaltation , 189. Y déploie de grands sentiments d'humilité , 190. Se propose de donner tous ses soins pour remplir dignement ses fonctions, & se recommande à leurs prières , 191. Les exhorte à repousser les attaques des incrédules, 194. Moyens qu'il propose à ce sujet, *ibid.* Leur représente leurs obligations , 198. Autre avis qu'il leur donne , 201. Ecrit une lettre au roi Louis XV, contre l'irréligion , 204. Exhorte ce prince à seconder le zele des évêques occupés à arrêter les ravages de l'incrédulité , 206 ; & à maintenir la foi dans son intégrité , 207. Sa lettre à madame Louise , 209. Loue cette princesse du sacrifice qu'elle a fait, 210. Lui en expose les avantages, *ibid.* L'exhorte à persévérer , 211. Donne à son confesseur le pouvoir d'adoucir la regle, 213. Sa lettre à Louis XV sur la prise d'habit de madame Louise , 214. Témoigne sa joie à

ce prince sur cette action éclatante, *ibid.* Sa seconde lettre à Louis XV sur la profession prochaine de cette princesse, 217. Seconde lettre à Me. Louise sur la profession qu'elle alloit faire, 219. Lui exprime sa joie à ce sujet, *ibid.* Avis qu'il lui donne, 220. Voudroit assister en personne à cette cérémonie, *ibid.* L'exhorte à prier pour l'église, 221. écrit une lettre à l'archevêque de Damas, chargé de faire la cérémonie à la prise d'habit de madame Louise, & à sa profession, 224. Ses réflexions sur la grande action de cette princesse, *ibid.* Députe ce prélat pour faire cette fonction à sa place, 225. Écrit une autre lettre au roi très-chrétien, sur le grand exemple que donne cette princesse, 227. Témoigne à ce prince des sentiments de tendresse paternelle, 228. Écrit au duc de Parme, remercie & loue ce prince d'avoir travaillé à sa réconciliation avec le roi très-chrétien; 231, & à faire rendre au saint siege, Avignon, Bénévent & Porte-Corvo, 222. Sa seconde lettre au même duc, 234. Son discours dans le consistoire secret, au sujet de la réconciliation du Portugal avec la cour de Rome, 241. Autre discours qu'il fait sur la mort de Louis XV. 244. Y témoigne sa douleur sur cet événement, *ibid.* Douces espérances qu'il fonde sur le repentir que ce prince té-

moigna à sa mort de ses égarements , & sur les belles qualités qu'annonce son auguste successeur , 247. Ecrivit un bref au supérieur général de la congrégation de saint Maur , en réponse à la lettre de ce général , 236. En écrivit une au prieur général de l'ordre des Guillelmites , 239. Donne sa bulle pour le jubilé universel de l'année 1775. Exposé de cette bulle , 249. Explique les motifs de l'institution du jubilé , 250. Exhorte les fidèles à profiter de la grace du jubilé , 253. Comment cette bulle doit être regardée ; 260. Réflexions sur la mort de Clément XIV. 261. Eloge de ce pape , *ibid.*

Gaieté (la) , baume de la vie , 55

Genèse (la) , tout ce qui s'écarte de ce livren'a pour appui que des paradoxes , 3.

Gouvernement ecclésiastique (bons & mauvais côté du ,) 36. Réflexions sur les gouvernements , 39. Ils ont tous des inconvénients , 40. *Gouvernement* Anglois , ses défauts , 36. Un gouvernement trop mou est terrible pour les états , 72

Grandeurs du monde (les) , foibles vapeurs , 192

Grands (les) la prévention en perd la plupart , 64

H

HISTOIRE, ses avantages, 50.
Comment la considerent la plupart des hommes, 51. De quelle maniere il faut l'étudier, *ibid.*

Histoire naturelle (l') a été moins cultivée que l'antiquité, 61

Homme en place; tout homme en place a des ennemis, 63

J

JÉSUITES (Général des), conduite qu'il auroit dû tenir pour le bien de sa société. 162. Ne voulut pas suivre le conseil du général des carmes, 163

Jesus-Christ, il est le chef de tous les mysteres de la grace & de la nature, 148. On s'égare dans mille systêmes absurdes, lorsqu'on n'a point cette sublime boussole, 149. Pourquoi il est appelé l'*alpha* & l'*omega*, *ibid.*

Ignace (Saint) ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfants, 159. Ce qu'il demandoit à Dieu pour eux, *ibid.*

Illuminés (les) ne veulent jamais se plier aux circonstances, 118

DES MATIERES. 275

Imagination (l') est la mere des songes , 69

Italie (l') offre de quoi exercer la curiosité des naturalistes , 62

Italiens (les) n'écrivent pas trop bien l'histoire , 51

L

Libelles & satyres (les) ne font impression que sur les têtes foibles , 63

Littérature (la) est plus sujette aux escarmouches , que les sciences , 47

M

MÉDICIS (les). Ce qu'ils ont fait pour les arts est un morceau intéressant pour l'histoire de la Toscane. 53.

Médecins. Les reproches qu'on leur fait ne sont pas toujours fondés , 45

Miracles (témoignage des) nécessaire pour la canonisation des saints , 90.
Pourquoi les miracles n'ont qu'un temps , *ibid & suiv.*

Moïse. La maniere dont il nous apprend la création du monde fait crouler tous les systèmes , 3

Monde. Un monde éternel offre mille difficultés , 4. Ce qu'est le monde pour un philosophe du temps , 157

Mort (la) rode nuit & jour autour de nous , 159

N.

NATURE (la) n'est rien sans Dieu , 6

O.

OISEAUX d'Amérique (les) n'arrivent guere vivants dans notre continent , 2

Opinions capables d'ébranler l'ar eligion : (les) se répandent de routes parts , 205

Orateur chrétien (l') : Quel milieu il doit tenir dans son discours , 66

Ordres religieux (les) n'ont point reçu en partage l'infailibilité , ni l'indéfectibilité , 165

P.

PAPAUTÉ (la) : Obligations de cette place , 92

Pape. Quelle doit être la politique d'un pape, 23. Il ne doit point se brouiller avec les puissances catholiques pour quelques droits seigneuriaux, 116 ; ni pour conserver un corps contre lequel elles sont prévenues, 154 ; doit conserver les immunités, mais non quand cela occasionne une scission, 162. Pour quelle fin il est établi chef de l'église, 165. Qualités qu'il doit avoir comme vicaire de Jesus-Christ, & comme prince temporel, 179

Papes (les) : A quoi ils peuvent être comparés, 119 : Sont dans la nécessité de vivre en paix avec les souverains, 121 & suiv.

Peintre (un) : Il doit y avoir de l'expression dans ses tableaux, 13. Il faut avoir du génie pour l'être *ibid.* Quel est leur véritable école, 14

Peres de l'église (les) sont l'ame de l'éloquence chrétienne, 131. Suite de leur éloge, 132. Sont toujours avec Dieu, 134. Ne parlent que par l'organe de la charité, 173

Philosophes modernes (les) enfantent des sophismes, 141. Ce qu'ils disent du chrétien, 157

Philosophie (la) se ressent des impressions de l'imagination , 68

Politique (la). Effets différents de la politique humaine & de la chrétienne , 20 ; Quelle est la bonne , 21 ; & celle des Romains , 23

Politique (un) Quelles doivent être ses connoissances , 21. Comment il doit se conduire vis-à-vis des hommes , *ibid.*

Polonois (les) perdent insensiblement l'esprit national , 16

Prince souverain (un) : Plus il est foible , plus il est despote , 93

Protestants (les) : Moyens de les réunir à l'église romaine , 105

Q

QUERINI (le cardinal) : Ses belles qualités , 11

R

RAISON (la) sans la foi , se creuse des précipices , 5

Religion (la). Les preuves de la religion sont parfaitement exposées dans des ouvrages immortels , 148. Elle

persuadera à tous ceux qui ont des principes , 151. La plupart des hommes la font plier devant leurs préjugés , 155

Rezzonico (le cardinal) élu pape : quel nom il s'impose , 92

Rome (Cour de) doit à la France toutes ses richesses , 163

S

SAVANTS (les) devroient donner l'exemple de la modération , 47. Différence entre le savant & le littérateur , 48

Schisme (le) combien funeste pour les ames , 164

Souverains (les) sont maîtres de conserver dans leurs états : ou d'en expulser ceux qui leur déplaisent , 163

Superflu (le) appartient aux pauvres , 139

T

THÉOLOGIES (des écoles) sont décharnées en bien des pays , & pourquoi , 134

Toscane (histoire de la) , belle matiere à traiter , 50

V

VÉRITÉ (la). Comment on doit agir, quand on veut la voir sans nuage , 171

Z

ZÈLE indiscret (le). Combien il est dangereux , 116

Fin de la Table des matieres.



*T A B L E des Noms de toutes les
personnes dont il est parlé dans ce
second Volume.*

A L B A N I	<i>pag.</i> 136
Algarotti ,	9
Antonio ,	103
Augustin (saint)	10
Aymaldi ,	15
Beaumont (Archevêque de Paris)	183
Bembo (le cardinal) ,	149
Benoît XIII ,	92
Benoît XIV ;	15 , 33 , 81.
Bernardin Girault ,	224
Bernis ,	15
Borromeo (cardinal)	137
Boddaert ,	236
Boudier ,	239
Boxadors ,	33

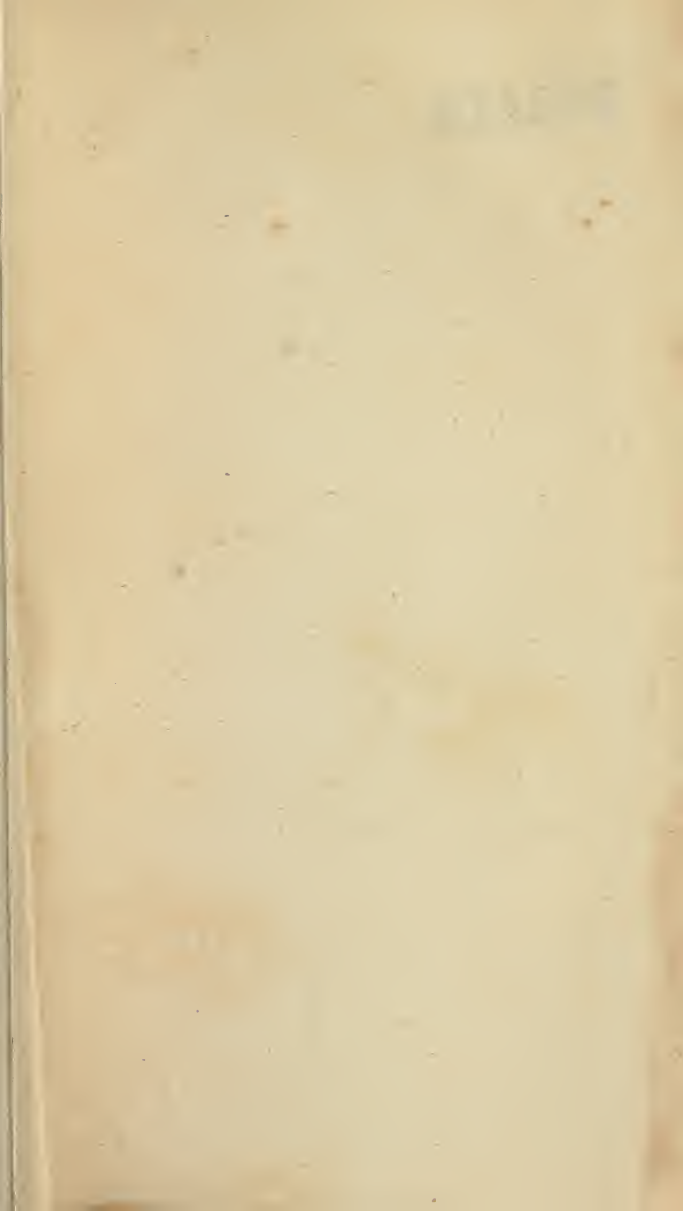
Brafchi (cardinal)	141
Bremond ,	43
Buffon ,	2
Cérati ,	33
Colombini ;	80
Corfini ,	136
Cofcia ,	93
Dalmada ,	243
Descartes ,	3
Durini ,	136
Fabricsi ,	188
Fantuzzi (cardinal)	137
Genori ,	60
Georgi ,	101
Gerdil ,	56
Gregorio Leti , <i>1704-1763</i>	71
Gustave , <i>1754-1830</i>	16
Lambale ,	158
Lami ,	87

Louis le Grand ,	16
Luciardi ,	56
Lucrece , Spinosa , &c.	3
Martinelli ,	80
Marzoni ,	<i>ibid.</i>
Newton ,	9
Nicolini ,	17
Papi (l'Abbé) ,	11
Passionei (cardinal) ,	62
Pontalti ,	163
Porto-Carrero (cardinal)	13
Rezzonico (pape)	92
Richini ,	33
Roi de Prusse ,	13
San-Severo ,	1-67
Sixte-Quint ,	70
Sobieski ,	16
Stuard ,	19
Thyerri ,	103

Tiffot ,	161
Valenti (cardinal	93
Voltaire ,	14
Yorck (cardinal d')	136

Fin de la table des noms.





765119



